



SCIENCE-FICTION
Pierre Pelot

LA RAGE DANS LE TROUPEAU



SCIENCE-FICTION

Collection dirigée par Jacques Goimard

PIERRE PELOT

LA RAGE
DANS
LE TROUPEAU



PRESSES POCKET

©Presses Pocket, 1979
ISBN 2-266-00793-9

La différence entre une démocratie et
une dictature, c'est qu'en démocratie tu
votes avant d'obéir aux ordres.
Charles Bukowski

Maintenant oubliez-moi, chers lecteurs,
je retourne aux putes, aux bourrins et au
scotch, pendant qu'il est encore temps.
Si j'y risque autant ma peau, il me paraît
moins grave de causer sa propre mort
que celle des autres, qu'on nous sert
enrobée de baratin sur la Liberté,
la Démocratie et l'Humanité, et tout un tas
de merdes
Encore lui

LA RAGE DANS LE TROUPEAU

ou :

LES HOMMES DE PICRO-MAGNON

À la bête qui sommeille
et que des dompteurs ès sciences
voudraient bien réveiller.
Au paresseux qui dort, dort dort...

Un homme.

Race négroïde, sous-groupe 1/

Un mètre quatre-vingt-trois. Soixante-douze kilos.

Maigre. Côtes saillantes. Face haute. Front dégarni, cheveux crépus grisonnant sur les tempes. Barbe courte, clairsemée, noire, grise sur le menton.

Un homme nu.

Il est assis dans un angle de la pièce. Jambe droite pliée, genou levé et le pied à plat sur le sol ; jambe gauche pliée également, mais contre le sol, le talon contre l'orifice de l'anus, sous les testicules. Bras droit sur le genou droit. La main droite pend, décontractée. Le bras gauche est tendu, la main gauche s'appuie sur le sol.

L'homme est légèrement courbé en avant. Il fixe un point sur le mur qui lui fait face.

La pièce est cubique. Les murs lisses, le sol dallé. Le point fixé par l'homme nu est une lampe encastrée, protégée par un verre anti-chocs lui-même encastré, noyé dans le béton.

Dix minutes plus tard :

L'homme est toujours dans la même position. Il se redresse progressivement. Sa main droite se crispe, se serre pour devenir un poing. La gauche également.

Érection progressive.

L'homme se redresse, adopte une position intermédiaire. À quatre pattes. Ses paupières cillent à un rythme accéléré. Il s'approche de la lampe qui clignote.

Il frappe le mur, au-dessus et en dessous de la lampe encastrée. Il frappe et griffe le mur. La lampe est éteinte.

L'homme nu frappe le mur à poings fermés pendant quinze minutes. La peau de ses phalanges a éclaté. Ses mains sont brisées à plusieurs endroits, tous ses doigts comportent de multiples fractures. Il cogne toujours au même endroit : sur les marques de sang qui souillent le mur, au-dessus de la lampe éteinte.

Perte de conscience – le visage est crispé, les yeux révulsés, injectés. La salive coule sur son menton. Son ventre, ses cuisses, luisent de sueur et de sperme.

Il est allongé sur le sol. Muscles raidis. Tressaillements nerveux.

Le vent lourd de pluie giflait les vitres du petit bureau des veilleurs lorsque Loïc Davenec entra. Il fit de la lumière et referma la porte derrière lui. Son collègue du moment – un nouveau que Loïc ne connaissait pas encore très bien : il savait simplement que le type s'appelait Naviguant, Albert-François Naviguant, il avait lu sa fiche d'identification et son C.V. militaire – son collègue, donc, était parti depuis quelques minutes : Loïc l'avait croisé dans le couloir, ils avaient échangé une poignée de main, quelques mots, des banalités au sujet du temps qu'il faisait, c'est tout.

Loïc jeta un coup d'œil au rapport écrit par Naviguant (Naviguant ! tu parles d'un nom !) qui reposait en bonne place sur le pupitre incliné du bureau, entre les deux écrans de contrôle-télé – un écran pour le circuit interne, un autre pour la périphérie des laboratoires. Le rapport était neutre. R.A.S. Par pur automatisme, Loïc s'assura que les voyants signalisateurs des écrans étaient éteints : ils l'étaient. Loïc soupira, repoussa sa casquette sur sa nuque et se gratta le front. Il sortit de la poche de sa veste d'uniforme un illustré pour enfants qu'il posa sur le bureau.

Le silence était parfait. Il y avait juste le vent, dehors, et les sauvages picotements de la pluie sur les vitres.

Loïc s'approcha de la fenêtre. Du tranchant de la main, il essuya la buée, dessinant une sorte d'arabesque en forme de S majuscule. Des gouttelettes de condensation coulèrent en un petit réseau tremblant, de la base du S jusqu'au bord inférieur de la vitre.

Dehors, la tempête redoublait de violence : Loïc, qui était pourtant natif de la Circonscription 2002, ne se souvenait pas avoir jamais vu cela. Une heure auparavant, il avait cru ne pas pouvoir arriver sans dommage sur les lieux de son travail. La

mer était folle, même à l'intérieur de la rade, et les multiples estacades formées par les quadrillages des bassins de maréculture, au large de la péninsule, n'étaient pas de taille à contenir la rage de l'océan. De vrais paquets de mer s'écrasaient régulièrement sur la route 791 ; entre Groas et Crozon, c'était particulièrement infernal.

Il soupira profondément et cela forma une nouvelle buée sur la vitre ; il l'effaça, du plat de la main cette fois, et transforma le S en une sorte de O. À travers ce hublot gribouillé de pluie, il apercevait une partie de la rade, au sud, et les carcasses de plusieurs bateaux qui dansaient. La pointe du Raz était invisible, derrière les brumes et les écharpes de la tempête.

Loïc quitta la fenêtre, après avoir fait coulisser le volet métallique. Le bruit de la pluie cinglante changea d'intensité.

Assis devant son bureau, il lut une partie de son illustré. Ensuite, il fit fonctionner les écrans, pour un premier tour de garde réglementaire. Les caméras extérieures relayées en circuit serré lui transmirent une suite d'images bleutées qui tremblaient un peu. En quelques minutes, sans quitter son fauteuil, Loïc fit le tour complet des bâtiments du complexe des Laboratoires de Recherches de l'Armée Populaire (Crozon-Morgat Secteur). Rien à signaler : un désert, des rues vides, des parkings fantomatiques qui ne contenaient que trois ou quatre véhicules (le personnel actif avait préféré utiliser les voies de garage souterraines, pour une fois), des places nues balayées par les ondes de pluies que le vent troussait et éparpillait Parfait. Il passa sur le circuit intérieur. Rien à signaler de suspect, là non plus, dans les salles des labos. Certaines étaient occupées par des équipes en plein travail, d'autres non. L'activité était normale dans les couloirs. Et dans les salles d'entrepôts égalem...

Loïc ouvrit un œil rond. Il crut d'abord que le circuit vidéo était tombé en panne, effectua une marche arrière manuelle, puis revint sur l'objectif. Écran vide. Occulté. Gris.

Il poursuivit au-delà et retrouva l'image, les yeux des caméras lui retransmettaient la vision des dernières salles d'entrepôts Top Secret.

Loïc jura entre ses dents. Toujours manuellement, il revint

en arrière, au point d'occultation : l'écran était toujours aveugle. Il enclencha l'interphone et signala :

— Caméra 00098, Salle A.B. Secteur Top Secret, apparemment défectueuse. Vision nulle. Dix-sept heures quarante-cinq. Je vais effectuer sur place le contrôle d'usage. Terminé.

Il coupa le contact, se leva, saisit le trousseau de clés magnétiques posé sur la console des écrans, devant lui. Il dégrafa la patte de fermeture du holster pendu à son ceinturon, retourna le rabat de cuir qu'il coinça derrière la crosse du P. 452.

À 17 h 50, il ouvrait la porte de la salle A.B., pénétrait dans la pièce après avoir, à l'aide d'une autre clé, désarmé le système de sécurité. La pièce était étroite, de quatre mètres sur deux, haute de deux mètres cinquante. Au centre du plafond, un globe lumineux répandait une lumière rougeâtre. Les trois murs de la pièce étaient recouverts de casiers à tiroirs, tous identiques. L'un d'eux était ouvert. Le casier vide.

L'objectif de la caméra, au-dessus de la porte, avait été dévissé et un chiffon était enfoncé dans la cavité.

— Mil c'hast ! jura Loïc, littéralement abasourdi.

Il travaillait comme veilleur aux Laboratoires de Recherches de l'Armée Populaire du Parti Social depuis plus de dix ans. C'était la première fois qu'une chose semblable lui arrivait. À sa connaissance, c'était également la première fois qu'un vol était commis dans le secteur Top Secret du Laboratoire.

Il jura encore, puis fila comme une flèche, non sans avoir, ainsi que le stipulait le règlement, refermé la porte de la salle derrière lui.

*

**

Tous ses collaborateurs directs (et même, par ricochets, ceux qui ne le connaissaient pas personnellement) avaient surnommé Georg Mauclay « le Colonel » : il avait la stature typique de ces vieux militaires des temps anciens d'avant la Démocratie Planétaire, le visage buriné, taillé rudement dans le

style stéréotypé le plus pur de la virilité conquérante, l'œil délavé, le cheveu blanc coupé court... Mais il n'était pas colonel. S'il appartenait bel et bien à l'Armée Populaire, c'était en tant que chercheur et spécialiste de la biochimie du cerveau. Il était membre depuis toujours du Parti Social – et le serait jusqu'à sa mort, de toute évidence : il devait tout au Parti : sa position sociale dans la Circonscription, sa renommée scientifique... tout. Plusieurs fois, son entourage lui avait suggéré de faire acte de candidature aux élections trimestrielles, pour le poste de Leader de Circonscription (et notamment dans les périodes où le Parti Libéral tenait la Circonscription – lorsqu'elle passait aux neutres, le danger paraissait moins grand, à tort ou à raison). Mauclay avait toujours refusé. Non par crainte de n'être pas élu, mais parce qu'il savait très bien où étaient sa place et son rôle et qu'il ne tenait pas à embrouiller les ficelles qui avaient su le hisser à son poste. Il avait toujours su qui remercier (et ne s'était jamais privé de le faire). C'était là une des règles du jeu. Les vrais candidats étaient connus.

Mauclay se contentait largement de son poste de Directeur des Recherches dans les Laboratoires.

Un peu avant dix-huit heures, ce samedi, il se trouvait encore à son poste, dans le petit bureau directorial situé au troisième et dernier étage de l'aile gauche du complexe de la Recherche. Il était seul lorsque l'interphone grésilla. Une minute plus tard, il était au courant de l'effraction. Sur l'écran de l'interphone, le visage de Radclift, le chef de la Sécurité, était verdâtre. Georg Mauclay se dit que son propre teint ne devait guère mieux valoir. Il comprit très vite à quel point sa situation risquait de devenir inconfortable, si jamais ce que venait de lui apprendre Radclift était exact.

— C'est impossible ! jeta-t-il sèchement (mais il savait bien que jamais Radclift ne l'aurait appelé sans avoir au préalable effectué les vérifications d'usage...) Qui est au courant ?

— Le veilleur Davenec, dit Radclift. Et moi-même.

— Je vous rejoins sur les lieux.

— Bien, monsieur.

Dix-huit heures quinze.

Mauclay posa sa main sur l'épaule de Loïc Davenec et dit :
— Entrez là, mon vieux, dans le bureau de ma secrétaire.
Quelques minutes...

Loïc se laissa guider, traversa le bureau directorial. Devant la porte ouverte sur la pièce contiguë, il s'arrêta une seconde.

— Le poste de veille est désert, Monsieur le Di...

— Ne vous tracassez pas pour ça, coupa Mauclay.

Il poussa le veilleur dans la petite pièce et referma la porte derrière lui. Puis il se tourna vers Radclift. Pendant quelques secondes, les deux hommes se contentèrent de mêler leurs regards, sans dire un mot. Mauclay bougea, soupira, posa ses deux mains à plat sur ses tempes. Il alla s'écrouler dans son fauteuil, désignant une chaise chargée de livres et de chemises cartonnées à Radclift. Lequel fit comme s'il n'avait rien vu et resta debout.

— Silence total, dit nerveusement Mauclay, les yeux braqués, droit devant lui, sur la porte du bureau voisin. (Il semblait avoir mentalement rayé la présence de Radclift dans la pièce, parlait comme s'il s'adressait à lui-même. Pendant un court instant, il avait paru sérieusement secoué, mais c'était fini, à présent il reprenait le dessus.) Isolez le veilleur, trouvez un motif, et remplacez-le à son poste. Bon Dieu, c'est impossible ! Le précédent veilleur n'a-t-il pas...

— Rien, dit Radclift. D'après les rapports et d'après Davenec, cela a pu se produire entre les deux factions.

— Alors, ratissez les bâtiments de fond en comble, Radclift. Prévenez les gardes des voies d'accès.

— Et la mer ?

— Par ce temps-là, bon Dieu, c'est impos...

Il s'interrompit, hocha la tête :

— D'accord, surveillez la côte également. Faites tout cela avec un maximum de discrétion. Ne donnez pas les véritables causes. Essayez de contacter le précédent veilleur.

— Bien, Monsieur, dit Radclift.

— Pour le reste, murmura Mauclay, je vais prévenir le Bureau politique, ainsi que les autorités légales majoritaires en place.

Radclift acquiesça. Il dit :

— Vous allez signaler un vol de...

— Au Bureau politique, évidemment. Ils aviseront... Mais nous ferions mieux de nous débrouiller par nos propres moyens si nous ne voulons pas payer chèrement l'addition. Vous êtes le Chef de la Sécurité des Labos.

Radclift rougit violemment. Il acquiesça encore, d'un bref signe de tête, et se crut obligé de claquer les talons.

Mauclay regarda un moment la porte refermée derrière le policier. Puis il forma le numéro du Bureau politique de Landeven-Daoul, secteur Brest-Centre. Ensuite, il faudrait bien appeler la direction des majoritaires du Parti Libéral planétaire, en place à Carhaix Secteur. C'était la loi. Il ne pouvait pas faire autrement, il attendrait les directives du Bureau politique du Parti Social ; d'ici là, il savait quoi dire aux fonctionnaires de l'antenne de supervision majoritaire libérale installée à Carhaix (il y avait une semblable antenne du pouvoir planétaire majoritaire dans chacune des milliers de Circonscriptions qui recouvraient la Terre : c'était le jeu...). Il savait quoi dire, et surtout quoi ne pas dire. Notamment un mot. Un mot tabou.

Une violente trombe d'eau fouetta la carrosserie de la voiture de service hermétiquement close. À l'intérieur, Ruiz ferma les yeux, se crispa tout entier, devint pareil, aussi dur et dru qu'une épave de bois flotté. La rafale tambourina sur la coque métallique et le verre des pare-brise ; elle hurla sauvagement, grandit comme une véritable plainte. Sous le choc, le véhicule vibra longuement, secoué sur ses amortisseurs.

Ruiz avait immobilisé la voiture quelques minutes auparavant, alors que se levait une précédente rafale. Conduire une voiture dans cette tourmente relevait de l'inconscience pure, ou d'une obscure volonté suicidaire, Ruiz le savait bien. Son cas était pourtant différent. Il n'y en avait pas deux comme lui pour connaître parfaitement toute la côte de la Circonscription 2002 de Brest-Nord-Sud Pays, ni pour savoir ce que pouvait donner une tempête fouettant les rades et bassins de maréculture qui quadrillaient la mer tout au long de cette côte. Il n'était pas davantage tenté par le suicide. S'il se trouvait

là, tout seul et quasiment nu dans cette petite voiture fragile qui accusait vaillamment les coups de boutoir du vent, c'était pour des raisons professionnelles. Le service avant tout, de sept heures du matin à dix-huit heures, avec une courte pause pour le déjeuner de midi.

Le service... N'empêche... Ruiz Doiewski grimaça : il était dix-sept heures quarante-cinq environ, et dans un petit quart d'heure son service de ce fichu samedi serait terminé. Ce qui ne changerait rien à sa situation : il serait toujours là, en plein chaos, sur cette portion de jetée des parcs de Fromveur, entre l'ancienne île Molène maintenant rattachée à la terre et Cap Ouessant, extrémité ouest du réseau de maréculture. Sur une carte, ou vu d'avion, ce réseau dessinait une sorte d'étrave intérieurement quadrillée régulièrement par le labyrinthe des bassins et des parcs, parfaitement lisse et nette à l'extérieur, comme une pointe d'obus couvrant toute la côte déchiquetée de la péninsule, des quartiers de Trégastel (Brest-Nord) à ceux de Penmarc'h (Brest-Sud) en passant à Ouessant et Sein. Son service légal terminé, Ruiz serait toujours là, minuscule, en pleine tempête... et il lui resterait à regagner ses quartiers du Vieux Brest.

Il jura entre ses lèvres. L'eau coulait en un rideau totalement opaque sur le pare-brise. Un instant auparavant, Ruiz avait coupé l'air pulsé des essuie-glaces ; il leva la main en direction du bouton, pour réenclencher le mécanisme, mais ne termina pas le geste. Une nouvelle rafale s'écrasait sur lui. La voiture gémit. Avec ou sans essuie-glaces, le résultat aurait été le même ; ce n'étaient pas les petits jets dérisoires d'air comprimé qui pouvaient quoi que ce soit contre la tornade.

Ruiz jura encore.

La grisaille de la tempête portait tout de même en elle une certaine luminosité vaporisant à l'intérieur de la voiture une teinte uniforme, dans les tons de l'argent mat. Cependant, l'intensité de cette lumière sale baissait rapidement, au fil des minutes, avec le soir précocement poussé par les coups de tête de la bourrasque.

Dans moins d'une heure, ce serait la nuit opaque, totalement folle. Il faudrait beaucoup plus d'une heure à Ruiz Doiewski

pour rentrer chez lui.

Des relents chauds montèrent de son estomac et vinrent lui brûler l'arrière-gorge. La nervosité, l'angoisse grandissante semblaient multiplier ces nausées. D'ordinaire, si les brûlures gastriques étaient son lot quotidien, elles se manifestaient principalement en période de digestion et le laissaient à peu près tranquille le reste de la journée. À peu près... Il suffisait d'une contrariété, même bénigne, d'une vague de soucis quelconques pour que ces foutues brûlures se déchaînent.

Les deux poings serrés, il comprima son estomac pendant quelques secondes ; puis il extirpa le tube de comprimés de la poche poitrine de sa chemise, avala une pilule. Le tube était vide ; il le remit néanmoins dans sa poche, après l'avoir soigneusement rebouché. Un coup d'œil à la montre de bord : dix-sept heures quarante-huit. Dans moins de dix minutes, son service du jour prendrait fin, le compteur de carburant de la voiture s'enclencherait automatiquement et la consommation nécessaire à son retour à la maison serait portée au débit de son compte-salaire. En temps normal, le retour ne devait pas excéder une demi-heure. Mais dans cet ouragan...

Ruiz souleva nerveusement le bouton nickelé de la radio de bord. Il y eut quelques grésillements, puis une sérieuse friture sur la ligne (provoquée certainement par les bourrasques, pensa Ruiz) avant que s'élève la voix lointaine de l'opératrice du Central de la Police Dépollution :

— ... vous écoute. Parlez.

— Voiture sept, dit Ruiz. Je vous appelle pour mon dernier rapport de ce samedi 15 janvier 2030.

Il avait presque crié, machinalement, pour lutter contre l'inférieur vacarme extérieur. Un coup d'œil distrait au rétroviseur intérieur lui renvoya l'image d'un visage pâle, gris, très maigre, aux pommettes osseuses et aux joues creuses, les yeux lourdement soulignés de poches bleuâtres. Une nouvelle onde brûlante vint lui racler la gorge ; il avala sa salive.

— ... vous écoute, voiture sept. Comment ça va ?

Dans le rétro, les yeux plantés dans leurs cavernes sombres furent traversés par une rapide lueur, une sorte de sourire amer. Comment ça va, Ruiz Doiewski ? Tu parles ! Et il imaginait sans

peine la petite gueule chafouine de Carole, la standardiste, écrasée par son casque d'écoute, avec ses lèvres toujours en mouvement, et puis ses... Ils disaient tous, à la brigade, que c'était une baiseuse. Ruiz n'avait jamais cherché à se rendre compte par lui-même (mais les gars avaient probablement raison). Il avait suffisamment de problèmes avec Nadie et Jorgia, et puis avec son estomac... De toute façon, le sexe l'intéressait de moins en moins – et, vu son âge, c'était encore un nouveau problème !

— Comment je vais, merde ! dit-il sombrement. (Un morceau de pastille à l'eau-de-javel s'était coincé entre ses dents. Il se planta un doigt dans la bouche et tenta de l'extraire). Je vais si bien que je risque de m'envoler à tout instant, tandis que vous autres, bien à l'abri, le cul dans un siège confortable...

— Pas de remarques personnelles, coupa la voix chantante de Carole (elle le tortillait peut-être, ce cul, sur son siège confortable, et Ruiz l'imaginait, soudain, d'une manière tout à fait déplacée...) Parlez, voiture sept.

Ruiz avala le fragment de pilule, essuya sur son pantalon son doigt luisant de salive.

— Je suis sur le secteur 0087. La tempête gueule ici avec une force que je ne peux pas calculer, mais qui doit être comaque. Quand je dis que je risque de m'envoler à tout instant, je ne plaisante pas. Comment vont les gardiens des cultures ?

— Bien. Ils nous ont communiqué toutes les informations nécessaires au sujet de la tempête. Et la météo aussi.

Moralité : Ruiz, occupe-toi de tes oignons.

— Ça va. Rien à signaler, alors. J'ai terminé mon secteur. Je rentre. Il faudrait être cinglé pour essayer de frauder par un temps pareil. Est-ce que les parcs vont tenir ? Je n'ai jamais eu confiance en ces barrières de merde solidifiée, même en temps normal...

— Ne vous souciez pas de cela, Doiewski. De toute façon, ce n'est pas de notre ressort. Les barrières sont étudiées pour...

— ... résister aux pires déchaînements, je sais. Bon. N'empêche, je le répète : il faudrait être dingue pour vouloir...

— C'est enregistré. Rien d'autre ?

— Que dit la météo pour demain ?

— Situation inchangée. En principe, la tempête s'atténuera dans trois jours.

— Et on va continuer à nous envoyer pour les rondes dans ces conditions à la noix ?

— Désolée, voiture sept, mais je suis la standardiste. Le Big Chief est à un autre étage. Terminé ?

Ruiz grogna.

— Terminé, oui... (Puis il se reprit :) Eh, non ! Une seconde ! Il va bien me falloir plus d'une heure pour rentrer au bercail, et ça dépasse sérieusement mon temps-donné. Je n'y peux rien. Est-ce qu'on pourrait penser à un défraiement pour ce qui est de l'excédent de carbu...

— Noté. Ce sera décidé en haut lieu, compte tenu des circonstances particulières. Bonsoir, Doiewski.

Il y eut un déclic, et la friture chargea de nouveau la ligne. Ruiz repoussa le bouton.

— Bonsoir, maugréa-t-il.

Un instant, il resta immobile, le regard flou perdu dans les cataractes qui s'écrasaient sur le pare-brise. Les derniers fragments de pastille fondaient dans sa bouche ; sa langue avait tout d'une éponge gorgée d'eau de vaisselle. Les vagues brasillantes qui montaient de son estomac avaient tendance à s'estomper.

Il profita de ce qu'une rafale était en train de faiblir pour actionner les jets des essuie-glaces. Deux trouées en forme de demi-cercle s'ouvrirent dans les ruissellements, et Ruiz put apercevoir les alentours. Ou plutôt il en entrevit un fragment. Ce n'étaient que vagues grises de pluie qui se succédaient sans interruption, couchées presque à l'horizontale par le vent hurleur. Les jetées rectilignes s'éloignaient et plongeaient au cœur des éléments malmenés, dessinant la succession des parcs à perte de vue, jusqu'aux limites de la mer libre. Là-bas, la digue extérieure était ourlée régulièrement par les paquets de mer éclatés qui se brisaient en immenses éclaboussures contre les plots de protection. Un quadrillage net, régulier, et l'eau se soulevait à l'intérieur même des bacs d'élevage de poissons ; dans les espaces de maréculture, si les vagues étaient moins grosses, elles en existaient tout de même – et cela signifiait

certainement une perte sérieuse, à long terme, dans la production alimentaire de la Circonscription. Inutile de songer aux dégâts causés dans le port, sur la ceinture extérieure des bassins. Les informations, à ce sujet, tomberaient en temps utile.

— Ça finira bien par craquer, maugréa encore Ruiz, à haute voix, tout en démarrant la voiture.

Il crispa ses mains sur le volant et la petite lourdeur, l'ankylose qui était née dans ses poignets, après plusieurs heures de conduite dans ces conditions infernales, refit surface. La voiture accusa le choc d'un nouveau coup de vent. Ruiz serra les dents. Il s'imaginait emporté par l'ouragan, comme un vulgaire fêtu de paille, basculant corps et biens par-dessus le rebord de la jetée et plongeant dans le bassin. Plastsch ! Ruiz Doiewski, mort à trente et un ans, parmi les alevins. En service. Il grimaça. Ruiz Doiewski était né à Roscanville-Secteur, Brest-Sud, dans la Circonscription 2002 de la Confédération Démocratique Planétaire, et il vivait toujours dans ce secteur, exerçant la profession de Policier de la Dépollution. Il était neutre politiquement, avait toujours voté Parti Neutre Non Intégré en dépit de la propag et de l'intox des autres partis – aussi bien le Parti Libéral majoritaire que le Parti Social d'opposition. Il avait toujours été neutre, même lorsque sa Circonscription était passée au Parti Social, puis aux Libéraux, avant de retrouver le statut des Neutres en cette période préélectorale trimestrielle de janvier 2030.

Ruiz secoua la tête, comme pour effacer toutes ces pensées idiotes qui le submergeaient. Il n'était pas question qu'il bascule par-dessus bord, même si sa vie n'était pas ce qu'il pouvait espérer de mieux, même s'il passait son temps à regretter des choses ou à en souhaiter d'autres, il ne tenait pas à crever là, comme un chien, tout seul. Il espérait au moins claquer, le moment venu, sous le regard de quelqu'un. N'importe qui, mais quelqu'un. Pour n'être pas effacé comme une merde, dans le plus affreux des anonymats. Tant pis si le témoin ne se souvenait plus de rien quelques heures plus tard : il y aurait au moins quelqu'un, à ce moment-là...

— Et puis merde ! gronda Ruiz. Est-ce que tu vas continuer

longtemps de cette façon, pauvre cloche ?

Il avait parcouru, au pas mais sans encombre, une centaine de mètres sur la jetée principale. Il prit une traverse perpendiculaire, plus étroite, mais qui devait lui faire gagner du temps – si tout se passait bien. Allez, Ruiz ! tu as autant de chances d'en sortir que d'y rester. Tu peux en sortir. On dirait même que la tempête se calme un brin.

Il roulait maintenant vent arrière ; cela se sentait dans le volant. Pourquoi donc n'avaient-ils jamais pensé à équiper les voies d'accès de rubans protecteurs d'accotement ? Pas la peine, se répondit mentalement Ruiz. Qui donc circule ici, sur le labyrinthe de déchets amalgamés ? Uniquement les équipes de fish-boys qui s'occupent de l'élevage des poissons et les Policiers de Dépollution. Les uns comme les autres sont censés connaître l'endroit et ses difficultés.

Du reste, les rondes de police allaient être supprimées. C'était sûr. À ce sujet, l'intox des principaux Partis en lutte permanente était identique. Il n'y avait que les Libéraux, actuellement majoritaires dans cette Circonscription, pour s'accrocher encore à cette loi du passé.

Dans huit jours, pensa Ruiz, ce sera le vote trimestriel. Et il avait bien envie de choisir un autre camp. Rien que pour être délivré de ces rondes idiotes.

Dans huit jours... Cela ne changerait pas grand-chose à la situation générale, Ruiz en était persuadé. Le petit jeu se poursuivrait, et toujours il y aurait les mêmes Circonscriptions stratégiques aux commandes. Les mêmes Leaders Reconnus. (On élisait à chaque trimestre un Leader de Circonscription ; les L.C. élisaient à leur tour des Leaders de Groupes – un Groupe valant cent Circonscriptions – et les L.G. élisaient enfin des Leaders Reconnus qui siégeaient au Sénat Planétaire – un Leader Reconnu, ou L.R., pour dix groupes, soit mille Circonscriptions.) Actuellement, le Parti Social semblait avoir le vent en poupe dans la Circonscription 2002 de Brest-Nord-Sud Pays, devant les Neutres (et tous les Partis autonomes en Formation permanente que comprenait cette « neutralité ») et les Libéraux.

— Tous les mêmes ! gronda Ruiz à haute voix. (Il se mordit

les lèvres, mais trop tard ; il y avait huit chances sur dix pour qu'un implant-sondeur fût logé sous sa peau, largué à un moment quelconque par un militant-mercenaire à la solde d'un organisme de sondage parmi les quatre ou cinq qui existaient. Si c'était le cas, les paroles désabusées qu'il venait de lâcher pouvaient être interprétées de manière... Mais non ! Il avait dit : tous les mêmes, et cela pouvait se rapporter à n'importe quoi, n'importe qui... À condition que les implants-sondeurs, d'une durée opérationnelle de trois mois (disait-on), n'eussent point d'autres capacités...)

Ruiz refoula une fois de plus ces pensées paranoïaques. Il se dit que si le Parti Social, au prochain vote, obtenait la majorité dans sa Circonscription il n'aurait probablement plus à effectuer ces rondes de surveillance à l'intérieur des parcs par n'importe quel temps. Après tout, ce serait tout de même un changement... Le Parti Social avait d'ailleurs été pour beaucoup dans la création de ce corps de Police auquel il appartenait. Juste après la période d'imposition sur les ordures, pour lutter contre le gâchis. Le volume des déchets rejetés par une famille était la base du calcul de l'impôt sur les salaires. Un barème avait été établi : les dépassements de la limite des déchets autorisés étaient surtaxés. Dès lors étaient apparus les fraudeurs, ainsi que de véritables gangs d'éboueurs sauvages qui se chargeaient d'enlever les ordures non taxées pour une rétribution qui, en gros, s'élevait à la moitié de la taxe légale. Ruiz avait personnellement eu l'occasion de participer à l'arrestation d'un de ces gangs, au début de sa carrière. Il s'en souvenait comme si c'était hier. Ils avaient mis la main sur une centaine de camions (camouflés sous le sigle d'une entreprise de blanchissage !) et plusieurs faux bateaux de pêche – qui vidaient leurs cales bourrées de saletés au large, en plein Gulf Stream. Trois cents personnes, environ, avaient été condamnées. Mais c'était au début de sa carrière...

Depuis, la Société d'Alimentation de la Mer, avec l'appui occulte du Parti Social, avait aménagé la côte et créé les parcs de maréculture de Brest-Nord-Sud qui fournissaient un dixième de l'alimentation du bloc européen – majoritairement libéral dans son ensemble. (Derrière tous les trusts d'alimentation, on

pouvait voir pointer le nez du Parti Social, qui avait également la haute main sur les recherches sur les énergies écologiques et biochimiques, et les recherches du domaine militaire, tandis que le Parti Libéral tirait les ficelles des principales compagnies de transports terrestres, maritimes et aériens, les secteurs de l'économie-finance et les productions énergétiques de tous les domaines). En cheville avec une des principales Compagnies Européennes de Voirie, la Société d'Alimentation de la Mer avait récupéré des ordures et déchets non dégradables de toute sorte pour les utiliser tels quels, sans même un concassage préventif. Des montagnes de détritiques avaient été déversées dans la mer, enrobées d'une mixture plastifiée qui durcissait au contact de l'eau salée et devenait plus solide que le béton. Ce matériau, miracle pour les uns, douteux mélange pour les autres, avait servi à la confection des parcs, des jetées et des murs des bassins, sur des milliers d'hectares de mer aménagés.

Un joli procédé de recyclage des déchets. La société démocratique planétaire crachait l'excédent de sa consommation, et celui-ci était récupéré et entré dans le circuit industriel mis en place pour l'alimentation de la planète. Bravo !

Depuis la création des bassins, toute l'extrémité de la péninsule bretonne s'était vue engoncée dans le réseau serré des plans d'aquaculture ; un filet aux mailles serrées où venaient mourir les vagues et les rouleaux des marées, creusé de chemins irréguliers conduisant au port intérieur. Il aurait fallu être fou pour essayer encore d'y déverser des ordures illicitement glanées chez les fraudeurs. C'était dans ce paysage nu et plat, parmi les fish-boys vigilants, l'assurance de se faire prendre à tous les coups, inculper d'empoisonnement volontaire – et finir sur la chaise électrique.

Les « contrebandiers des ordures » avaient disparu du secteur des bassins de maréculture. Ils sévissaient encore à l'intérieur des terres, ou sur les autres côtes, ou au niveau des fleuves, mais plus ici. Les seuls contrevenants qu'on pinçait parfois étaient des particuliers. Des isolés, qui agissaient sur les cours d'eau intérieurs, ou sur le port. C'était tout.

Alors, ces rondes régulières dans le dédale des bassins...

Et Ruiz sursauta.

À travers son pare-brise noyé, il avait nettement aperçu la silhouette humaine, à gauche de la route, dans les amoncellements de déchets d'un nouveau parc en chantier.

— C'est pas vrai ! bougonna-t-il.

Mais c'était vrai. Et il se vit à la seconde – par anticipation, trempé jusqu'aux os sous le déluge – courant sur les talons de ce connard de fraudeur qui n'avait rien trouvé de mieux que choisir cette tempête pour enfreindre la loi sur la pollution. Il jura. Stoppa sa voiture et saisit le revolver sur le siège, à côté de lui. Il planta l'arme dans sa ceinture.

La seconde d'après, il s'aperçut que le type n'était pas seul.

Ils étaient deux.

Et ils se battaient.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? marmonna Ruiz.

Sans réfléchir davantage, poussé par l'automatisme de ses habitudes, il ouvrit sa portière.

Plus tard, il comprit une chose : s'il avait dû réfléchir une fois – une seule fois – dans sa vie, et ne pas faire ce que lui dictait son devoir professionnel, c'était à ce moment-là. Il ne réfléchit pas. Il fit ce que lui dictait son devoir professionnel.

Tout à fait connement.

Tout un secteur des bassins avait été démoli quelques semaines auparavant et se trouvait en cours de réfection pour plusieurs mois. Des équipes d'ouvriers et leurs monstrueuses machines avaient crevé les digues, descellé les grilles des filtres ainsi que les parois intérieures des parcs d'élevage, cassé les routes et les chemins de ronde, démonté les systèmes d'écluses. Ils avaient mordu à pleines dents, de toute la force contenue dans les puissantes mâchoires d'acier des excavateurs, dans l'amalgame de détritrus plastifiés qui traçait le précédent quadrillage des bassins, et ils allaient redessiner le dispositif. Les bacs d'élevage seraient plus vastes (certains, disait-on, devaient servir à l'expérimentation de nouveaux procédés d'alimentation des soles en captivité).

Depuis le début des travaux, le secteur remodelé ressemblait

à un champ de bataille, avec ces rouleaux d'armatures métalliques entassés au hasard, ces squelettes de poutrelles d'acier qui jaillissaient des flots, esquissant déjà les périmètres internes des bassins, avec ces échafaudages et passerelles volantes jetés d'un bord à l'autre des infrastructures crevant les flots, avec les carcasses des machines, grues, excavatrices et dragues en tous genres, qui attendaient plantées sur de fausses îles. Avec les montagnes de détritiques nouvellement convoyés, maintenus dans de gigantesques filets aux mailles serrées, pour éviter que le flot ou le vent ne les éparpille, jusqu'au jour où ces tonnes de déchets seraient distribuées et réparties en bon ordre, sur le quadrillage définitif, soutenant les voies d'accès, engluées de plastique. Il y avait aussi les blocs brisés des anciennes voies défoncées (qui seraient, en temps voulu, réintégrés dans les fondations immergées des nouvelles digues), comme des monceaux de ruines hérissées et luisantes. La tempête, sur ce décor fou, ne faisait que renforcer l'ambiance de cauchemar.

C'était sur un de ces tas énormes de déchets nouvellement bennés que se trouvaient les deux hommes aperçus par Ruiz. Une vraie petite colline, haute de plusieurs dizaines de mètres, giflée par la pluie et les vagues hurlantes qu'un chenal foré jusqu'à la mer libre par les travaux en cours laissait venir jusque-là. Sans l'armature serrée des filets d'arrimage, la tempête aurait dispersé depuis longtemps cette colline bosselée. En arrière-plan, le sommet de trois grues dépassait la cime de l'amoncellement : elles balançaient dangereusement, sous les coups de boutoir enchevêtrés de la bourrasque.

Les détritiques avaient été entassés sur le bord gauche de la voie empruntée par Ruiz. Une autre voie provisoire faisait angle et filait perpendiculairement, derrière la montagne d'ordures – c'était sur celle-là que se trouvaient arrimées les grues.

Ruiz Doiewski bondit hors de sa voiture – et fut, à la seconde, trempé jusqu'aux os. Le souffle lui manqua, tandis qu'il se retrouvait pour un bref instant statufié, pétrifié et ahuri, la tête remplie du vacarme de la tempête, des hurlements du vent et des chocs des vagues éclatées en gerbes hautes contre l'embâcle de soutènement du chemin. La crête échevelée d'une de ces vagues submergea l'asphalte lisse, et vingt centimètres

d'eau écumante dévalèrent jusqu'aux pieds de Ruiz.

Il exhala violemment l'air retenu par ses poumons bloqués et se mit à courir en direction du tas d'ordures, pataugeant dans le reste de la vague qui glissait sur la voie. Un autre paquet de mer explosa contre l'embâcle, si fort et si haut que Ruiz ferma les yeux une seconde et rentra la tête dans ses épaules, tout en courant, avec l'impression très nette qu'il allait être purement et simplement englouti, ou que le chemin était emporté – il sentit trembler l'asphalte sous ses pieds. L'eau salée retomba, balayée par le vent dans une guirlande de pluie.

Ruiz était au pied de l'amoncellement. Là-haut, sur le flanc creux du monticule, les deux individus continuaient à se battre sans l'avoir remarqué.

Ruiz se jeta au sol. Une saute de vent le poussa dans le dos, et il atterrit plutôt douloureusement. Il se mit à gravir la pente à quatre pattes, utilisant les mailles des filets de retenue comme les barreaux d'une échelle. Il s'aperçut qu'il avait sorti son revolver de sa ceinture et le tenait armé, prêt à l'emploi, dans sa main droite. Le froid de la pluie et les éclaboussures salées des vagues plaquaient sur son corps une seconde peau de glace. Pourtant, cela brûlait dans sa tête.

Tout en grimpant, il se demanda une fois de plus ce que pouvaient bien être venus faire là ces deux individus, pourquoi ils se bagarraient avec tant de conviction. Il se dit également qu'il aurait peut-être mieux fait de poursuivre son chemin, ou bien de prévenir le Central avant de foncer sans réfléchir. De toute évidence, il ne s'agissait pas de pollueurs. Un règlement de comptes crapuleux, une bataille d'ivrognes ? À une vingtaine de mètres des deux bagarreurs, Ruiz s'arrêta, se dressa à genoux, l'arme pointée. Il s'apprêta à crier quelque semonce. Les mots se bloquèrent au fond de sa gorge.

Il vit l'éclair soufre éclater au bout du poing de l'un des deux hommes – mais il n'entendit rien, le bruit de la tempête était trop haut, ou alors le revolver était muni d'un silencieux... L'homme tira une seconde fois, son adversaire bascula en arrière, sur le dos, bras et jambes écartés, ne bougea plus. Celui qui avait tiré fit un saut en avant, plongea la main au sol et se redressa vivement. L'objet qu'il avait ramassé avait l'apparence

d'une mallette plate et noire, luisante.

La bouche ouverte, les yeux écarquillés et noyés de pluie, Ruiz contemplait la scène sans bouger. La peur, d'un seul coup, était entrée en lui, comme inoculée par ces milliers d'aiguilles liquides qui le fustigeaient. Et la peur le pétrifiait, le transformait en une sorte d'excroissance de fer rouillé, jaillie de cet entassement de déchets battu par les flots de la mer et du ciel.

(Des images-flashes se succédaient dans sa tête... photographies blêmes, violemment contrastées par l'éclair de lumière, portraits de cadavres repêchés un matin sur la grève, ou dans les ruelles noires d'un quartier de ville basse... Cadavres aux yeux trop grands ouverts, à la bouche comme un gouffre, entrelardés de plomb, tailladés au couteau... Cadavres anonymes, ou trop connus... Règlements de comptes entre gangs d'activistes à la solde des politiciens de tout poil... Et le sang, toujours affreusement noir, affreusement barbouillé...)

Évidemment, il savait. Évidemment, il avait connaissance de cette violence souterraine, et les fraudeurs de la société planétaire démocratique n'étaient pas uniquement pollueurs. Il écoutait les bulletins d'information, il lisait les journaux. De plus, le service Dépollution avait de fréquents contacts avec les autres secteurs de la police. Il n'ignorait rien de ces affrontements entre blocs de différents partis, de différents intérêts, de différentes puissances.

Mais voilà qu'il se trouvait, lui, en personne, au cœur même de ce qui ne serait, demain, rien de mieux qu'un de ces faits divers ordinaires.

Bon Dieu ! les photos hideuses des victimes...

Et maintenant c'était du feu, véritablement du feu ! qui courait sous sa peau.

Il avait l'impression que la scène dont il était le témoin se figeait un instant, comme un film dont le déroulement se serait arrêté... Puis les images se remirent en mouvement. L'homme qui avait saisi la mallette s'apprêtait visiblement à fuir en direction du sommet de la colline d'ordures. Il jeta un dernier coup d'œil en direction de sa victime... et vit Ruiz.

Nouvel arrêt sur l'image. Le feu se répandit dans le crâne de

Ruiz.

Dans un atroce ralenti, tandis qu'une vague de pluie frappait le monticule et noyait la scène, il vit l'homme lever son revolver pour le braquer dans sa direction. Il sut qu'il allait tirer – et il savait aussi que son arme, son propre revolver, était également braquée sur l'individu. C'est impossible ! cria-t-il (ou peut-être ne fut-ce qu'un hurlement intérieur ?) quand la langue de soufre lécha le poing de l'homme.

Il entendit miauler le projectile.

L'instant d'après, l'homme tirait encore – cette fois, la balle s'enfonça parmi les déchets sanglés dans le filet de métal, à un pas de Ruiz, sur sa droite.

Le revolver sauta dans sa main glacée ou brûlante. Le vacarme sec, terriblement concentré, du coup de feu lui traversa la tête de part en part. L'espace d'un éclair, il crut qu'il était mort – que c'était ça la mort. Puis il comprit que ses réflexes avaient joué indépendamment de sa volonté consciente. Il avait tiré lui aussi.

Et fait mouche.

Le type achevait de s'écrouler en avant, roulé en boule.

Il glissait, et la mallette glissait elle aussi. À quatre ou cinq mètres du premier cadavre, la victime de Ruiz s'immobilisa, à plat ventre, les bras coincés sous le corps, les jambes écartées. La mallette s'arrêta contre sa hanche.

Quelques secondes plus tard, Ruiz se trouvait à hauteur des deux hommes. La tempête n'était plus seulement déchaînée à l'extérieur : elle gueulait aussi fort, sinon plus, dans sa tête.

Une partie de lui-même reprenait conscience de la situation, avec une sorte de décalage, tandis qu'un autre Ruiz, méthodique, agent de la Police de Dépollution, accomplissait une suite de gestes précis. D'abord, il retourna le corps de l'homme qu'il venait d'abattre. Mort. Touché en plein cœur par le projectile expansif de 15 mm. La pluie fouettait le sang sur la partie gauche de sa poitrine. Un homme d'une trentaine d'années, plutôt maigre, au visage osseux, au front haut très dégarni, les joues couvertes d'une barbe rousse de plusieurs jours. La bouche était ouverte sur deux rangées de dents maculées de salive rouge. Il était vêtu d'un pantalon de toile

grise très étroit, moulé sur ses jambes filiformes, d'un pull de laine aux couleurs criardes, d'un ciré déboutonné. Totalement détrempé des pieds à la tête naturellement.

Ruiz se pencha sur l'autre individu, pour constater immédiatement que lui aussi était mort. Les deux balles tirées par son antagoniste l'avaient atteint au ventre et à la base du cou. Cette dernière blessure était béante et lessivée par la pluie – la tête de l'homme ne devait plus tenir au tronc que par quelques lambeaux.

Il était peut-être un peu plus âgé que son meurtrier. Dix ans de mieux ? Cinq ? De larges épaules, dans le trench ruisselant, un visage rond, bouffi, avec une expression ahurie plaquée sur le regard fixe.

LE REGARD QUI PARUT S'ACCROCHER À CELUI DE RUIZ, UN INSTANT, COMME S'IL VIVAIT ENCORE...

Ruiz grogna quelque chose, détourna les yeux. Il n'hésita qu'une fraction de seconde avant de fouiller les vêtements du mort à demi décapité. Et ne trouva rien. Pas un indice, pas un papier, un objet qui eût pu le renseigner sur l'identité de l'individu. Rien. Il se tourna vers l'autre, le fouilla pareillement... et obtint le même résultat.

Il n'y avait que la valise.

La valise, pour laquelle ces deux types se battaient.

Ruiz se pencha et ramassa la mallette plate, de cuir dur, noir. Elle ne possédait, à priori, aucun système de fermeture, ni d'ouverture, visible. Sa poignée était de cuir rembourré, fixée par des anneaux de renforcement métalliques à l'armature d'acier.

Ruiz se redressa. Il tenait la valise d'une main, son revolver de l'autre. Une saute de vent chargé de pluie le saisit de plein fouet – ce fut comme si la bourrasque décidait pour lui de la suite des événements, en le poussant vers le sommet de la décharge. Le meurtrier du premier homme était sur le point de s'éloigner dans cette direction lorsqu'il avait aperçu Ruiz...

Aidé par le vent qui poussait dans son dos, Ruiz fut au sommet du dôme en quelques minutes. Et le vent tourna d'un seul coup pour venir cette fois le gifler en pleine face, à découvert. Il tomba à genoux, appuyé sur la mallette.

De ce côté, la montagne d'ordures redescendait vers la mer et vers l'estacade provisoire fichée perpendiculairement à la voie normale. Sur l'extrémité de la plate-forme, les grues, ainsi que d'autres machines, étaient solidement amarrées.

Mais il n'y avait pas que les grues et les machines.

Deux voitures attendaient, côte à côte, rangées en bordure de l'estacade des travaux, au pied de l'amoncellement de détrit. Des voitures banales, anonymes. Grises. Luisantes sous le déluge.

Et, sur la pente de la fausse colline, les deux hommes en imperméable se figèrent au beau milieu de l'ascension quand le premier des deux, levant le nez, aperçut Ruiz au sommet. Pendant quatre ou cinq secondes, ils furent tout à fait immobiles – le temps peut-être de s'apercevoir que cette silhouette, là-haut, qui tenait la mallette, n'était pas celle qu'ils attendaient ? Avec un ensemble parfait, ils tirèrent chacun un revolver de leur poche d'imperméable... Ruiz avait tourné les talons, il cavalait comme un fou, les tempes de nouveau martelées par toute une série de petites explosions flamboyantes, et il courait, courait, dévalait en catastrophe la pente des déchets, et il dépassait les deux corps écroulés, et il courait, glissait, sautait de maille en maille sur le filet de fer...

Naturellement, la portière résista (il y avait quelque chose qui déconnait depuis longtemps dans la serrure), alors il fit le tour du véhicule, ouvrit la portière-passager et se rua à l'intérieur. Démarrage. Au quart de tour. Lamentablement, les roues arrière patinèrent et chassèrent pendant une terrifiante seconde, puis la voiture bondit littéralement. Un boulet de canon.

Les jets d'air puisé des essuie-glaces étaient inefficaces, le pare-brise à peu près totalement opaque. Mais la voie filait tout droit... tout droit dans la tourmente, et dans le soir qui tombait. Ruiz alluma les phares.

Plus tard, il se calma un peu, ralentit. Ses mains glissaient sur le volant, il était trempé, dégoulinant, les fesses irritées par les plis gorgés d'eau de son pantalon. À ses côtés, sur le siège, il y avait son revolver et la mallette.

Lentement, comme on émerge d'un sale rêve, il reprenait ses

esprits, tentait de réfléchir et de comprendre quelque chose à ce qui venait de lui arriver.

*

* *

— Fais pas le con ! dit l'homme debout, tout en posant sa main armée sur son chapeau pour empêcher que le vent l'emporte.

Son compagnon (qui, lui, avait perdu son couvre-chef pendant l'escalade) mit cependant un genou en terre, leva son revolver en direction de la voiture qui démarrait.

— Fais pas le con, je te dis ! aboya de nouveau l'homme debout. Stan, tu entends ?

Pour appuyer son ordre, il poussa de son poing nu l'épaule de son compagnon. Celui-ci jura, mais baissa le bras. Ils regardèrent la voiture s'éloigner, dans une double gerbe d'eau qui jaillissait des roues. Elle filait sur la voie rectiligne, en direction du nord.

— Et alors, maintenant ? gronda Stan.

L'homme debout répliqua sèchement :

— Ça n'aurait servi à rien de le canarder. On s'est fait avoir, c'est tout.

Il était toujours debout, la main sur son chapeau dont le rebord détrempé claquait dans le vent, comme claquaient les pans de son imperméable.

— Je ne comprends pas, nom de Dieu, maugréa-t-il. C'était une bagnole de la police de Dépollution.

Stan leva son visage constellé de taches de rousseur, gris de froid sous la grêle de son.

— Je comprends, moi, qu'on s'est fait avoir comme des débutants. Il devait venir seul, hein ? Merde, oui. Non seulement ils étaient deux, mais ils avaient deux voitures, Jop ! L'autre salaud nous a filé un tuyau percé, c'est tout ! Et maintenant...

— Non, non, non, dit Jop. (Il enfonça d'un coup de poing son chapeau sur son crâne, planta sa main armée dans sa poche.) Ça ne colle pas ! C'est une voiture de la police de...

— Et alors ? Les tires, *n'importe quelle tire*, ça se vole ! Ils étaient deux, c'est tout. On a préféré envoyer ce petit malfrat crève-la-faim à notre place, pour quelques biffetons, et voilà le résultat !

— C'étaient les ordres.

Stan ricana, tout en se redressant. Il était plus rond et plus râblé que l'autre. Plus petit aussi. Il ne dépassait pas les épaules de Jop.

— Et maintenant, les ordres ? grinça-t-il.

— On va se les inventer. Et faire en sorte de mettre la main sur ce guignol, coûte que coûte, pour savoir ce que tout ça veut dire... et récupérer la mallette. On a intérêt à faire vite, et à réussir. Sinon...

— Ouais ?

— Sinon, on ferait bien de changer de Circonscription.

— À combien de bornes est la plus proche Circonscription neutre, tu peux me le dire ?

— Non. Mais ce que je peux te dire c'est que t'auras plus de soucis de votes dans pas longtemps, si tu ne te démerdes pas. Va chercher la bagnole. Je descends de ce côté, tu me récupéreras sur la voie. Le type a allumé ses phares : je peux suivre sa direction.

Stan jeta un coup d'œil en direction du nord, dans la tempête qui brouillait tout. Il tourna les talons.

Jop descendit la pente du tas d'ordures, précautionneusement. Il fit un petit crochet, de manière à éviter les deux cadavres, comme s'il craignait quelque sursaut de leur part.

*

* *

Quelques minutes plus tard, Ruiz comprit qu'il était suivi : les phares posaient deux petits points brillants, irisés, sur la glace de son pare-brise arrière.

Il fut tenté, l'espace d'un éclair, d'empoigner la mallette et de la jeter sur la voie, par la portière. Mais il se garda bien de le faire.

Il se disait qu'il avait encore quelques chances de se tirer de ce guêpier, et de *comprendre*.

Il songea également à contacter le central par radio. Mais il ne le fit pas davantage. D'ailleurs, il était dix-huit heures trente, et le service était fini. Les permanences de nuit avaient été abandonnées depuis plusieurs mois dans le secteur Dépollution.

Et puis même... il n'aurait peut-être pas contacté le central, de toute façon. Une mallette comme celle-là, c'était certainement d'une importance telle... que des types n'hésitent pas à se massacrer... d'une importance telle que ça ne vous arrive pas deux fois dans la vie.

Il était bien, dans la voiture. Même si les autres l'avaient pris en chasse. Pour le moment, il était bien...

La peur avait fondu.

Restait une sorte de curiosité vibrante. Chaude. Complètement folle.

Ruiz Doiewski accéléra.

Une femme.

Race caucasoïde. Nord. Dolichocéphale.

Un mètre cinquante-deux. Quarante-trois kilos.

Crâne rasé. Pubis rasé. Seins ronds, mamelons saillants. Hanches larges, jambes courtes. Vergetures sur la paroi abdominale. Visage ovale, nez droit, lèvres charnues, yeux bleus. Cicatrice sur la joue gauche, de la pommette à la pointe du menton.

Âge : 27.

Une femme nue.

Elle est agenouillée au sol, dans un angle de la pièce, les fesses aux talons, le dos rond, le ventre proéminent.

La main gauche est posée sur son sexe, la droite sur le sommet de la cuisse droite.

Immobilité.

Le regard flou, éteint, est soudain traversé par une flamme vive, tandis qu'un frissonnement parcourt le corps de la femme. Les orteils se crispent, les fessiers et les cuisses se contractent, ainsi que les abdominaux. Raideur dans les bras.

La respiration s'accélère, avec le battement des paupières. La ceinture abdominale se creuse. Gonflement des seins, accélération cardiaque, pâleur du visage, crispations du masque facial.

Elle se lève, à genoux, puis retombe dans la position première. Se lève de nouveau. Les jambes s'écartent. La main gauche est ouverte, le bras gauche se tend dans la direction du mur.

La lampe encastrée est éteinte.

Elle est éteinte depuis le début.

La main droite de la femme est serrée sur sa cuisse droite. Les ongles pénètrent dans les chairs, le sang ruisselle sur le membre.

La femme est tombée de côté. Jambes toujours pliées dans la position agenouillée, écartées. La main droite déchire le muscle de la cuisse, dans une étreinte progressive, tandis que la gauche bat l'air, frappe le sol.

Perte de conscience après quatre minutes. Cuisse droite ouverte et labourée jusqu'au fémur, agitée encore de spasmes nerveux. Respiration accélérée. Griffures multiples sur le ventre, la poitrine, le visage. Énucléation du globe oculaire gauche, narines arrachées. Contusions au niveau du temporal droit, cuir chevelu déchiré.

Rythme cardiaque : 160.

Mort clinique après dix-huit minutes – thrombose cérébrale.

J.M. Lawe avait d'autres lectures que les notes de service et les publications professionnelles. Il dévorait fréquemment des romans de science-fiction, des policiers et des romans d'espionnage : une évasion qui finalement ne l'emportait pas très loin de son univers quotidien... Ces goûts littéraires n'étaient un secret pour personne – et ils étaient notés, entre autres informations le concernant, sur sa fiche d'identification.

(La fiche d'identification de J.M. Lawe prenait deux formes. D'une part, c'était une bande de papier souple couverte de symboles et de perforations ; d'autre part, c'était une voix qui sortait de l'ordinateur du Parti Social après qu'on eut donné un

certain code en pâture à la machine. Il est probable qu'une autre voix, déclenchée par un autre code, prononçait les mêmes mots, dans les locaux de renseignements du Parti Libéral majoritaire sur la planète – mais là où se trouvait Lawe, son identification était sa meilleure protection. Seuls, les agents sur le terrain avaient besoin de couverture. La fiche, ou la voix des ordinateurs, disait :

Nom : LAWE-Prénoms : Jean-Michel. Date de naissance : 13 novembre 1985. Lieu de naissance : Varez, Circonscription Alpes It 4037. Parti Politique : Parti Social Planétaire. Taille : un mètre quatre-vingt-deux. Signe part. : rejet facteur 04 implants micro-espions catég. 01/02/03/04 et séries annexes – Prof. : officier supérieur détaché Parti Social. Sécurité / Renseignement / Contre-Espionnage – Situation Civ. : marié, (conjointe 4546746532424 a f t y 67), deux enfants (N) et (R)... et cela se poursuivait sur plusieurs rangées de trous ou de symboles, ou encore pendant de longues minutes...

Parce qu'il aimait la science-fiction, Lawe, l'officier supérieur de la S.R.C.E. (Sécurité / Renseignement / Contre-Espionnage) du Parti Social Planétaire, était en train de se souvenir d'un roman qu'il avait lu récemment et dont le thème principal était la manipulation climatique au service d'un pouvoir, sur une planète qui rappelait furieusement la Terre. Du même coup, il se demandait dans quelles mesures les déchaînements de la tempête, au-dehors... Mais non. Bien sûr que non. La tempête qui faisait rage avait été normalement prévue deux jours auparavant par les services météorologiques de tous les Partis. Le vent braillait aussi bien le long des côtes de la Circonscription 2002, majoritairement neutre non intégrée (celle où le Parti Social avait détaché son antenne S.R.C.E. J.M. Lawe), que sur l'Ile d'Angleterre, tenue par le Parti Social, ou les côtes européennes du chenal, dont les Circonscriptions étaient généralement libérales. Rien à voir avec une manipulation climatique préméditée et sournoise. J.M. eut un sourire rapide, distrait. Toutes les armes sont bonnes, tous les moyens utilisables... mais dans l'ombre. Le pouvoir qui miserait sur une nouvelle arme serait incapable d'en conserver le secret. Donc...

La guerre, songea J.M. Lawe. C'était tout. À imaginer, à

concevoir. Il n'essaya pas. La guerre était morte – la guerre de jadis. Une autre, éternelle, se poursuivait à longueur de jours, souterraine ou maquillée, travestie – et on ne la reconnaissait pas. L'arme absolue, c'était l'urne électronique, c'étaient les implants de sondage que des armées de mercenaires-sondeurs à la solde des principaux Instituts d'information utilisaient pour mitrailler les électeurs, sans douleur, en secret... Les armes, c'était l'intox et la propag effrénées, et les impacts éclatant dans la tête des gens pour les transformer en victimes vivantes (finis les cadavres sur les champs de bataille !) qui ignoraient tout de leur état, s'imaginaient toujours conscients, responsables, utiles, efficaces, et qui VOTAIENT. Selon les régies démocratiques du pouvoir. Qui donnaient leur avis, persuadés qu'ils étaient d'agir en toute lucidité, de prendre leurs décisions tout seuls, de jouer un rôle important... Le pouvoir aux électeurs : voilà ce qu'était devenue la bombe à hydrogène.

Elle explosait trimestriellement. Elle faisait des ravages calculés qui ne répandaient pas une goutte de sang.

J.M. se leva de son siège et jeta négligemment un coup d'œil à son chrono-bracelet : 18 h 25. Cinq minutes auparavant, il avait en ligne directe le Directeur des Recherches des Laboratoires de Crozon OA, et ce dernier lui annonçait le vol incompréhensible commis dans les locaux Top Secret. Le visage de Mauclay, sur l'écran, conservait son impassibilité coutumière, mais J.M. qui le connaissait bien (et même très bien !) avait su déceler dans le regard clair une lueur sous-jacente qui en disait long. Il l'avait rassuré du mieux possible, avait prononcé des paroles précises, en promettant qu'il plaçait sur l'affaire, à la seconde, des agents efficaces. Dans les minutes suivantes, le secteur des labos serait bouclé. Quant aux autorités de supervision du Parti Libéral en place à Carhaix, il convenait, naturellement de leur signaler l'effraction – selon la loi. Mais surtout (cela allait de soi et la version officielle prévue par Mauclay était évidente) ne pas parler du vol, ne pas le mentionner, se borner à évoquer les occupations supposées du Centre de Recherches. Quand J.M. avait coupé la communication, il avait l'impression que Mauclay se sentait quelque peu soulagé – il risquait toujours de perdre quelques

plumes dans cette affaire, mais comme la S.R.C.E., par la voix de son officier détaché, semblait décidée à vouloir prendre les rênes sans restrictions... quelques plumes, ce n'était pas tout le plumage.

La pièce où se trouvait Lawe était la dernière au sommet d'un building de quarante étages, dans la périphérie sud du Secteur de Landeven-Daoul. (Ce quarantième étage était tout entier occupé par les services S.R.C.E. du Parti Social Planétaire ; le reste du building abritait des bureaux de plusieurs compagnies maritimes soutenues par le Parti Neutre Non Intégré actuellement majoritaire dans la Circonscription). C'était une salle de six mètres sur six, aux murs couverts de classeurs métalliques de couleur crème, sans fenêtres. Les seules ouvertures étaient deux portes : L'une, en face du bureau de noyer de Lawe, donnait sur l'ascenseur ; l'autre, à sa gauche, s'ouvrait sur le couloir et les autres pièces du service. Au mur, derrière le bureau, il y avait un planisphère de deux bons mètres carrés.

Lawe, debout, s'appuya d'une fesse contre l'angle de son bureau et regarda la carte. (Mais il ne la voyait peut-être pas vraiment.) Les mers et océans étaient de couleur noire. Les continents avaient l'apparence d'une mosaïque de petits fragments multiformes, égaux en surface, mais de teintes différentes : rouge, vert et blanc. Chacun des carreaux de la mosaïque représentait une des Circonscriptions de ce damier politique qui recouvrait le monde ; elles avaient toutes le même nombre d'électeurs, potentiels ou réels, selon un calcul régulièrement tenu à jour par les ordinos de la Civique, afin que les votes, toujours, fussent de poids égal partout, que la balance fût toujours en état de bon fonctionnement. C'est ainsi que sur l'intervention des services de la Supervision, des migrations de populations étaient parfois décidées d'une Circonscription à une autre ; ou encore, sans aller jusque-là, des opérations de votes reportées d'une Circonscription à une autre, des politiques natalistes ou antinatalistes appliquées, etc. Sur la mosaïque les carreaux verts étaient ceux du Parti Neutre, les rouges représentaient les Circonscriptions du Parti Social, les blancs signifiaient le Parti Libéral. Et de toute évidence, le puzzle avait

une dominante blanche.

Lawe plissa les paupières. Cette carte, il la connaissait par cœur – à quelques petits changements près, tous les trois mois, selon les votes. Certaines taches blanches et rouges ne changeaient pratiquement pas, solides bastions enracinés, à jamais semblait-il, sur cet échiquier du pouvoir. (Mais cela changera ! songea Lawe. Cela changera bientôt !) Un petit muscle tressauta sous sa paupière droite. Il écrasa le tic nerveux (trop de fatigue, mon vieux J.M. !) du bout du doigt. Lorsqu'il relâcha sa pression, le petit muscle se remit à danser.

Bien sûr que ça changerait ! Lawe le souhaitait ardemment. Il était officier supérieur de la S.R.C.E. du second parti de la planète. Un parti fort, solide, cantonné dans l'opposition depuis trop longtemps, mais qui saurait grignoter petit à petit les Circonscriptions nécessaires, et la couleur dominante de cette carte virerait au rouge, et alors... Alors, Lawe ? Où serait le changement ? La couleur blanche signifierait le Parti d'opposition reconnu. Voilà. Il y aurait toujours des verts neutres et hésitants, pour alimenter la bagarre...

Le changement, il interviendrait avant tout au niveau de la vie de Lawe. Pas vrai mon vieux ? Pour le reste... Les idéalistes se présentent aux élections de Leaders. Ils sont élus ou non, ils restent idéalistes ou non. Point final.

L'angle du bureau pénétrait un peu rudement dans le muscle fessier. Lawe se redressa. Il fit un pas en direction de la carte.

Voilà la situation mondiale, officier détaché Lawe. Voilà les couleurs, et, derrière ce maquillage, les électeurs vivent tantôt de manière libérale (la jungle !), tantôt de manière « sociale » (la savane !), tantôt de manière neutre, ce qui veut dire que tous les Partis se livrent là des assauts frénétiques et offrent leurs appâts : tous les Partis, ceux qui sont reconnus, ceux qui se forment, ceux qui tentent d'exister (la brousse !). Parti Libéral : larges surfaces blanches majoritaires en Europe Ancienne, Indonésie, Nord-Amérique et Sud-Amérique. Parti Social : flaqes rouges du bloc sino-soviétique, du Continent Australien Renouvelé, de l'Afrique et du Japon. Parti Neutre Non Intégré : plutôt répandu en Europe, ancienne U.R.S.S., Nord-Amérique, ancienne République de Chine, et pays Scandinaves. Et des

couleurs qui se mélangent un peu partout. Voilà le monde.

Six cent cinquante Leaders Reconnus libéraux au Sénat Planétaire Démocratique – soit six cent cinquante mille Circonscriptions.

Quatre cents Leaders Reconnus du Parti Social au Sénat – l'équivalent de quatre cent mille Circonscriptions.

Le reste : Parti Neutre Non Intégré.

Ça changera ! se répéta mentalement Lawe, avec un petit sourire automatique dessiné sur ses lèvres.

Bientôt, il le savait. On le payait pour ça.

Il était dix-huit heures trente et l'interphone grésilla.

À dix-huit-heures trente et une, Lawe n'était plus certain du tout que la situation politique mondiale allait changer dans les jours à venir – en tout cas pas dans le sens qu'il envisageait quelques instants auparavant. Et c'était une catastrophe.

Pour le Parti Social.

Pour lui. Surtout pour lui – *car il était celui qui avait semé la tempête.*

L'autre tempête, la vraie, s'entortilla furieusement au sommet du building. Lawe eut l'impression que le plancher moquette tanguait. Comme si la nature elle-même avait choisi de se ranger du côté de ses adversaires. Sans passer par la comédie du vote, sans attendre le prochain scrutin.

— Bordel de Dieu ! hurla Lawe dans l'interphone. Vous avez des précisions, au moins ? Qu'est-ce que c'est que ce foutoir ?

C'était bel et bien un foutoir.

— On a des précisions, dit la voix du correspondant, dans l'interphone (la voix de Julio Agripp, officier de Police militaire S.R.C.E., capitaine de service actif, subalterne direct de J.M. Lawe). Mais c'est maigre, J.M., c'est maigre. Je t'apporte ça.

— À la seconde ! gueula Lawe. Démerde-toi le cul, Julio, ou je te fais foutre par la fenêtre de ton bureau !

— He là ! c'est tout de même pas de ma faute si...

— C'est de la mienne ? Bordel, arrive ici, Julio ! Magne-toi, tu entends ?

Lawe coupa la communication d'un coup de poing sur le clavier. Des crayons, rangés en bon ordre sur le bureau, sautèrent en l'air.

Et Lawe, livide, regardait la carte murale (mais cette fois, c'était certain, il ne la voyait plus) tandis que les mots roulaient dans sa tête. Les mots répétaient : *Contact 02 déconnecté. Contact 01 déconnecté également, probablement descendu, mort. Les salauds sont inconnus. C'est incompréhensible.*

Incompréhensible...

Ce que Lawe comprenait, par contre, c'est qu'il risquait de payer de sa peau cet incompréhensible. Sans bavure.

Lorsque Julio Agripp entra dans le bureau, il trouva son supérieur sous le contrôle-détecteur d'implants-espions fiché au-dessus de la porte de l'ascenseur. Lui-même, par pur automatisme, s'immobilisa sous le second détecteur, sur le pas de la porte qu'il s'apprêtait à franchir. Les principaux agents de la S.R.C.E. du Parti Social – comme ceux des autres Partis, du reste –, et à plus forte raison les têtes pensantes de l'Organisation, subissaient régulièrement un traitement biochimique sous-cutané qui devait, en principe, les garantir contre l'implantation de sondes-espions microscopiques, de style implant-sondage ou autres, en signalant la présence parasitaire par d'intolérables démangeaisons au niveau de l'impact : il suffisait alors de pincer la peau entre deux doigts pour détruire l'intrus. Ou bien, encore, les injections chimiques préventives brouillaient les émissions radio des implants. De toute façon ils étaient parés, mais il se pouvait toujours que de nouveaux modèles d'implants fussent mis en circulation par les S.R.C.E. concurrentes, et c'est pourquoi les locaux de l'organisation étaient munis de détecteurs sous lesquels l'habitude voulait que l'on fit une pause de quelques secondes, par précaution élémentaire. Avec ce qui se passait, ce qui allait se dire dans cette pièce, pas question de prendre le moindre risque...

Les détecteurs étant muets, Julio Agripp poussa la porte derrière lui et avança, soutenant le regard de J.M. Lawe. Celui-ci, toujours immobile sous l'œil voilé du détecteur, le laissa venir. Son visage était dur, un tic nerveux sautait sous sa paupière. Des taches de sueur marquaient ses aisselles et

débordaient sur le devant de sa chemise bleu pâle. Agripp se sentait lui-même désagréablement moite, bien que la température à l'intérieur des locaux n'eût rien d'excessif. Il marcha jusqu'au bureau, posa sur le plateau le petit boîtier du visionneur et planta l'extrémité de ses doigts dans les poches de son pantalon. Une goutte de sueur coulait lentement au creux de ses reins.

Il attendit. Il ne dit rien. Mais il soutenait le regard froid de J.M., sans ciller. Pas question de trembler, ni de lâcher le moindre pouce de terrain, sous peine de se voir immédiatement chargé de tout le poids de la catastrophe. Julio Agripp ne tenait nullement à ce qu'on lui fît endosser cette responsabilité. Pas plus que J.M. il ne se sentait coupable.

— Nom de dieu de nom de dieu ! gronda sourdement J.M., et il se décida à bouger.

Il marcha lui aussi vers le bureau, serrant les poings.

Agripp comprit que l'énorme colère du patron ne claquerait pas entre ces quatre murs, comme il le craignait encore quelques secondes auparavant. J.M. savait se maîtriser quand il le fallait – et bon dieu ! il le fallait ! Il y avait mieux à faire que brailler et gâcher de précieuses minutes.

— On ne pouvait rien prévoir de tel, dit Agripp (la goutte de sueur était arrivée au niveau de sa ceinture ; une autre descendait entre ses omoplates).

J.M. tendit la main vers le visionneur et l'attira au centre du bureau après avoir repoussé quelques paperasses. Il appuya une feuille blanche, vierge, contre le pied de la lampe, à vingt centimètres du visionneur, enclencha le déroulement du film. Les images défilèrent. Des paysages mouvants, filmés en plans subjectifs. L'éclairage n'était pas fameux. J.M. monta le son, et les braillements étouffés d'une tempête en miniature accompagnant la projection emplirent la pièce. Des rues, encore des rues. Puis la succession des voies d'accès sur les bassins de maréculture. Tous les plans étaient régulièrement balayés par les jets d'air comprimé d'une paire d'essuie-glace sur un pare-brise. Les balaiements cessèrent. Une succession de panoramiques découvrit la mer démontée, une jetée nue et des machines de dragage, des grues. Une montagne d'ordures...

Coupure. Du sommet de ce monticule, vue plongeante sur les voies d'accès. Une voiture arrivait et se rangeait sur la jetée, à côté d'une première déjà stationnée. Un homme en sortait. Grimpait vers l'objectif. Gros plans successifs. Images dansantes. Le son était désastreux. Coupure. De nouveau, dans un rapide panoramique aérien, la voie d'accès, et une troisième voiture qui arrivait, puis quittait le cadre. Coupure. Gros plan d'un visage ahuri – un deuxième visage, qui n'était pas celui de l'homme qu'on avait vu gravir la pente au-devant de l'objectif quelques secondes auparavant. Le visage sort du cadre. Plan bancal : une portion de sol, le ciel embrouillé. Une silhouette qui s'éloigne et sort du cadre, portant une valise plate, noire. Coupure. Blanc.

J.M. se redressa. Trouva le regard de Julio Agripp.

— C'est tout, dit Agripp. Le dernier plan continuait sans changement pendant cinq minutes. On a coupé. Au bout de cinq minutes, l'image est morte.

— Ce qui veut dire ?

— Que le fil enregistreur s'est déroulé jusqu'à la fin, sans qu'on l'interrompe. Donc...

— Donc que le Contact 01 est mort.

Agripp acquiesça. Il dit :

— Aucune émission de sa part. À tous les coups, un de ces *types* l'a descendu, et a pris la valise – comme on l'a vu. Contact 01 avait enclenché comme prévu les prises de vue de sa caméra sitôt franchies les limites du secteur dangereux – à l'intérieur et pendant l'opération, il aurait pu être repéré –, et il s'est approché sans dommage du point de rendez-vous avec le contact 02. Seulement voilà : il n'y a pas eu de contact 02. Et 02 est muet, lui aussi – donc probablement mort, éliminé.

— Qui sont ces deux types ? grogna J.M. Lawe. On les voit distinctement !

— Non identifiés. Il semble qu'une première voiture soit arrivée et qu'elle se soit rangée à côté de celle de contact 01. Il ne s'est pas méfié. C'était prévu. Il a regardé monter le type, toujours sans se méfier. Il s'est rendu compte trop tard qu'il ne s'agissait pas de contact 02. Les salauds ont dû avoir 02 et l'ont fait parler. *01 était brûlé*. Et puis il y a cette troisième voiture,

qu'on aperçoit dans une fraction de plan-panique : assurément, le second type qu'on voit en gros plan sur l'image venait de cette troisième voiture.

J.M. laissa passer quelques secondes, lourdes. Puis il soupira. Toute la furie qui l'habitait semblait définitivement jugulée – non pas vaincue ou envolée : maîtrisée, tenue en réserve, de côté, comme un monceau d'énergie brute qui allait lui servir à échafauder le plan de sauvetage. Il se laissa glisser dans son fauteuil, décolla la chemise de son torse aux endroits marqués par la sueur.

Julio Agripp alluma une cigarette, sans en offrir à J.M. (qui ne fumait plus). Une odeur de foin sec, vaguement parfumé à l'anis, emplît aussitôt la pièce.

— Bon, dit J.M. Visiblement, c'est foutu.

Julio pâlit. S'il avait lui-même prononcé mentalement la phrase, il aurait préféré ne pas l'entendre dans la bouche de J.M.

— On peut essayer de...

— Écoute, Julio : on vient de se faire soulever trois kilos de Picro liquide, et on ne sait pas par qui. Par quelqu'un – ou plutôt quelques-uns – qui avaient connaissance de l'opération, *qui savaient tout* ! tu comprends ce que ça signifie ? On vient de se faire avoir en beauté, sans même savoir par qui exactement – mais ce qui est sûr, en tout cas, c'est que ces mystérieux personnages ont toutes les possibilités, tout le loisir de nous enfoncer quand et comme ils le voudront. Voilà. Ce qui est sûr, c'est que tout un programme de recherches de l'Armée Populaire du Parti Social va devoir être dévoilé, abandonné. Le Projet Picro est à l'eau...

Il eut un sourire amer, tordu. Le tic sauta plus fort sous sa paupière, et J.M. tenta une fois encore de l'écraser du bout du doigt. Agripp était un peu plus pâle encore, et sur la peau grise de ses joues la barbe dure d'un jour repoussait, bleutée.

— Je vais même, poursuivit J.M. Lawe, te dire autre chose : cette petite plaisanterie, en dehors du merdier qu'elle va soulever, risque tout connement de nous coûter nos galons. Les tiens, les miens... Un joli chamboulement dans tout le service.

— On peut s'en tirer, J.M. !

— Toi, à la limite... Moi, pas question. Qui a eu cette brillante idée ?

— Et le « colonel » Mauclay ? et tout le programme de recherches sur le Picro ? Et les suggestions des Leaders ? Merde, J.M., tu ne vas pas...

— Ça va bien, Julio, coupa Lawe. Ne te fais pas plus tarte que tu n'es... Tu sais très bien que celui qui écopera, ce sera moi. Toi, moi, le service.

La cigarette de Julio fumait toute seule ; il fermait l'œil gauche pour se protéger contre le filet de fumée.

— On a une mince chance de sauver les meubles, dit J.M. sur un ton plat (mais, derrière cette platitude, on sentait fourmiller le désir de se battre : il ne baissait pas les bras, il brûlerait ses dernières cartouches !) Quelques meubles, en tout cas. Si on veut tirer une épingle du jeu... Eh ! Julio ! ne t'emballe pas, hein ? J'ai dit une mince chance de sauver quelques meubles. Ça ne veut pas dire qu'on s'en sortira, nous. Mais on peut éviter la grosse casse au Service et au Parti... Ça nous sera peut-être compté.

— Qu'est-ce que tu as dans la tête ?

— Le projet Picro est râpé. Bien. L'existence du Picro va être dévoilée. Les salauds qui ont ça dans les mains savent de quoi il s'agit, et ils ne vont pas le lâcher. Ils ont, de plus, une autre supériorité sur nous : notre position illégale dans cette affaire. Il faut qu'on se saborde, Julio. Mais, en nous sabordant, on leur coupera les pattes du même coup. On va jouer sur deux tableaux, et vite, et bien ! Sans bavures, cette fois.

— Comment ?

— Pose-toi sur une chaise, Julio, et écoute ça. Premier temps et version officielle des faits : après avoir mis nos Leaders du Parti Social au courant, *on met l'affaire dans les mains de la Police de Contrôle*. On leur signale l'effraction aux labos, du même coup *on leur apprend les travaux de recherches sur la Picro*. Ça m'étonnerait, de toute façon, qu'ils ignorent tout de ces travaux. Bien. Ils pourront vérifier auprès des autorités politiques majoritaires en place à Carhaix : l'effraction a été signalée en temps voulu par Mauclay, sans mentionner évidemment l'objet du délit. Voilà. On les met au parfum, et ils

se débrouillent. Bien entendu, *on ne dit pas un mot sur l'opération qui est derrière tout ça, et on garde pour nous le film de Contact 01*. Pas question qu'ils connaissent son existence. En second lieu...

— Attends, J.M. ! coupa Julio Agripp, quittant le siège sur lequel il s'était assis du bout des fesses.

Il chercha des yeux un cendrier sur le bureau, pour écraser son mégot puant. J.M. lui désigna une coupelle de terre cuite qui contenait des trombones et des coins de lettres en aluminium.

— Les caïds de la Police de contrôle vont se mettre sur le coup, d'accord. Ils vont se lancer sur les traces de nos inconnus, parfait. Sans indices, combien ont-ils de chances de leur mettre la patte dessus ?

— Je ne sais pas. Mais ils ont des chances – tu peux être certain que leurs moyens d'investigation dépassent les nôtres et ceux du Parti Libéral et du Parti Neutre réunis. Et puis on va mettre la police de contrôle dans le coup avant tout pour être couverts, nous, le Service et le Parti Social. On va agir très légalement. Les labos de recherches effectuaient des travaux secrets qu'on n'était pas tenus de révéler ; ils étaient sur le point de divulguer les premiers résultats à la police de contrôle quand le cambriolage s'est produit.

— Parfait, J.M., mais admetts que la Police de Contrôle et ses caïds mettent effectivement la main sur nos salauds. Tu penses peut-être que ceux-ci vont se taire ? Tu crois qu'ils ne vont pas divulguer la vérité et dire comment, en réalité, ils se sont procuré le paquet ?

— Ils pourront toujours raconter, sourit J.M., de nouveau solide, dur et froid, plein d'assurance. Les preuves ? Même en tenant compte du fait qu'ils savaient (et fatalement ils savaient) ce qu'on préparait : *les preuves* ? Le contact 02 qu'ils ont dû trucider est totalement anonyme. Où qu'il soit. Rien ne le rattache au service. Le contact 01... On sait où il se trouve, et on va aller le récupérer vite fait. Très vite, avant qu'on puisse découvrir le corps d'un certain Naviguant, doté d'un faux œil-caméra...

Agripp sortit une autre cigarette d'un paquet froissé. Il la

pinça entre ses lèvres, sans l'allumer. Après avoir réfléchi pendant quelques secondes, muet, sous le regard triomphant de son grand patron, il haussa une épaule et retourna s'asseoir sur la chaise, face au bureau. Il dit :

— Si les salauds qui nous ont coiffés appartiennent au Parti Libéral, ou à un autre Parti – soit les Neutres, soit n'importe quel groupuscule en formation dans cette putain de Circonscription... ils risquent tout simplement de se servir de la Picro qu'ils détiennent pour nous dénoncer. Peut-être, à l'heure qu'il est...

J.M. hocha la tête négativement, faisant claquer ses lèvres.

— Ça m'est venu à l'idée. Ni les Libéraux ni les Neutres ne feraient ça – car si leur but était de nous couler de cette manière, compte tenu du fait qu'ils devaient être au courant depuis un moment, ils auraient agi dans ce sens bien avant. Dénonciation pure et simple et descente de la Police de Contrôle aux labos. Ou alors ils voulaient attendre pour nous compromettre en dévoilant notre action parallèle ? Mais ça ne toucherait que la sécurité / Renseignement / Contre-Espionnage, et pas le Parti lui-même. Le coup vient du Parti Libéral, ou du Parti Neutre, j'en suis sûr. Et je choisis les Libéraux, au pif. Un groupuscule n'aurait pas eu les éléments nécessaires d'information. Donc, si un Parti puissant et reconnu est derrière ce coup-là, c'est uniquement pour s'approprier la Picro, et pour s'en servir à bon compte. Ils l'ont dans les pattes, à présent : ça les met rudement dans le coup. D'un autre côté, si la Police de Contrôle les intercepte, elle tombera certainement sur des hommes de main. Ce qui compte, c'est que la Police de Contrôle tienne à l'œil tous les Partis, nous compris. Tous les Partis...

— Ça se tient, admit Julio.

Il reprenait des couleurs...

— En deuxième lieu, poursuivit J.M., *on ne va pas abandonner pour autant*. Si on peut récupérer le gâteau, ce sera toujours ça de gagné – même si, plus tard, les recherches sont interrompues : ce qui sera certainement le cas. On pourrait toujours avoir ces trois kilos de Picro liquide pour nous. Tu vois ce que ça donne gazéifié... Il va falloir agir au plus rapide et au

plus juste. Première chose : mets des gars sûrs et efficaces sur cette histoire de contact 01. Qu'ils fassent disparaître le corps, et aussi la voiture. Pas de traces. Ensuite, occupe-toi d'identifier les deux gaillards dont on a des gros plans sur le film. Fais des agrandissements, non seulement des gueules des types, mais aussi des voitures. Essaie aussi de savoir, de trouver quelque chose du côté des Instituts de Sondage – ils peuvent te donner des tuyaux, et on a des antennes dans les principaux. Ces deux mecs peuvent être porteurs d'implants-sondes, on ne sait jamais : les mercenaires des sondages s'en donnent à cœur joie en ce moment – on vote dans une huitaine.

— Ça m'étonnerait, dit Julio. Ces types ont certainement pris leurs précautions.

— Pas fatalement. Pas si ce sont des hommes de main téléguidés.

— Les Instituts sont sacrément discrets sur ces questions. Il faudra que je trouve un bateau à monter... surtout avec la Police de Contrôle en parallèle dans le coup.

— Tu te démerdes, Julio. Je veux l'identité de ces deux salauds. Je veux remonter par eux la filière. Je veux remettre la main sur la valise avant la Police de Contrôle, et sauver le maximum du désastre. C'est une bagarre serrée, mais c'est la seule manière.

— Ça va, dit Julio.

Il se leva et alluma sa cigarette. Prit le visionneur.

— Je te tiens au courant.

— Dépêche-toi, dit J.M. On a une chance de ne pas sauter trop haut. Pas la peine de trop discuter, avec tes gars. Choisis-moi l'élite.

— 01, c'était l'élite...

— Alors invente-moi quelque chose de mieux. Et rapide !

Julio grimaça et s'en fut. Après son départ, J.M. demeura immobile dans son fauteuil pendant quelques secondes. Puis il bougea. Son visage était de marbre – juste le tic qui n'en finissait pas de tressauter. Il mit en marche l'épurateur d'air conditionné, pour chasser l'odeur de la cigarette. Ensuite il donna deux coups de vidéophone : le premier chez lui pour confirmer qu'il ne rentrerait pas, le second au snack du Service

pour demander deux sandwiches aux algues et une bouteille, une grande, d'eau minérale.

Après quoi, il forma le numéro du bureau du Parti Social qui siégeait dans l'avenue Thégonnec, Morlaix, Secteur Nord.

Pendant cinq bonnes minutes, il se fit engueuler par un sous-fifre du Leader Candidat de la Circonscription. J.M. profita d'une éclaircie dans l'orage verbal pour placer sèchement ses instructions et faire part de ses intentions – et il raccrocha.

Après quoi, il appela le Siège Central de la Police de Contrôle, Secteur majoritaire libéral de Paris-Territoire.

Les dés étaient jetés. Ils étaient joliment pipés, mais J.M. Lawe était seul à le savoir et comptait bien utiliser cet avantage efficacement.

Il était dix-neuf heures.

Et quelques minutes.

Il avait mal aux mains, à force de crisper ses doigts sur le volant. Les semelles spongieuses de ses chaussures glissaient sur les pédales. Des crampes nouaient ses reins spasmodiquement, ou bien encore donnaient l'impression de gonfler ses chairs au niveau des omoplates. Il devait continuellement se redresser, creuser le dos, décollant sa chemise trempée du dossier du siège. Son pantalon était lourd et glacé sur ses cuisses. Il frissonnait et claquait des dents, bien qu'il eût du feu dans la tête. Neuf chances sur dix pour que je couve une crève carabinée ! songea-t-il tout en négociant beaucoup trop vite le dernier virage en bout de voie, qui lui faisait quitter le secteur des bassins, pour plonger sur les quais – et se planter résolument dans le dédale des entrepôts.

La crève, Ruiz s'en foutait. (Il avait aussi de nouvelles brûlures d'estomac, de véritables raz-de-marée, mais ça n'était pas important...) Ce qui le gênait le plus, c'étaient encore ses pieds glacés, et les crampes dans le dos. Détails.

En fait, il était tout étonné de se retrouver là, entier. Stupéfait, mais rudement satisfait et plein d'admiration pour lui-même, d'avoir su se tirer du labyrinthe sans dommage. Quelques heures auparavant, il ne se serait jamais cru capable

d'un tel exploit ! Il ne se serait d'ailleurs pas cru davantage capable de tuer un homme comme il l'avait fait, ni de plonger dans une pareille histoire, ni de rien tout compte fait, en dehors de l'habitude et du train-train quotidien...

Voilà qu'il se surprenait, non seulement pour ce qu'il avait accompli, mais également pour tout ce qui lui passait depuis lors dans la tête. Il était un autre. Il était deux. À la fois crispé au volant et conduisant en champion sur les voies battues par la pluie et les vagues, et simultanément pendu quelque part dans le ciel chaviré de la tourmente, en train de suivre d'un œil intéressé ses propres exploits.

Il rota bruyamment. C'était brûlant, amer. Il cracha au hasard un jet de salive chargée d'acide par-dessus son épaule : le glaviot atterrit sur le coin de la valise posée sur le siège de passager.

Les phares de la voiture suiveuse éclaboussèrent son rétroviseur. Ruiz jura entre ses dents. Des fameux champions, eux aussi ! Ils ne l'avaient pas lâché d'une semelle, tout au long de ce slalom infernal sur les voies des bassins. Il avait vaguement espéré qu'ils allaient commettre une faute, une connerie quelconque, et qu'ils se ficheraient à l'eau... mais zéro ! Rien du tout. Le conducteur de cette voiture n'était pas un amateur.

Maintenant, songeait Ruiz, je peux les semer.

Il connaissait comme sa poche les Secteurs des Quais, les effarants dédales des hangars, les baraquements, les entrepôts et les immeubles-termitières des gens du port. En fait, il connaissait toute la Circonscription 2002. Il y était né, il y avait grandi, il y travaillait. Son travail, précisément, consistait à parcourir à longueur de jour les routes et les rues des différents Secteurs de la Circonscription.

Il était de taille à semer ses poursuivants. Il le savait. De temps à autre, une bouffée de stupéfaction venait encore exploser dans sa tête, quand il pensait à tout ce qui arrivait depuis l'instant où il était tombé sur ces deux types en train de se battre pour la valise. Il s'arrachait à cet ahurissement ; il balayait les fragments de l'explosion...

La voiture filait le long d'un quai gris ; les phares trouaient la

nuit et les vagues de pluie, dessinant des lézardes dorées sur l'asphalte et les murs délavés des entrepôts. Ruiz vira quasiment à angle droit, pour prendre une rue perpendiculaire qui s'enfonçait dans le quartier des dépôts. La voiture chassa terriblement, soulevant de superbes gerbes d'eau en corolles épanouies qui retombèrent et fouettèrent la carrosserie, les murs proches des hangars, dans le cri des pneus malmenés. L'arrière du véhicule touche l'angle du bâtiment de fer et de briques, avec un bruit d'explosion sourde. Ruiz sauta sur son siège, se cogna durement le crâne contre la tôle du toit, percuta la portière de l'épaule gauche. Le choc résonna dans ses mains soudées au volant, trembla dans tous ses os et dans la carcasse du véhicule. Le revolver et la mallette tombèrent au sol. Tendus, broyant un cri de rage entre ses dents, Ruiz s'arc-bouta sur le volant, pressant de tout son poids sur l'accélérateur. Dans un vacarme assourdissant (il eut l'impression que le moteur ronflait à l'intérieur même de son crâne), la voiture se propulsa en avant, zigzagua pendant une éternité à cheval sur le trottoir et la rue, se retrouva finalement sur l'asphalte lisse.

La sueur coulait dans les yeux de Ruiz ; elle était chaude, sous sa chemise détrempée, dans le creux de ses reins. Une douleur cuisante tirait son genou – il comprit qu'il avait dû se cogner, là aussi, peut-être contre le rebord inférieur du tableau de bord, ou l'arbre du volant. Le choc de son crâne contre le toit laissait sur son cuir chevelu une sensation de crépitements.

Il relâcha la pression sur la pédale d'accélération. Derrière lui, à cent mètres, les phares de la voiture de ses poursuivants tracèrent une large volte à la gueule de la rue, dans le rideau de la pluie.

Doucement, mon vieux Ruiz... il ne s'agit pas de faire le malin et de te balancer en l'air, dans les décors, toi...

Il poursuivit, à allure modérée, sans chercher à semer les suiveurs. Il s'efforçait tout simplement de maintenir entre eux et lui une distance honnête et prudente. À ce rythme, il pouvait se permettre de les promener des heures durant sur les docks... Des heures durant, ce ne serait pas nécessaire ; mais quelques minutes, au moins. Le temps de réfléchir un brin et de décider

du meilleur moyen de se débarrasser de ces poisons !

Quelques minutes pour réfléchir... Faire le tri, dessiner une ébauche de plan, un semblant de stratégie.

Réfléchir... et ce n'était pas facile, dans l'entrelacs fumeux des brouillards crépitants issus des multiples excitations qui emplissaient son cerveau. Faire un choix, un fameux choix ! et ne plus se laisser brinquebaler sur les divers courants, tantôt roux, tantôt noirs, tantôt gris, de la neutralité.

Il était né dans la Circonscription 2002. Son père avant lui. Le nom des Doiewski était gravé dans la mémoire des ordinos d'état civil de la 2002 depuis un fameux moment ! Depuis combien de temps, au juste ? Ruiz s'en fichait (et ce n'était guère le moment de se creuser le crâne avec des recherches généalogiques), mais il savait que ça faisait longtemps. Pareil pour l'appartenance au Parti Neutre Non Intégré. À se demander pourquoi les sondeurs et les mercenaires de la propag ou de l'intox s'occupaient encore du nom des Doiewski en espérant le faire basculer dans la clientèle de quelque autre Parti – n'importe quel Parti, à droite, à gauche, au-dessus ou au-dessous du Parti Neutre.

Le père Doiewski – Christian Doiewski – était petit, sec, les épaules tombantes et la poitrine creuse, avec une fameuse dose d'énergie nerveuse, faute d'une véritable puissance musculaire. En dépit de son frêle aspect physique, il n'en avait pas moins passé sa vie à décharger des cargos, sur les docks. Il vivait toujours, en bordure de mer, dans le Secteur de radoub du Cap Coz, à la limite sud de la Circonscription 2002. Mais ne travaillait plus. Les lois sociales établies par le Parti Libéral au pouvoir avaient fixé l'âge de la retraite à cinquante ans. Chris Doiewski en avait soixante.

Il disait (il avait toujours dit) : « Écoute bien, fils. Voter Neutre, c'est encore être libre. C'est tirer son épingle du jeu, de la seule manière possible. C'est avoir une possibilité de choix, voir venir, et les faire tous languir, ces voraces ! »

Il disait : « C'est être curieux de voir tout ce qu'ils vont offrir, dans l'espoir de te soudoyer. Tu es important, et c'est la preuve. C'est pouvoir peser le pour et le contre... Voilà ce que c'est le Parti Neutre, et tu ne trouveras pas un autre Parti qui te

permette ainsi de te balader entre deux eaux comme un poisson peinard, échappant aux voraces des grands fonds et barbotant dans la lumière de la surface. Tu trouveras pas. Ils acceptent ça, ils ont décidé que cela ferait partie de leur jeu démocratique. Le droit à la réflexion, qu'ils appellent ça. » Il disait : « Mais c'est aussi un fameux coussin-tampon d'électeurs, entre les deux fronts des béliers. Un coussin fluctuant, dans lequel ils piochent de temps à autre, pour donner un peu de sel à leur partie de rigolade. Reste Neutre, fils, ne te laisse pas coincer. Passe dans l'un ou l'autre des principaux Partis reconnus, et tu seras baisé. Tu auras le droit de dire oui à tout ce que décidera ton Parti, point final. Oui. Et merci. Tu auras accepté des Lois, des choses, des barreaux, de ton plein gré. Ou alors tu seras en minorité, si ton Parti n'est pas le plus fort. En minorité, mais pas pour autant avec le droit d'avoir tes idées ; juste celui de fermer ta gueule, comme le décidera ton Parti. Tu seras l'ennemi à convaincre ou à abattre. Plutôt à abattre, car ils se méfient d'un électeur inscrit à un programme bien défini qui a envie de passer à un autre programme bien défini, radicalement opposé. Neutre, tu es seulement un électeur à convaincre. Pas à abattre. C'est une minorité qui n'est pas dangereuse – sauf si tu te mets dans la tête de passer dans un Parti en formation, comme le Parti Révolutionnaire Permanent, ou celui des Anciens, ou le Parti pour le Renouveau de la Foi et de la Force, ou n'importe quel autre couillon de groupe structuré. Reste Neutre, et tu n'auras qu'à regarder ce qu'ils te proposent en faisant le difficile. Rappelle-toi qu'ils essaieront par tous les moyens, une fois en place, de ne pas te donner ce qu'ils avaient promis. Et si d'aventure tu te laisses avoir un jour, et si tu votes pour un Parti Social ou un Parti Libéral quelconque, rappelle-toi que tu pourras toujours revenir en arrière au vote suivant : redevenir Neutre. Rappelle-toi bien ça, fils. »

Ainsi parlait Chris Doiewski.

Et il clignait de l'œil en regardant le port, les quais, les bassins de radoub, les bateaux. Il clignait de l'œil, allumait une cigarette d'herbe qu'il avait lui-même roulée entre ses doigts comme des rameaux de bois flotté. Son regard s'embrumait.

Il disait cela. La mère était morte, tuée sur le port un jour

qu'une fosse à pétrole avait explosé. Même au temps où elle était vivante, elle gardait le silence. Il disait : reste neutre, c'est la seule façon de ne pas trop te faire enculer. Et pendant cinquante ans, ou presque, il s'était fait enculer en pensant à autre chose, le dos courbé sous les ballots de farine ou les quartiers de viande congelée, ou les blocs d'algues compressées, qu'il déchargeait des cargos. Ou qu'il chargeait. Cinquante ans d'enculage quotidien, l'œil brillant, en se disant : je m'en fous, je pense à autre chose.

Le cul dans un triste état. Mais ça ne l'empêchait pas de s'asseoir. De s'asseoir au bord du quai et de regarder les coques des bateaux maquillées de rouille, emperlées de coquillages. Assis là, et les jambes battant le vide, à fumer ses joints, à vider quotidiennement la moitié de son paquet d'herbe. Sa pension d'enculé lui permettait d'acheter six paquets de deux cents grammes par semaine. Et les algues, et le vin. Il était là et il disait : reste neutre, regarde ce qu'ils te proposent en faisant la gueule et le difficile. Bien sûr que ça ne l'empêchait pas de s'asseoir. De courir, oui. Seulement voilà : il n'avait pas envie de courir. Il n'avait jamais eu envie de courir. Et si un jour le Parti Neutre, par quelque miraculeux hasard (ou pour n'importe quelle raison), s'était retrouvé majoritaire sur l'échiquier planétaire, Chris Doiewski aurait été parfaitement ahuri, sans avoir autrement envie de courir au milieu du carnaval...

Et toi, Ruiz ? Neutre, toujours, envers et contre tout.

Pareil. À regarder couler les jours, bien calé dans un emploi stable (pas si stable que cela, du reste) de Policier de la Dépollution. À regarder couler les nuits. À côté de Nadie. À l'écouter (Nadie) gémir et quémander des enfants, du temps qu'elle le pouvait encore. À faire la sourde oreille. À se souvenir des jours lointains où Nadie était vive et jeune et gaie – à se rappeler la première fois où ils avaient couché ensemble, la seule qui eût compté. À répéter qu'un jour ça changerait, ça irait mieux.

Merde. Ça changera ; ça ira mieux, tu verras. Tu verras quoi ? Et qui donc fera que ça change à ta place, Ruiz ?

Les Leaders ?

Et il répétait les mêmes mots à Jorgia, depuis trois mois.

Et il faisait l'amour à Jorgia – qui, au moins, avait l'air d'aimer ça pour l'acte, sans fantasmer sur des bigornages de spermatozoïdes et d'ovules.

Regarder couler les jours et les nuits, sans vouloir se rendre compte qu'ils sont toujours pareils, les jours et les nuits, toujours pareils ! Sans vouloir regarder ça en face, cette terrifiante évidence, ce rideau de brouillard pesant comme l'univers et ses étoiles. Sans vouloir admettre que les jours et les nuits vont poursuivre leur défilé, comme des rouages de chrono, tic-tac, tic-tac, et que demain sera aussi creux qu'aujourd'hui ou hier. Il n'y a pas de tempêtes sur la mer. C'est une idée qu'on se fait. Une illusion. La preuve : ça se calme toujours, et ça redevient comme avant. La mer est étale.

Pas vrai, Ruiz ?

Pas vrai, Ruiz Doiewski, énième du nom, dans une lignée de Doiewski tous pareils, comme les jours ou les nuits qui les ont vu naître et vivre et mourir, répétitions éternelles du même fœtus primitif programmé à la neutralité, destiné à « regarder ce qu'on offre, en faisant la gueule », et à bouffer des miettes. Des miettes d'une espèce de gâteaux pas franchement mauvais, mais des miettes.

Et moi je veux de la crème, pensa Ruiz.

Tout à coup.

Lumineux.

Transi, fiévreux, mal fichu, ahuri : mais, oui – lumineux.

Et moi j'ai envie de courir, t'entends ça, papa ?

Au volant de cette voiture, de sa voiture, de son outil de travail, bousculé contre son gré depuis un bon bout de temps, comme un rat de laboratoire fuyant de toutes ses forces dans le dédale, voilà qu'il avait envie de courir – cette envie que jamais Chris Doiewski le père, Chris le grand-père, Chris l'Ancêtre du fond des âges, n'avai(en)t eue.

Ça lui tombait dessus. À Lui.

Ça éclatait. C'était un volcan.

Tu verras, ça changera.

Tout à fait d'accord, Ruiz. Ça va changer.

La lignée des Doiewski s'engloutit ici. Dans la tête de son

dernier représentant.

Il roulait depuis une éternité dans les rues étranglées des quais, entre les entrepôts. Et les rues étaient vides. Juste la nuit, juste les îlots de lumières de quelques rampes d'éclairage que les gamins n'avaient pas lapidées pour passer le temps, juste la pluie, le vent. Juste deux voitures qui fonçaient dans ces canyons bruyants, à une centaine de mètres l'une de l'autre.

Réfléchir... Ruiz jeta un coup d'œil sur sa droite : la mallette était au sol, avec le revolver. À chaque virage, le revolver glissait, venait buter contre son pied, repartait en sens inverse et se stabilisait contre la mallette. Je me suis servi de ce foutu revolver, songea Ruiz. La manière d'agir autrement ? Il avait défendu sa peau. C'est tout. Normal. Où ça devenait anormal, d'une certaine manière, c'est quand il avait pris la mallette et que les deux autres cocos s'étaient mis à lui filer le train. Et encore... il pouvait très bien, ce faisant, avoir dans l'idée de porter cette mallette au premier poste de police, ou à son propre service... Est-ce qu'il en avait eu l'intention ?... L'anormal, c'était quand il avait compris qu'il ne rapporterait pas cette mallette, mais qu'il allait au contraire essayer de savoir ce qu'elle avait dans le ventre – pour profiter du contenu. Ça devait être sérieux. Foutrement sérieux. Deux types s'étaient battus pour cette sacrée mallette. Un des deux avait trucidé l'autre et avait jugé opportun de lui faire subir le même sort. Le prenant pour qui ?

Il avait le choix entre trois possibilités.

Un : semer tout simplement les guignols et se débrouiller seul avec son trésor (car il ne doutait pas que ce fût un trésor !).

Deux : tendre un piège aux suiveurs, et essayer de leur soutirer des renseignements. Ou simplement de comprendre un peu à quoi rimait tout ça.

Trois : se débarrasser une bonne fois pour toutes, et radicalement, de ses chiens de chasse.

Il opta pour un compromis entre les solutions *deux* et *trois*, laissant aux événements le soin de décider. La solution numéro un ne lui laissait guère de chances, et cela faisait près d'une heure qu'il tentait de la mettre en pratique...

Cent bons mètres de rue droite s'étiraient devant lui – peut-être davantage. Un couloir entre deux rangées d'entrepôts métalliques, dont certains n'étaient que des carcasses de poutrelles ouvertes à tous vents, pourvues d'un toit de tôle qui « protégeait » des alignements de cuves et de citernes remplies de fuel ; un couloir au sol vilainement pavé semé de trous et de lézardes, de flaques, battu régulièrement par les trombes d'eau. La pluie dégoulinait en épaisses cataractes des toits des entrepôts, formant deux murs liquides que le pinceau des phares zébrait de lumières scintillantes, et transformant les bas-côtés de la rue en véritables ruisseaux bouillonnants. L'extrémité de ce passage se terminait par une autre rangée de hangars clos, aux murs de briques, aux immenses portails de fer. Qui ne connaissait pas le lieu aurait facilement pu se croire engagé dans un cul-de-sac irrémédiable. Mais Ruiz connaissait le lieu.

Il savait l'existence de la voie perpendiculaire qui coupait cette rue et longeait les façades de briques des hangars. Une voie très étroite, à sens unique, en direction du port, juste assez large pour le passage d'un camion.

La manœuvre serait délicate, mais faisable. Du doigté. De la précision...

Il se baissa et ramassa le revolver qu'il fourra n'importe comment dans l'entrebâillement de sa chemise. Il aurait voulu saisir la mallette également pour la placer sur le siège à portée de main, mais n'en eut pas le temps. Il se trouvait à l'extrémité de la rue.

Coup d'œil instinctif au rétro : les autres étaient là.

Ruiz négocia un virage parfait, certainement très spectaculaire dans l'explosion des gerbes d'eau. Le dérapage contrôlé au petit poil chassa le cul de la voiture en direction des hangars, mais Ruiz redressa juste ce qu'il fallait tout en appuyant sur la pédale d'accélération. Presque d'elle-même, la voiture vint se placer en travers de la voie perpendiculaire, à une dizaine de mètres à l'intérieur de celle-ci.

Ruiz freina en catastrophe, mais pas suffisamment, néanmoins pour empêcher le pare-chocs et l'aile avant droite de venir cogner le mur de l'entrepôt qui faisait angle. Un nouveau

choc le projeta contre son volant et la douleur incendia aussitôt la base de sa cage thoracique. Il serra les dents. Deux secondes plus tard, il avait éteint les phares, empoignait la mallette et jaillissait hors de la voiture.

Crevant la pluie, il courut comme un fou droit devant lui, pataugeant dans le ruisseau qui submergeait le passage. Il courut en longeant les murs des entrepôts alignés, retenant d'une main le revolver plaqué contre son torse douloureux sous sa chemise ruisselante, la mallette dans l'autre main.

Il dut parcourir une soixantaine de mètres, puis il y eut le hurlement mouillé des freins martyrisés, l'énorme bruit de ferrailles éventrées – et, tout de suite après, l'explosion.

Ruiz se retrouva à plat ventre dans l'eau, ce fichu revolver incrusté une fois de plus dans sa poitrine en marmelade, la main gauche toujours fermée sur la poignée de la mallette. Il ouvrit les yeux, vit sous la pluie danser des éclairs bizarres. Il se redressa, se mit debout, tremblant de la tête aux pieds. Il regarda derrière lui.

Une boule de feu rugissait à la gueule étranglée du passage ; une boule rousse, blanche, jaune cru, qui semblait vouloir escalader les rideaux de la pluie, une fournaise au centre de laquelle on distinguait de temps à autre les carcasses noires des deux véhicules encastrés l'un dans l'autre. Des débris fumants étaient dispersés à plus de trente pas, et la pluie, ou bien l'eau qui coulait au sol, les éteignait un à un. Une nouvelle explosion secoua le brasier. Ruiz rentra instinctivement la tête dans les épaules. Des langues de flammes rouges torsadées comme de diaboliques serpentins claquèrent contre la paroi fragile de l'entrepôt.

Ruiz se souvint que cet entrepôt abritait des cuves emplies de fuel jusqu'à la gueule.

Pendant quelques secondes, encore, sonné tout de même, il fut là, debout dans la lueur infernale et sous les déluges qui le fouettaient jusqu'aux os. Il regardait le brasier, et comprit qu'il venait d'exécuter le plan numéro trois... Impossible de tirer la moindre information des occupants de la voiture suiveuse transformés en puzzle – dont chaque pièce, qui plus est, était en train de griller.

Il tourna les talons, reprit sa course. Après un certain temps pendant lequel il chemina en claudiquant, il s'arrêta sous l'avant-toit d'un hangar, en limite du secteur habité des quais.

Il s'arrêta pour souffler et réfléchir à ce qu'il allait faire. Il avait bien une vague idée...

Les lumières des rues qui s'ouvraient devant lui, de l'autre côté d'une large place zébrée par les rails luisants des voies des trams, scintillaient dans les gribouillis de l'averse. Le vent gueulait, pleurait, au-dessus de la ville.

Ruiz eut tout à coup l'impression d'être le seul vivant de cette ville. Le seul vivant, dehors, dans les gémissements de l'ouragan. Les lumières proches renforçaient encore cette sensation.

Il regarda sa montre ; le verre était brisé, la bande de chiffrage avait disparu.

Il avait mal partout.

J.M. Lawe avait avalé ses sandwiches beaucoup trop vite et il avait une boule au creux de l'estomac. Comme il avait tenté de dénouer ce nœud en absorbant (toujours trop vite) les trois quarts de son litre d'eau minérale, il se sentait de surcroît ballonné. La tension nerveuse. Il le savait : c'était toujours pareil. Quand il était dans cet état, il avalait n'importe quoi n'importe comment, et ensuite... Il se disait qu'un bon café, très chaud et très fort, avait des chances de lui remettre l'estomac d'aplomb. Il aurait bien aimé, aussi, pouvoir prendre une douche et changer de chemise. À chacun de ses mouvements, le nylon gluant de sueur se décollait de sa peau comme une espèce de ventouse flasque et vivante.

Julio entra.

Il s'était annoncé deux minutes auparavant par l'interphone. Sa présence signifiait qu'il était porteur de nouvelles importantes, pesant un bon poids dans la bataille de dupes qu'ils avaient décidé de livrer – sinon il se serait contenté de l'interphone.

— Eh bien ? s'enquit J.M.

Julio lui jeta un coup d'œil appuyé – quelle gueule fait-il ? –

pour bien signifier qu'il avait remarqué la grimace noueuse sur les lèvres de son patron.

— J'ai bouffé deux saloperies de sandwiches aux algues, et ils ne passent pas, dit J.M. Alors ?

Julio Agripp secoua le papier quadrillé qu'il tenait entre deux doigts de sa main droite. Des mèches de cheveux pointaient dans toutes les directions au-dessus de sa tête – quand il avait à se battre avec un problème de quelque importance, Julio n'en finissait pas d'ébouriffer sa tignasse à grands coups de mains crochues aux doigts écartés. Il dit :

— J'ai là deux ou trois petits trucs qui risquent de mal passer, eux aussi. Comme tes sandwiches. (Il ajouta, très vite) : Mais on les digérera, sois sûr de ça !

J.M. attendit, sans mot dire. Julio semblait décidé à jouer le suspense à fond, car, au lieu de poursuivre sur sa lancée et d'éclaircir ses propres sibyllins, il questionna :

— Ça s'est vraiment mal passé, avec les huiles ?

— Quelles huiles ? renvoya patiemment J.M. Lawe, paupières mi-closes.

— Le Parti Social... et puis la Police de Contrôle. Les caïds ont hurlé ?

— Je suis tombé sur un larbin galonné de l'avenue Thégonnec, qui, effectivement, s'est mis à brailler tout ce qu'il savait. Je lui ai dit ce qu'il en était et ce qu'on allait tenter, puis j'ai raccroché. Il n'a pas rappelé. Ils ne rappelleront pas de sitôt. Ils vont nous laisser nous démerder, et s'occuperont de la face visible de cette histoire directement avec la majorité et la Police de Contrôle. Au sujet de ces derniers, ils n'ont apparemment pas moufté. Ils ont pris le relais. C'est tout.

— C'est tout, mais ça sent quand même sérieusement le roussi, non ? dit Julio, un sourcil froncé – il passa sa main gauche dans ses cheveux, aplatit quelques mèches et en fit naître d'autres.

— Dis-moi ce qu'on va avoir à digérer, et ne t'occupe pas du reste... pour l'instant.

Julio acquiesça, jeta un coup d'œil distrait sur sa feuille de papier. Il la posa sur le bureau, devant J.M. – qui ne lui accorda pas la moindre attention.

— Une équipe a filé jusqu'au premier point de contact, récita Julio. Ils ont retrouvé 01, comme prévu. Deux balles dans la peau : au ventre et au cou. Ils ont retrouvé sa voiture aussi. Tout ça a disparu, maintenant. Volatilisé. Ça n'a jamais existé.

— Vraiment ?

— Vraiment, tu peux en être certain. Sois tranquille... Ils ont fait du bon boulot – et la tempête les a aidés. Bon. Toujours rien au sujet de 02. Celui-là, on n'est pas près de le revoir, je le sens...

— Ça se digère bien, tout ça...

— Attends... Voici la suite. Le cadavre de 01 n'était pas seul. Il avait un copain, buté net, une balle en plein cœur. Devine qui ?

— L'archevêque-président de l'avenue de Rome.

— Perdu. Le premier gros plan du film transmis par 01, tu te rappelles ? Ce type qui est monté le long du tas de merde, sortant de la voiture que 01 avait vu arriver... C'était lui.

J.M. appuya l'extrémité de ses doigts sur son estomac, pressa, grimaça. Une belle façon de cacher son étonnement en se donnant l'air d'être préoccupé par ses ennuis de digestion...

— 01 s'est défendu et il a...

— Rien du tout, dit Julio doucement. 01 n'avait pas d'arme. Sur le bout de film-séquence que nous avons monté, qui fout le camp avec la mallette ? *Cet autre homme, qu'on a vu arriver dans une autre voiture, sur un plan court. C'est celui-là (on a de lui un joli gros plan également) qui a buté l'assassin de 01.* C.Q.F.D. Donc les deux bagnoles n'appartenaient pas à la même bande. Les deux rigolos non plus. Ce qui nous fait non pas une piste à reconnaître, mais deux... Attends ! c'est pas fini. Quand nos hommes sont arrivés sur le point de contact, ils ont trouvé la voiture de 01, le cadavre de 01 et le cadavre de son assassin. Point final. Les deux autres bagnoles s'étaient envolées. Ce qui signifie...

— ... que l'assassin de 01 n'était pas seul, qu'il avait au moins un complice dans la voiture. Un complice qui a donc été témoin, qui a vu arriver le troisième larron, qui l'a vu faucher la mallette et s'enfuir. Et qui l'a pris en chasse.

— Voilà, dit Julio. Ou alors... une autre hypothèse : les deux

voitures appartenaient bel et bien à la même bande. Ils ont trucidé un des leurs – l'assassin de notre Contact 01.

— Ça tient debout ?

Julio haussa lourdement les épaules, les laissa retomber comme si elles pesaient cent kilos.

— Ça a tenu debout, pendant un certain temps. Mais je n'y crois plus tellement. Ce type assassiné n'était qu'un homme de main, un témoin gênant qu'on efface... Non, je n'y crois plus. On a mis le paquet sur l'identification de ces deux hommes : l'assassiné et l'autre, qui a foutu le camp.

— Et alors ? s'enquit J.M. avec, tout de même, une pointe de nervosité dans la voix.

— Du côté des Instituts de Sondage, zéro. On n'a pas trop poussé pour éviter les remous – ils sont terriblement méfiants et on n'a pas pu toucher nos propres antennes. De toute façon, je doute qu'ils aient eu des sondes dans la peau, ils ne sont quand même pas tout à fait cons. Quoique...

— Accouche, bon Dieu, Julio !

Julio s'appuya sur le plateau du bureau, mains ouvertes.

— L'état-civil nous a filé des tuyaux. Le macchab serait un certain Louis Floch. Une sombre épave, un moins que rien, sans profession définie : un vague illusionniste de cabaret, occasionnellement. Inscrit naturellement au Parti Neutre, mais sans l'ombre d'une conviction, simplement parce qu'il faut avoir un Parti. Plusieurs coups à son actif, des coups minables, au reste. Vols à la tire. Maquereau occasionnel. Bref, la crème. Un homme de paille loué pour l'occasion, j'en suis certain et je le répète.

— Et qu'est-ce qui te fait dire qu'il n'était pas le témoin gênant dont tu parlais tout à l'heure, et qu'une seule et même bande aurait décidé d'effacer ?

— La suite... Et la voici : l'autre type, le troisième, celui qui s'est tiré avec le paquet. On a fait des agrandissements. De son portrait, et de sa voiture. Accroche-toi.

— Pour l'amour du ciel, Julio, tu me fous des crampes d'estomac !

Agrippa lâcha d'un trait :

— C'est une voiture de la Police de Dépollution.

Le silence.

— Ça se vole, ce genre de voiture, Julio...

— Ça se vole. Mais celle-ci ne l'était pas. C'était bel et bien celle de son conducteur. Il s'appelle Ruiz Doiewski. Tout correspond : la photo, l'immatriculation de la tire, qu'on a pu déchiffrer sur les agrandissements. Tout. Même le plan de travail à l'heure et à la journée du bonhomme.

— Vous avez eu le Central du Service de Dépollution ?

— Pas question. On a eu ces renseignements par la bande : le planning normalement affiché devant les postes de Secteurs. Quant à Louis Floch, ça lui arrivait dernièrement de fréquenter avec une certaine assiduité des milieux P.R.F.F.

— Des quoi ?

— Des milieux P.R.F.F., mon vieux. *Parti pour le Renouveau de la Foi et de la Force*. Un de ces groupuscules en formation qui foisonnent dans les eaux des Circonscriptions neutres. Ruiz Doiewski, lui, est un Neutre depuis toujours. C'est une tradition ancrée dans la famille. De plus, tous les Doiewski connus (il n'y en a d'ailleurs pas tellement) ont une solide réputation de non-religiosité absolue. Ils seraient même antispiritualistes au dernier degré. Pas fanatiques pour deux ronds, allergiques à toute insertion dans un Parti aux règles bien définies... Bref, même si ce Ruiz Doiewski avait dû un jour changer sa carte de Neutre pour une autre, ça n'aurait certainement pas été une carte du Parti du Renouveau. Bref encore : *la voiture dont est sorti Floch était certainement pleine de militants du Parti du Renouveau*. Quant à Doiewski, il s'est amené là comme un grand, tout seul. *Va savoir comment, va savoir pourquoi*.

Les pommettes de J.M. étaient rouges, comme des marques de coups tranchées sur la pâleur de son visage. Il soutint le regard de Julio jusqu'à ce que celui-ci baisse les yeux.

Il gronda sourdement :

— Ce groupuscule de fanas aurait appris tout ce que nous voulions mettre sur pied ! Ils auraient intercepté 02, puis 01, jusqu'à ce que cet olibrius de flic de la Dépollution... Nom de Dieu, comment ?

— Des fuites, je ne vois que ça, dit Julio. Ça se tient, néanmoins. Un Parti comme celui-là pouvait avoir un sacré

intérêt à nous court-circuiter et à nous piquer le gâteau ! Imagine d'ailleurs ce qu'ils auraient pu en faire...

— Tu vas me dire que c'est presque une chance qu'ils se soient fait avoir à leur tour par ce... Bon Dieu, Julio, mais comment ce...

— Je me suis dit que ça pouvait être un flic honnête, tombé là par hasard, et qui allait rendre compte de tout ça à ses supérieurs. Il semble que non, J.M., et c'est foutrement heureux pour nous. Seulement, je ne comprends plus rien aux motivations de ce mec...

— On a deux pistes, tu dis. Les fanas et le poulet de la Dépollution. Qui a la mallette ? Un des deux. Les fanas se sont lancés sur les traces du poulet...

— L'ont-ils rattrapé, oui ou non ? On a deux pistes, oui. À condition qu'il s'agisse bien de types du Parti du Renouveau, à condition que Doiewski soit réellement ce qu'il semble être.

— Qu'est-ce que tu attends, Julio, pour vérifier ?

Julio se redressa, sourit.

— Je n'attends rien, dit-il. J'ai mis des gars sur ces deux pistes. Je te mettais au courant, c'est tout. Il est... 19 h 45. Les gars sont en chasse depuis un quart d'heure. Juste avant que je monte, ils m'ont déjà transmis un tuyau... mais c'était pas ce que j'attendais.

— Vas-y, dit sombrement J.M. avec une grimace abattue très exagérée.

— Tu as prévenu les caïds de la Police de Contrôle, et il semble qu'il y a eu des fuites par-là. Mes gars ont remarqué une certaine effervescence du côté de la S.R.C.E. du Parti Libéral ; donc la Police de Contrôle aurait déjà plus ou moins chatouillé les milieux majoritaires, après notre plainte au sujet de l'effraction. *Résultat, les agents du Parti Libéral sont dehors avec nous...* et il va falloir compter avec eux. Ça ne fait pas un pli...

— Tu sais ce que tu viens de me décrire, Julio ? Tu sais ce que c'est ?

— Oui, grimaça Julio.

— Un merdier parfait.

— Oui, dit Julio.

Dix minutes plus tard, de nouveau seul dans son bureau et jonglant avec les lignes vidéo, l'estomac de plus en plus noué, J.M. Lawe, officier détaché de la Sécurité / Renseignement / Contre-Espionnage du Parti Social, recevait sur le circuit vidéo prioritaire copie du texte de la protestation énergique du Parti Libéral, qui s'estimait diffamé par la plainte du Parti Social au sujet de l'effraction dans les Laboratoires de Recherches Militaires. Ce texte évoquait notamment entre autres choses, de « honteuses manœuvres d'intoxication destinées à manipuler l'opinion des électeurs pour le prochain vote », et d'« abominations mensongères passibles d'un jugement en haut lieu », etc. Tout un tas d'etc.

Un chef-d'œuvre de merdier.

Tellement énorme, tellement gigantesque, que Lawe se sentit soudain presque mieux. À ce point dépassé qu'il en était vaguement moins concerné...

Bien sûr, c'était un peu dommage. Un peu beaucoup. Parce qu'il y avait fort peu de chances pour qu'il la revoie jamais. Ou alors comme ça, à l'occasion, par hasard. N'importe où. Et si ça se produisait, elle ne lui tomberait pas dans les bras... À moins qu'elle attende. Qu'elle l'attende. Cette nuit, et puis demain, et puis encore, peut-être, la nuit prochaine...

Non. Arrête ton cinéma, Moc.

Elles n'attendent pas. Jamais. Elles en ont marre et elles se tirent. Elles ont raison.

Mais qui sait, peut-être que Luce...

Un joli nom, *Luce*. Enfin, lui, il trouvait. Ça faisait penser à quelque chose de doux, une petite bestiole sympathique, quelque chose, n'importe quoi. Comme ça.

Luce.

Il voyait son visage qui lui souriait dans les tourbillons d'eau qui frappaient le pare-brise. Il y avait la nuit tout autour. Ce n'était pas désagréable. La nuit, le bruit de la pluie – s'il avait été dans son état normal, il aurait pu craindre de s'endormir, bercé par le ronronnement ambiant. Seulement, il n'était pas dans son état normal : il était en mission. Depuis près d'une

heure.

Ça n'empêchait pas de se souvenir de Luce. Encore un peu. Tant que la chose était possible, qu'il n'était pas encore entré de plain-pied dans le bain.

Il sourit. Cela déforma le jeu de lumières rougeoyantes projetées par le tableau de bord et soulignant son profil. Un curieux effet d'éclairage qui ne l'avantageait pas physiquement – mais personne n'était là pour le remarquer. Il n'était pas beau, le savait, s'en foutait. Un visage trop long, dégoulinant, des traits plutôt mous, un marais sur la surface duquel pointait le nez, s'envolait le menton ; et puis un front trop haut, dégarni, des cheveux de crin, longs. Même ses sourcils étaient roux, sur le regard sans tain.

Luce.

Elle aimait peut-être les monstres ? Il sourit encore. Elle voulait se payer Moc Moroe, c'est tout, comme toutes les autres. Elle voulait coucher avec l'artiste – non : L'ARTISTE. Et puis voilà. Moc Moroe, le peintre génial.

Il posa ses mains gantées de chevreau souple au sommet du volant, fit jouer ses doigts les uns après les autres. Il croisa une voiture qui roulait à tombeau ouvert et sentit le déplacement d'air.

Qu'elles soient noires, brunes, blondes, rousses, vertes ou chauves, il les aimait entre quinze et trente ans, avec des hanches larges et rondes, des cuisses pleines, le ventre un rien bombé de manière sympathique, les seins plutôt petits. Il avait une nette préférence pour les toisons pubiennes généreusement fournies, épaisses, bien dessinées. Ne crachait pas sur une once de vulgarité – à condition que cela ne fût pas *vraiment* vulgaire.

Luce était grande, avait seize ans (disait-elle), des hanches pleines, des seins petits, ronds, durs, une toison pubienne dantesque et des yeux gris tout à fait salauds quand elle le voulait. Il n'avait pas couché avec. Pas encore.

Il allait le faire, et elle était là, si blanche, avec ses cheveux si noirs, ses poils si noirs qu'elle en paraissait deux fois plus nue que la normale, étendue sur le lit, quand le télévid avait sonné. Crac.

Il savait pourquoi le télévid sonnait.

L'appareil n'avait pas deux raisons d'exister.

Il avait dit « oui-allo » tout en louchant du coin de l'œil en direction des cuisses ouvertes de Luce, et l'autre, derrière l'écran opaque, lui avait servi le baratin d'usage.

Il avait raccroché. « Écoute, je suis absolument désolé, il faut que je me rende à la Galerie immédiatement... Une histoire de toile abîmée, ou je ne sais quoi... »

Et voilà. Attends-moi ici, tu es chez toi. Mon poussin. Ma puce-Luce. Attends-moi, j'espère ne pas être long.

J'espère, moi, que tu le seras – elle avait rétorqué ça – avec juste ce qu'il fallait dans le sourire et l'œil pour que la vulgarité ne soit pas vraiment vulgaire.

Est-ce qu'elle attend ?

Est-ce qu'elle attendra ?

Le type était dans sa voiture. Il lui avait laissé les instructions. Une cassette. Un minimum d'informations, comme d'habitude. De quoi faire, cependant. La spécialité de Moroe : agir, et bien agir, sur un minimum d'informations. Le type était parti : Moc ne l'avait jamais vu auparavant, et il savait qu'il ne le reverrait jamais. Mais c'était le bon élément, sans quoi il n'aurait jamais pu pénétrer dans sa voiture... Les petits détails du service...

Cette fois, il y avait vraiment peu d'informations.

Un labo de recherches militaires subventionné par le Parti Social cambriolé. L'objet du vol tenait dans une mallette, était liquide, et se baladait quelque part. Ils ne lui avaient fourni aucun renseignement, en haut lieu, sur les caractéristiques précises de cet « objet du vol ». Cela n'avait probablement rien à voir avec les recherches officielles des labos de l'Armée Populaire. Évident. Ils lui avaient simplement laissé entendre qu'il s'agissait d'une véritable bombe, de quoi mettre en danger toute la population des Circonscriptions européennes, à long terme, si on ne retrouvait pas celui ou ceux qui se baladaient avec cette *bombe*. Des millions et des millions de victimes.

Les chefs savaient très certainement de quoi il était question. Ils ne le lui avaient pas dit parce qu'ils jugeaient qu'il n'avait pas à le savoir, que cela ne l'aiderait en rien dans sa mission. C'était la manière habituelle de la Police de Contrôle.

Il avait les plans détaillés du Secteur suspect. On lui avait affirmé que la côte était gardée – de plus, avec la tempête... Le Parti Social avait donc fait appel à la Police de Contrôle des Partis. Ce qui signifiait qu'ils ne s'estimaient pas suffisamment armés avec leur propre service de Sécurité / Renseignement / Contre-Espionnage.

Leur système de protection autonome mettait les pouces, appelait à l'aide. Sérieux, sans aucun doute. Mis sur la sellette de manière plus ou moins franche, le Parti Libéral se foutait en rogne et commençait à lancer ses chevaliers dans la tempête. Marrant. Moc Moroe sourit encore. Il aimait toute cette pagaille, toutes ces tensions entre Partis, tous ces coups fourrés où n'importe quelle arme faisait l'affaire, ce fantastique chaudron du diable, tout ce bordel sans nom, ce volcan, derrière le paravent régulier des règles du grand jeu démocratique, derrière les gueules de bons apôtres généreusement dévoués corps et âmes des Leaders de Circonscriptions, des Leaders de Groupes, des Leaders Reconnus du Sénat, derrière les enthousiasmes débiles des électeurs passionnés par le jeu, et qui auraient été capables de sacrifier leur vie pour que des élus pensent pour eux, décident pour eux, vivent pour eux... Il se marrait. C'était la seule solution. Avec la peinture.

Ou les bombes.

Il avait choisi de se marrer, dans les effectifs de la Police de Contrôle, et il avait choisi la peinture.

Il replongeait dans le sac aux crabes, dans la fosse qu'il regardait habituellement de haut. Et il était content de se retrouver en plein dedans.

Quelqu'un. Quelqu'une. Quelques-uns ou quelques-unes, avec une bombe liquide capable de foutre en l'air la plus grande partie de l'Europe. Charmant. Lui avec.

Un coup de ce genre était signé par des professionnels.

Quels qu'ils fussent. Et il avait un moyen efficace de surveiller les pros en action. Ça pouvait faire beaucoup de centres d'intérêt, mais il y avait aussi une manière de faire le tri, par rapport aux événements, aux théâtres d'opérations, à beaucoup d'autres choses...

Qu'est-ce que c'était encore que cette putain d'invention ? Il

ferma les yeux une seconde et vit Luce, agenouillée sur le lit, nue, en train de balayer du plat de la main quelque miette de biscuit (ils avaient mangé des biscuits en buvant du champagne). Elle avait un cul génial.

Il regrettait parfois de n'être pas figuratif.

« La peinture d'un samouraï gris ». Un critique particulièrement inspiré avait titré ainsi son article au sujet de la dernière exposition Moc Moroe. Un samouraï gris... Ouais.

Il peignait des paysages neutres et plats, qui n'étaient pas des paysages, et qui du reste n'étaient ni plats ni neutres... Il recouvrait de peinture des surfaces plus ou moins grandes, et cela donnait des mosaïques fumeuses, balayées de brumes crevassées ; au fond des lézardes brutales apparaissaient des fragments de mondes étranges, carrelages magiques, construits comme des puzzles décalés...

Luce aimait-elle sa peinture ? Il ne le lui avait pas demandé. N'avait pas couru ce risque... Il s'était fait une règle absolue, et depuis longtemps, de ne jamais parler de son art avec celles qui partageaient sa vie pour un plus ou moins grand laps de temps (il avait commis cette erreur deux ou trois fois, au début...). Probable qu'elle s'en fichait totalement. Et c'était aussi bien.

Il devait se cramponner au volant de la voiture, les sautes de vent chargées de pluie se succédaient à un rythme ininterrompu, fouettant le véhicule par le travers. La conduite était fatigante, mais Moc Moroe se sentait néanmoins très à l'aise dans sa peau. Et dans l'instant. L'excitation habituelle, lorsqu'il entrait dans une mission. (Comme lorsqu'il entrait dans un tableau, quoique... ça avait tout de même une autre gueule...) La circulation était pratiquement inexistante. Il était seul, sur cette route balayée par la tempête. Les autres dormaient. Des milliers et des millions, qui dormaient. Et lui, Moc, tout à fait éveillé, tout à fait vivant...

Il aimait la tempête, la pluie, le vent. Il aimait la nuit. Dans ce chaos, il conduisait calmement sa voiture en plein dans la gueule béante d'une espèce de piège informe – dont il aurait précisément à définir les contours. De manière plus ou moins inconsciente, son esprit fonctionnait avec toute l'ardeur et l'efficacité dont il était capable afin de définir d'une part les

contours de ce piège invisible et, d'autre part, de se tracer un chemin à l'aide des indications et informations qu'il avait à sa disposition. Pas une seconde il ne doutait du dénouement final de son action. Il était l'arme et son projectile. Pas une seule fois jusqu'à présent ce projectile n'avait manqué son but.

Vol dans les labos du Parti Social. Celui-ci, dans un premier temps, signale l'effraction aux autorités majoritaires libérales. Dans un deuxième temps, les services de la S.R.C.E. du Parti Social s'en remettent aux services de la Police de Contrôle, tout en laissant entendre que les coupables de l'effraction pourraient être des agents libéraux. Logique. Troisième acte : la protestation énergique du Parti Libéral auprès de la même Police de Contrôle (d'une façon ou d'une autre, le Parti Libéral a dû être mis au courant des soupçons à son endroit, peut-être par la Police de Contrôle elle-même.) Logique aussi. Quatrième acte : des agents de la S.R.C.E. du Parti Social plaignant bougent aussitôt : l'information est transmise à la Police de Contrôle par les libéraux.

Moralité : une fameuse danse du scalp se préparait dans le courant de la nuit ! Moroe, représentant la Police de Contrôle, aurait sur les bras la S.R.C.E. du Parti Social et sans doute celle du Parti Libéral, sans compter les coupables du vol, s'il les retrouvait. Et qui d'autre encore ? Les dés étaient jetés, les trompettes avaient sonné l'ouverture du massacre, sous forme de communiqués officiels qui débloquaient les verrous des portes de l'arène. La suite – la corrida proprement dite –, ferait un certain nombre de victimes, sans que jamais personne en connaisse exactement le chiffre. Seul comptait le résultat final. Les gladiateurs, depuis quelques heures, ne se battaient plus pour personne... Carte blanche pour le massacre...

Moc était seul, dans cette arène. Lui aussi avait carte blanche. Un pion anonyme téléguidé par la Police de Contrôle.

Tous les autres étaient potentiellement coupables. Tous, même le Parti Social plaignant, qui avait déclenché cette guérilla d'une manière un peu trop forcée.

La barrière jaune et blanche de la frontière de Circonscription était baissée en travers de la route. Moc freina, s'immobilisa à quelques mètres de la guérite de verre où deux

agents des Services de Démographie étaient assis à une petite table. Moc apercevait leurs silhouettes floues à travers les rideaux de pluie qui fouettaient les parois de verre et son pare-brise. La porte de la guérite s'ouvrit, laissant passer l'un des deux contrôleurs. L'homme courut sous l'averse. Son long ciré vert acide claquait sur ses jambes. Moc appuya sur le bouton de commande électrique et la glace de sa portière descendit de quelques centimètres.

— Monsieur... salua le préposé – puis il éternua violemment, en rafale.

Il jeta un coup d'œil sur la carte plastifiée que lui tendait Moc, tout en essuyant les postillons de salive et de mucus que l'éternuement avait déposés dans sa barbe.

— Pouvez aller, Monsieur ! Bienvenue dans la 2002.

Il s'en retourna vers sa guérite transparente, sans ajouter un mot, sans avoir demandé la moindre explication. (En eût-il demandé que Moc avait bien entendu une réponse toute prête : il était Moc Moroe, le peintre en renom, et allait prendre des contacts à propos d'une prochaine exposition de ses œuvres. Si le préposé avait noté le numéro d'identification de sa carte, s'il demandait ultérieurement des renseignements au sujet de ce passage, on lui fournirait les mêmes explications...)

Bienvenue dans la 2002...

Moc remonta la glace. La barrière se leva. Il reprit sa route.

Quelques minutes plus tard, il pénétrait dans les faubourgs de la grande ville-Circonscription. Il s'immobilisa au bord d'une large avenue qui filait droit, tout droit sur plusieurs kilomètres, au cœur de la tempête.

Les implants-sondages, comme leur nom l'indique, sont réservés à priori aux sondages d'opinions politiques permanents. Leur rôle est d'estimer les intentions de votes des électeurs, de dresser un portrait psychologique constamment retouché de la population et de l'électorat de telle ou telle Circonscription, afin d'orienter les campagnes d'information et de propagande des différents Partis en lice. Les implants sont plus ou moins efficaces (par leur durée de vie, leur résistance aux agressions extérieures, leur adaptation au sujet visé, etc.) et les informations qu'ils fournissent sont recueillies par différents

Instituts de Sondage agréés. Chaque Institut travaille principalement pour tel ou tel Parti. Les implants des différents Instituts émettent sur des fréquences particulières... Et personne n'échappe aux implants.

Il était impossible de soudoyer un Institut de Sondage, Moc le savait bien. Du moins, cette réputation d'incorruptibilité absolue était-elle légendaire... Mais si les S.R.C.E. des différents Partis étaient incapables, virtuellement, d'obtenir la moindre information d'un Institut de Sondage travaillant pour un Parti concurrent, il n'en était pas de même pour la toute-puissante Police de Contrôle...

Moc savait également que s'il se trouvait, lui, à l'abri des implants-sondes, ainsi que les têtes pensantes des services de renseignements des Partis, il n'en était pas de même des simples agents des S.R.C.E. Contrôler en permanence l'implantation d'une sonde microscopique toujours possible, la repérer et la détruire aussitôt était une chose impossible. Les agents actifs portaient donc généralement en eux, greffés, de minuscules émetteurs qui brouillaient les émissions des sondes.

Pour Moc, il suffisait de connaître la fréquence d'émission utilisée par les différents Instituts de Sondage. Il connaissait ces longueurs d'onde. Repérer les émissions de brouillage émis par les agents protégés était un jeu d'enfant – que les agents eussent ou non un implant, leur système de défense fonctionnait automatiquement. Il était impossible d'entendre ce qu'ils disaient, mais on pouvait facilement les identifier en tant qu'agents de services secrets et les situer. On pouvait même apprendre à quel service spécial ils appartenaient, les schémas brouilleurs étant bien spécifiques...

Moc alluma l'écran de la petite télé encastrée à droite du tableau de bord. Il chercha et trouva le canal de diffusion voulu – l'écran se transforma en lecteur de terminal branché sur l'ordinateur central de la Police de Contrôle. Il programma la carte de la Circonscription, qui apparut sur l'écran. Il programma les codes d'identification des fréquences des principaux Partis : une série de signaux lumineux scintillèrent aussitôt sur la carte.

Certains étaient bizarrement groupés dans un même secteur.

Moc Moroe sourit.

Il pianota encore un instant sur ce qui semblait être un tableau de commande d'autoradio. L'écran du terminal se coupa en deux horizontalement. Dans la partie supérieure, il y avait toujours la carte et la danse des « blips » ; dans la partie inférieure s'inscrivirent plusieurs colonnes de renseignements codés.

Après avoir lu, le sourire de Moc s'élargit. Puis cassa net.
Il remit la voiture en marche, et fila le long de l'avenue.

Un homme.

Race caucasioïde. Nord. Brachycéphale.

Un mètre soixante-douze. Soixante-dix kilos.

Crâne rasé. Pubis rasé. Poitrine et membres velus, roux.

Trapu. Ceinture abdominale enveloppée de graisse. Visage plat. Menton carré, nez cassé, Sourcils épais, yeux bleus.

Âge : 47

Un homme, nu.

Il est assis au centre de la pièce, tourne dans le sens des aiguilles d'une montre, sur les fesses, genoux relevés, la main gauche serrant ses jambes, la droite poussant sur le sol. Giration progressivement accélérée. Regard trouble.

Il s'immobilise. Rythme cardiaque élevé. Respiration sèche, rauque.

Une femme.

Type mongoloïde. Pli épicanthique et obliquité de la fente palpébrale très prononcés.

Un mètre soixante-trois. Cinquante et un kilos.

Cheveux longs tombant au niveau des omoplates. Pubis rasé.

Épaules étroites, hanches larges, cuisses longues. Musclée.

Seins gros, fermes, mamelons divergents.

Âge : 35.

Une femme, nue.

Un homme, nu.

Elle est entrée par la gauche. L'homme immobile l'a aperçue et se lève immédiatement. Elle marque un mouvement de recul, son visage est crispé par la peur.

Le sexe de l'homme se gonfle, entre en érection. L'homme traverse la pièce et poursuit la femme. Après deux minutes de course, il la saisit par les cheveux et la projette au sol. Éjaculation. Elle le frappe, au hasard. Ses mains se referment sur sa cuisse, la gauche glisse vers le sexe de l'homme qu'elle empoigne et serre. Il se libère, frappe du genou, atteint la femme sous le sein gauche. Elle lâche prise, apparemment sonnée. L'homme bave. Sa main gauche empoigne le sein meurtri, la droite se referme sur le maxillaire inférieur de la femme, deux doigts dans la bouche. Il tire, arrache. Déchirure du sein de la femme. L'homme, à deux mains, désarticule la mâchoire de la femme. Perte de conscience de celle-ci.

L'homme s'acharne. Du tranchant de la main, la droite, la gauche, successivement, avec une fureur méthodique croissante, il frappe au visage, à la nuque, au cou. Ses mains se brisent, saignent. Il frappe encore pendant quatre minutes trente-cinq après que ses mains se sont brisées. Colonne cervicale de la femme broyée. Aux deux tiers décapitée. Une portion importante de cuir chevelu arraché, énucléation 100 %.

Rythme cardiaque de l'homme : 140.

Il frappe le cadavre à coups de pied, saute sur l'abdomen, frappe encore, des genoux. Éclatement de la paroi abdominale de la femme. Le sein gauche est totalement arraché.

L'homme se jette sur le cadavre, le retourne et le soulève, arrache le sexe à l'aide de ses dents, dévore l'anus, éventre.

Il tombe après sept minutes. Mort clinique.

La femme est démembrée, éventrée, décapitée.

Ils n'aimaient guère, au Central, que le standard fût encombré par des communications d'ordre privé. Cela se comprenait. Pourtant Nadie n'avait pu résister : aux alentours de dix-neuf heures, elle avait appelé. Un employé de permanence de nuit lui avait répondu sèchement qu'il n'avait

« aucune information particulière concernant Ruiz Doiewski ». Elle s'était excusée, avait dit son inquiétude, à cause de la tempête, mais cela n'avait absolument pas ému son correspondant. Il s'était borné à répéter ce qu'il avait déjà dit : pas d'information particulière concernant Ruiz Doiewski, ajoutant, toujours aussi sèchement : « Il a effectué sa ronde normale et nous avons enregistré son dernier appel en fin de service. S'il lui était arrivé quoi que ce soit... » Elle aurait été prévenue, oui, merci.

Ils avaient enregistré son dernier appel en fin de service, d'accord. Mais depuis ? Était-il rentré, ou bien...

Nadie n'avait pas posé la question. Elle savait bien que l'homme de permanence ne se dérangerait pas afin de vérifier si le véhicule de Ruiz Doiewski était rentré ou non. D'ailleurs, Ruiz avait le droit d'utiliser son véhicule à des fins personnelles, et c'était ce qu'il faisait depuis quelque temps – depuis que sa propre voiture, trop mal en point après des années de services rendus, attendait dans un garage qu'un mécanicien téméraire eût un éclair de génie. En service ou non, Ruiz roulait dans sa voiture de police : le mouchard du compteur rétablissait en fin de mois la part des choses.

Vingt heures et quelques minutes. Nadie était persuadée que Ruiz avait eu des ennuis. À cause de la tempête. C'était ce qu'elle voulait croire.

Le vent battait contre les volets tirés, régulièrement, sans fin, interminablement. Comme les pulsations d'un cœur de métal qui s'emballait toutes les deux ou trois minutes. Nadie jeta un coup d'œil au combiné vidéophonique posé sur le rebord du socle de pierre qui soutenait la fausse cheminée. Elle fixa longuement l'appareil, comme si la seule force de son regard et de sa volonté eût suffi à déclencher la sonnerie. Mais le combiné restait muet. Dans le foyer de la fausse cheminée, il y avait un monceau de papiers froissés, des trognons de pommes, des coquilles de noix brisées et des épluchures d'oranges. Nadie songea une fois de plus, tout à fait distraitement, qu'elle devrait bien vider tous ces détritiques le plus rapidement possible dans un de ses sacs plastifiés. L'âtre de la fausse cheminée avait servi depuis toujours de réserve à déchets (ceux qui pouvaient

attendre plusieurs jours à l'air libre sans empoisonner l'atmosphère !), quand la limite mensuelle permise pour les ordures était atteinte et ne devait pas être dépassée sous peine d'une surtaxe. Non, le télévid ne sonnerait pas. Elle le savait au fond d'elle-même.

Comme elle savait, devinait, beaucoup d'autres choses.

Par exemple : elle n'était plus la seule dans la vie de Ruiz. Elle vivait avec lui depuis près de dix ans, et elle n'était plus la seule. Trois mois plus tôt, Ruiz se donnait encore la peine d'appeler, lorsqu'il était en retard – très en retard –, et puis, sans doute, il avait jugé que cela n'en valait pas la peine. Mais, habituellement, il revenait. Aux aurores, mais il revenait. Trois ou quatre fois il avait découché tout à fait.

Nadie n'avait rien dit. Jamais.

Après tout, la cause des retards et des absences de Ruiz aurait très bien pu être... n'importe quoi ! Une autre femme ou n'importe quoi... Nadie s'était mis dans la tête qu'il s'agissait d'une femme, mais elle n'en avait pas la moindre preuve. Des intuitions, rien de mieux. Des intuitions, des remords...

S'il s'agissait d'une autre femme, alors, un jour, Ruiz ne reviendrait plus. Tout simplement. Il laisserait passer un jour, puis un autre, et encore... Il se manifesterait bien entendu au bout d'un certain temps, et il parlerait exactement comme si Nadie était censée avoir tout compris, tout accepté. Il dirait : nous divorçons à telle date, Nadie, si tu veux bien... Et elle dirait que oui, elle voulait bien. Sans éclats. D'une voix posée. Elle serait d'accord, le monde en ruines autour d'elle. Il y avait longtemps que le monde s'était fissuré et qu'il avait commencé de s'écrouler, presque calmement, comme un film au ralenti, tout autour de Nadie. Elle accepterait, comme elle avait accepté de n'avoir pas d'enfant au début de leur union, ni dans les années suivantes – ni après, longtemps après. Comme elle avait accepté la vie en compagnie de Ruiz.

Il y avait beau temps qu'elle ne l'aimait plus – si elle l'avait jamais aimé... Il était une image qui vivait à ses côtés, totalement différente de ce qu'elle avait cru imaginer – mais elle avait tout de suite accepté cette différence entre l'espérance de quelque chose et la réalité de cette autre chose qui vous tombe

dessus, vous englue.

Ce qu'elle ferait ? (Elle essaya d'imaginer ce qu'elle ferait...) Elle n'en savait rien. Elle continuerait de vivre. Elle garderait peut-être cet appartement au sixième étage d'un bloc social. Elle irait travailler cinq heures par jour dans la conserverie, elle regarderait la télévision, elle...

Nadie quitta le fauteuil d'osier et traversa l'unique pièce du logement éclairée par le spot au-dessus du lit. Elle enjamba des coussins, sur le sol, et des disques-vid éparpillés devant le lecteur. Au passage, elle remarqua une fois de plus la vaisselle entassée dans l'évier minuscule, la table toujours encombrée par les reliefs du petit déjeuner matinal – Ruiz ne rangeait *jamais* rien, et c'était sa faute à elle : au début, elle avait mis un point d'honneur à jouer les femmes d'intérieur modèles, s'opposant fermement à ce que le Policier de Dépollution Doiewski, son mari, trempât ses doigts dans l'eau de vaisselle... Elle pénétra dans le petit cabinet de toilette, se retrouva devant le miroir suspendu au-dessus du lavabo. Elle fit de la lumière. Une femme au visage carré lui faisait face, encadrée jusqu'à la taille par l'ovale du miroir. Elle sourit amèrement, son reflet en fit autant. Elle éteignit. Sortit du cabinet de toilette, comme elle était venue, sans pouvoir se souvenir de ce qu'elle avait eu l'intention d'y faire.

Elle reprit sa place dans le fauteuil d'osier, en face de l'écran éteint de la télévision. Le spot l'éclairait dans le dos, envoyait son ombre ébouriffée jusqu'au tube cathodique verdâtre. Elle n'allumerait pas l'appareil : elle savait de quoi étaient faits les programmes, sur les différentes chaînes des Partis, à huit jours d'un nouveau vote : campagnes de propagande, campagnes de propagande et campagnes de propagande, variétés au bénéfice des Partis, bulletins de sondages, séries de flashes de contre-pub.

Elle était là, assise, tortillant entre ses doigts le bord des volants de son peignoir. Un peu plus tard, elle essuya les larmes qui coulaient sur ses joues – et s'aperçut qu'elle pleurait depuis quelques instants. Pourtant, elle n'était pas spécialement triste.

Tout d'abord, elle crut qu'elle s'était assoupie, et qu'elle avait rêvé. Mais le carillon de la porte d'entrée tinta une fois encore –

ding-ding-dang ! Nadie fut debout, dressée comme un ressort, le rouge aux joues – pourquoi ? Son cœur battait soudain très fort, et elle traversa la place en quelques rapides enjambées. À l'instant où elle posait la main sur la poignée de la porte, elle comprit que celui qui avait sonné n'était certainement pas Ruiz. Ruiz ne sonnait jamais. Il savait, en outre, que lorsqu'elle était dans l'appartement, elle ne mettait pas le verrou.

La clenche bascula sans que Nadie exerce dessus la moindre pression. La porte s'ouvrit, un peu trop vivement – le panneau cogna le genou droit de Nadie. Elle eut un mouvement de recul instinctif, et recula encore, un pas, deux pas...

Les deux hommes étaient vêtus de longs cirés de marins en toile caoutchoutée, dégoulinants de pluie, coiffés de chapeaux aux bords déformés. Ils avaient sensiblement la même taille, la même carrure. Le premier jeta un coup d'œil rapide à Nadie, passa devant elle et traversa la pièce. Nadie ouvrait la bouche pour protester quand le deuxième individu, adossé à la porte, lui saisit le poignet. Serra.

Elle se sentit blêmir, rencontra le regard souriant de l'individu.

— Bouge pas, crie pas, souffla celui-ci tout en accentuant sa prise.

Elle grimaça, ploya les genoux. La main fermée de l'homme était gantée de noir. Une serre froide refermée sur le poignet de Nadie.

— Tu la fermes, hein ? dit-il encore – et il desserra son étreinte.

Stupéfaite, elle ne répondit pas, hocha la tête mécaniquement. Elle se sentait glacée des pieds à la tête.

L'homme la projeta vers le centre de la pièce, après avoir repoussé le verrou. Il désigna, sans un mot, le fauteuil : Nadie s'y laissa choir. Les jambes coupées.

Avec une rapidité stupéfiante, le premier homme avait fait le tour de la pièce, ouvert la porte coulissante du cabinet de toilette. Il revint se planter à côté de son compagnon, devant Nadie.

Ils la regardaient tous les deux.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle. Que voulez...

Elle ne vit pas – vraiment pas ! – arriver la gifle. L’instant d’après, elle était au sol, les jambes levées par-dessus le siège renversé, la tête lourde. Des bourdonnements plein les oreilles. La douleur monta progressivement, de sa mâchoire et de sa joue, puis de son coude droit qui avait dû porter violemment au sol et recevoir tout le poids de la chute. Apparemment, les deux types n’avaient pas bougé.

Nadie rampa sur le côté, ramena ses jambes sous elle. Elle tenta de se relever mais un des hommes s’avança. D’un coup de pied, il envoya valser le fauteuil renversé – qui percuta l’écran de télé, rebondit. Il s’agenouilla devant elle, lui malaxa rudement le visage, le cou, les épaules, de ses lourdes mains gantées de cuir épais. Elle ne fit pas un geste pour résister, se laissa palper rudement le long des bras, des cuisses. Les mains aussi, et les pieds. Il n’y avait rien de « vicieux » dans ce pelotage systématique... beaucoup de rudesse et d’efficacité. La tête de Nadie avait doublé de poids, remplie de feu roulant et de battements sourds qui tambourinaient contre ses tempes.

Elle se savait dès à présent vaincue, tout en ignorant absolument TOUT de ce qui lui arrivait. Pourquoi ? Qui étaient-ils ? Que voulaient-ils ? Elle se savait vaincue et n’éprouvait aucune sensation spéciale – sauf la douleur. Elle n’avait même pas réellement peur. Elle savait qu’elle ne pouvait *rien*.

— On doit pouvoir y aller, grogna le type qui l’avait palpée, en se redressant.

Il avait des yeux très bleus, inexpressifs. Un visage aux traits communs, encadré par le col du ciré et le chapeau imbibé dont le rebord pincé laissait couler des gouttes d’eau. L’autre portait une barbe blonde, taillée court. Mais en dehors de ce détail pileux, il était d’apparence tout aussi anonyme que son collègue imberbe. Il dit :

— Si elle avait un implant, rien que la baffe a dû le péter...

Un implant... Un implant-sonde ? Nadie ouvrit et referma la bouche. La douleur gonflait sa mâchoire. Une ecchymose rougeâtre marquait sa joue. Un implant-sonde... Tout le monde est « implanté », il n’y a pas de secret... Pourquoi ceux-ci voulaient-ils...

— Lève-toi, commanda sèchement le type aux yeux trop

bleus.

Elle obéit. La main gantée s'agrippa sur l'épaule du déshabillé, tira vers le haut pour accélérer le mouvement. Lorsqu'elle fut debout, Nadie crut qu'elle allait défaillir aussitôt.

— Où est Ruiz ? questionna l'homme.

Ruiz ! C'était donc ça ! Il avait fait... il lui était arrivé quelque chose !

— Il n'est pas rentré, dit Nadie tout en remettant machinalement un semblant d'ordre dans sa toilette.

Les fermetures du peignoir avaient sauté quand l'homme avait tiré sur le vêtement pour la relever... Elle se sentait complètement nue, sous le regard froid de ces deux individus. Ridicule. Et c'était cela le pire : ce sentiment de ridicule.

— Qu'est-ce que vous lui vou...

— Où est-il allé ? questionna l'homme barbu. Depuis quand ne l'as-tu pas vu ?

— Il est allé à son travail, normalement... Je l'ai vu ce matin.

— Ne raconte pas de conneries. Son travail prend fin à six heures du soir. Il est revenu, et il est reparti. On le sait. Réponds !

— Mais je ne...

La main gantée de Regard Bleu vola de nouveau et se noua sur le devant du peignoir, sous sa poitrine. Tordit le vêtement. Elle pensa machinalement : Regard Bleu frappe, et l'autre pose les questions... C'était affreux : toute cette froideur ! Leurs visages n'avaient pas bronché, les yeux bleus n'avouaient pas le moindre soupçon de colère ou de... de rien. Ils sont capables de me tuer aussi facilement qu'ils allumeraient une cigarette ! songea encore Nadie.

Et la peur vint.

— Tu fermes ta gueule, dit Barbe Blonde. Si c'est pas pour répondre à nos questions, tu fermes ta gueule, tu entends ?

Le poing ganté de l'autre tournait et serrait le peignoir. Un étau se fermait sur sa poitrine, sciant ses omoplates. Elle acquiesça vivement, perdue dans le vacarme des sons de cloche qui martelaient son crâne. Elle dit :

— Vous vous trompez... Je suis rentrée de mon travail à cinq heures et j'étais seule. Ruiz n'est pas venu. Il n'est pas rentré.

J'ai même appelé son poste, je m'inquiétais à cause de la tempête...

— Tu as appelé son poste ?

L'étau se desserra. Elle prit une profonde aspiration, posa machinalement ses mains sur le poing ganté, comme si elle voulait dénouer les doigts de fer.

— Me touche pas ! dit Regard Bleu.

Les bras de Nadie retombèrent.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont dit, à son poste ? questionna l'autre.

— Que tout allait bien. Qu'il avait signalé normalement la fin de sa tournée et que...

— Quelle heure ?

— Quelle... je ne comprends pas ce que...

— À quelle heure il a signalé ce que tu dis ?

— En fin de tournée, normalement. C'est ce qu'on m'a dit.

Regard Bleu desserra totalement son étreinte. Il échangea un coup d'œil avec son acolyte. Nadie eut des gestes raides pour défroisser son vêtement et refermer les pans du peignoir l'un sur l'autre.

— Tu racontes des conneries, reprit Barbe Blonde. Il est revenu. Et reparti. Qu'est-ce qu'il avait dans l'idée de faire aujourd'hui ? Hein ?

— Mais je...

Cette fois, Regard Bleu se planta devant elle, et les deux mains gantées partirent dans sa direction. Elles se refermèrent sur les épaules du peignoir, puis d'un seul coup tirèrent latéralement. Le tissu se déchira net, dans le dos. Regard Bleu laissa tomber les deux portions de vêtement au sol. Nadie croisa instinctivement ses bras sur sa poitrine nue, mais une claque de la main gantée les fit retomber le long de son corps. Elle était là, vêtue d'un slip minuscule, bras ballants. Le visage rouge, un goût de fer dans la bouche.

— À quel Parti es-tu inscrite ? demanda Barbe blonde.

— Parti Neutre. Non Intégré, c'est mon Par...

— Et Ruiz ?

— Il est inscrit au Parti Neutre, lui aussi, vous pouvez...

— Pour qui travaille-t-il ? *réellement* ?

— Mais je vous l'ai...

— D'accord, dit tranquillement Barbe Blonde.

Il interrogeait comme une machine, n'accordait apparemment aucune attention à ses réponses.

Elle fut saisie à la gorge, projetée en direction du cabinet de toilette. La peur s'était transformée en une sorte de passivité plombée, qui lui brûlait le ventre. Elle heurta le chambranle de la porte, mais fut remise dans le droit chemin d'une bourrade dans les reins.

Elle voulut hurler, après avoir aperçu, l'espace d'un éclair, son reflet dans le miroir de la salle de bain : un visage terrifié, marqué de rouge violacé sur une joue. Un torse dénudé... Et les deux mains de cuir noir qui retombaient...

Elle fut à genoux, devant le siège des toilettes. Son menton heurta le couvercle de plastique rouge, mais elle fut repoussée de côté et un pied chaussé d'une botte de caoutchouc ouvrit le couvercle qui claqua contre le réservoir de la chasse d'eau. Nouvelle poussée. Ses seins s'écrasèrent contre le rebord de faïence froide. Dans le fond de la cuvette, un lambeau de papier hygiénique surnageait sur l'eau jaunâtre et puante du siphon.

— Pour qui travaille réellement Ruiz ? lança la voix lointaine de Barbe Blonde.

Elle avala sa salive et eut certainement le tort de ne pas répondre dans la seconde. Ses bras furent ramenés en arrière, ses poignets serrés sur ses reins. Elle plongea en avant, les épaules et les côtes raclant le rebord de la cuvette. Ferma les yeux. Son front toucha l'eau stagnante du siphon. Il y eut un bruit énorme et elle ouvrit la bouche pour hurler, mais la cataracte de la chasse d'eau qu'ils venaient d'actionner tourbillonna tout autour de sa tête. Elle se débattit, aspira, cracha, fut tordue par un spasme et vomit le peu qu'elle avait avalé dans la soirée.

Puis le vacarme s'estompa.

Elle était à genoux, jambes écartées, devant la cuvette. Trempée, suffocante, des lambeaux de papier spongieux collés sur son visage. Celui qui la maintenait dans cette position soufflait rauquement sur sa nuque.

— Je ne sais rien, dit-elle entre deux hoquets. Il rentrait souvent tard... Je croyais que c'était une femme... Je croyais...

Elle fut projetée en avant une seconde fois, et son hurlement étouffa dans un gargouillis de borborygmes. Son front heurta le fond de la cuvette. Le réservoir de la chasse se remplissait bruyamment. Nadie voulut crier encore, mais elle avala une nouvelle gorgée d'eau, toussa, gémit.

Tout en la maintenant d'une main courbée sur la cuvette, Regard Bleu (dont le regard était toujours aussi bleu, toujours aussi absent, froid, tranquille...) leva un genou et pesa entre les épaules de la jeune femme. De sa main gauche, il tira sur le slip, l'arracha. Son compagnon lui tendit le flacon de shampooing qu'il avait pris sur l'étagère, sous le miroir. Il l'avait débouché.

Nadie hurla, du fond de son piège caverneux de faïence, quand on lui écarta rudement les fesses. L'introduction du flacon dans son anus stoppa net le cri étouffé. La main gantée poussa sur le flacon, en le pressant entre les doigts.

Un spasme tordit le corps nu de Nadie, ses jambes battirent l'air, son pied fouetta plusieurs fois le rebord du lavabo. Regard Bleu pesait de tout son poids. Il enfonça le flacon d'une dizaine de centimètres. L'autre actionna une seconde fois l'écoulement de la chasse d'eau.

Lorsqu'ils retirèrent la malheureuse, elle râlait, mais elle était toujours consciente. Ses yeux étaient fous. Son visage marbré de traînées violettes exprimait la terreur la plus parfaite. Ses cheveux collaient en mèches gluantes. Des marques rouges tachaient la peau de ses épaules.

— Une femme ? dit Barbe Blonde. Quelle femme ?

Elle fit aller sa tête de gauche à droite, murmura quelque chose qui pouvait vouloir dire « je ne sais pas »...

— Tu n'as pas encore compris, pas vrai ? dit Barbe Blonde.

Regard Bleu souleva Nadie, puis la remplanta au sol, le dos à la cuvette. Il ramena ses mains au-dessus de sa tête, posa son pied sur sa gorge et l'obligea à s'arc-bouter en arrière, lui enfonçant à nouveau la tête dans la cuvette. Elle se souleva, les cuisses écartées, et Regard Bleu extirpa le flacon de son anus. Il enfonça aussitôt l'objet dans le vagin de la femme. Elle tressauta. Ses jambes volèrent, l'une d'elle refermée en ciseau et pressée contre la poitrine de son tortionnaire. Barbe Blonde empoigna la cheville, écarta la jambe, écarta très fort, et Regard

Bleu poussa d'un seul coup sur l'engin de torture – qui disparut aux trois quarts dans le sexe de Nadie.

Elle eut un dernier sursaut, d'une violence extrême. Roula au sol, aux pieds des deux hommes. Regard Bleu avait relâché son étreinte. Il rejoignit son compagnon sur le seuil de la porte.

Nadie donna l'impression qu'elle voulait se redresser, s'appuyant sur un coude. Un flot de sang jaillit soudain de sa bouche, un autre suinta entre ses cuisses. Elle retomba. Ne bougea plus.

Barbe Blonde et Regard Bleu quittèrent le cabinet de toilette.

— Tu attends ici, dit Barbe Blonde. S'il revient, tu préviens.

— Et toi ?

— Je rejoins les autres. On va voir du côté de cette bonne femme, si elle existe. On te fera signe.

— Ça va, dit Regard Bleu.

Il referma la porte derrière Barbe Blonde. Puis il alla jusqu'au lit, alluma une cigarette qu'il avait prise dans une boîte, sur la petite table basse. Ensuite, il se mit à fouiller l'appartement.

La minuterie était en panne, mais Ruiz connaissait le chemin : marcher tout droit pendant quatre ou cinq mètres, tourner à gauche, monter trois marches, suivre encore un couloir pendant cinq ou six mètres. La porte était au bout, au pied de l'escalier. Il parcourut ce trajet en boitillant. Les semelles de ses chaussures détrempées glissaient sur le carrelage défoncé – slurpsh, slurpsh, slurpsh... L'atmosphère lourde du lieu, une certaine chaleur moite, après les rafales glacées du dehors, additionnée aux incroyables puanteurs qui régnaient dans l'immeuble, tout se referma sur lui comme un éteignoir sur la flamme d'une bougie. Les odeurs étaient à base de poisson pourri et de putréfactions organiques diverses ; elles montaient des entrepôts d'ordures tout proches, éparpillés parmi les ruines : des montagnes de détritrus qui attendaient leur recyclage dans la construction des digues des bassins de maréculture ou des estacades multiples pour la restructuration permanente du port. Les tourbillons des vents balayaient ces

immondices avant de venir fouetter les derniers immeubles encore habités du quartier. Par temps chaud, c'était un pur supplice. Tout le Secteur Sud Elom-Kerhuon vivait dans les miasmes en attendant différentes métamorphoses promises par les Partis en course : le Parti Social avait décidé en son temps d'en faire un secteur voué à la reconversion des ordures, unique point de regroupement pour la Circonscription et doté de toutes les installations d'épuration nécessaires ; le Parti Libéral de son côté envisageait dans cette zone un agrandissement pratique du port de commerce. Ils avaient eu chacun leur temps de pouvoir majoritaire dans la Circonscription, mais leur règne respectif n'avait jamais duré assez longtemps pour leur permettre de conduire leurs projets à terme. Depuis quelques années, le Parti Social battait d'une courte tête son concurrent direct. Encore à l'heure actuelle, il était en hausse dans la Circonscription, immédiatement derrière le Parti Neutre, ce qui expliquait que la politique majoritaire mondiale et libérale n'eût rien tenté au niveau du quartier. Le secteur partageait sa surface entre les champs de ferraille et d'ordures, les ruines de vieux immeubles démolis, et ceux qui abritaient toujours une faune hétéroclite de locataires plus ou moins réguliers en attendant l'élection majoritaire d'un des deux Partis et, dans un cas comme dans l'autre, la démolition.

Ruiz avait encore la tête pleine de bruits. Les bruits de ce bar débordant d'ivrognes où il s'était enlisé, le temps de boire un verre d'alcool, et qu'il avait quitté rapidement pour échapper à un groupe éméché qui voulait à toute force l'associer à ses libations sous le prétexte qu'il « était trempé comme une souris malade et qu'il avait une bonne tête »... les bruits de la tempête, la colère de l'eau furieuse qui avait quitté le lit de l'Elom et battait avec grand fracas les piles du pont Albert-Louppe... le bruit de ses propres battements cardiaques qui venaient résonner jusqu'au fond de sa gorge et derrière ses tempes douloureuses...

Il aurait donné... *beaucoup* (qu'aurait-il pu donner ?...) pour pouvoir se reposer un peu. Souffler. Quelque part, à l'abri, avec quelque chose d'agréable et de chaud à avaler. Ce petit verre d'alcool – du rhum – qu'il avait cru malin d'ingurgiter dans le

bar avait simplement donné le signal d'une nouvelle offensive de brûlures gastriques ; les vagues amères n'en finissaient pas de se succéder les unes aux autres pour finir en explosions fielleuses dans le fond de sa gorge.

Il avait mal aux jambes, pour avoir trop longtemps marché dans la tempête, rue après rue, depuis qu'il avait perdu sa voiture, jusqu'ici. (Ici : le seul endroit où il pût se rendre, le plus proche du lieu de l'accident – rentrer chez lui, à pied, était hors de question dans son état : la nuit entière n'aurait pas suffi.) Il avait froid et se sentait malade. Son corps était devenu une sorte d'éponge imbibée d'eau glaciale, avec des îlots de souffrance : sa tête, son estomac, son torse meurtri. Pourtant, tant mal en point qu'il fût, il n'avait rien perdu de sa détermination. Cette espèce de folie qui l'avait empoigné si abruptement était toujours là et brillait, avec la fièvre, dans ses yeux.

Ruiz leva le doigt et appuya sur le bouton de la sonnette. Il attendit, mais le silence, lourd et noir, emplissait tout le couloir. Si *elle* n'était pas là ? Il appuya de nouveau sur le bouton se disant soudain qu'il n'aurait pas dû venir. Mais où aller ?

Un filet de musique syncopée s'éleva soudain derrière la porte, en même temps qu'un pâle rai de lumière dessinait le pourtour du chambranle dans la pénombre. Des pas soyeux traînants.

— Qu'est-ce que c'est ? questionna la voix enrouée de Jorgia.

Il aurait dû se sentir soulagé, et pourtant l'impression de gêne persista, s'accentua. Un cheveu sur la soupe. Il dit :

— Ruiz. C'est moi.

Un temps de silence. La porte s'ouvrit, entrebâillée d'abord. Ruiz poussa le panneau de bois humide, la main à plat sur la lèpre de peinture écaillée, entra. Referma la porte derrière lui.

— Bon Dieu ! souffla Jorgia.

Il se savait mal en point et de triste apparence, mais tout de même pas au point de provoquer cette grimace ahurie, presque apeurée.

— Ne t'inquiète pas, dit-il. Je dois te... il faudrait...

Il s'aperçut qu'il ne savait absolument pas comment raconter toute l'affaire, ni par quel bout commencer.

Tout au long de son trajet dans les rues vides, il n'avait cessé

de construire mentalement cet instant : cela n'avait posé aucun problème, Jorgia comprenait vite, elle acceptait de l'aider aveuglément, sans restriction aucune... pas de doute à ce sujet.

Et il était là, il lui faisait face, dans le minuscule vestibule aux murs écaillés recouverts de photos découpées dans des journaux, dans la lumière pâle d'une faible ampoule électrique pendue comme une chose agonisante au bout de son fil. La porte qui donnait sur l'appartement était fermée. Un espace exigu. Un mètre de large, deux mètres de profondeur, deux mètres cinquante de hauteur.

— Est-ce que tu pourrais m'offrir un verre de quelque chose ? demanda-t-il avec un sourire qu'il voulait rassurant.

Jorgia se contenta de serrer sur sa poitrine le gros châle à carreaux (taillé dans une couverture) qu'elle portait sur ses vêtements. Elle l'enveloppa d'un regard hébété qui s'arrêta finalement sur la valise avant de remonter jusqu'à son visage défilant.

— Qu'est-ce qui t'arrive, lui souffla-t-elle. (Elle l'appelait « Ru », il aimait bien.) Qu'est-ce qui te prend de débarquer dans cet état ?

Son intuition s'en trouva définitivement confirmée : il n'était pas simplement un cheveu sur la soupe... mais toute une tignasse ! Il s'appuya d'une épaule contre le mur, ferma les paupières une seconde en souhaitant que tout soit différent lorsqu'il les rouvrirait. Mais c'était toujours cette expression gênée, presque irritée, sur son visage pâle et ovale, ces cheveux noirs comme un casque frisé, ces yeux trop verts et trop grands.

— Un peu long à t'expliquer ici, souffla Ruiz.

Il se décolla du mur, comme s'il allait se diriger vers la porte de l'appartement. Jorgia était fermement plantée devant lui ; elle ne bougea pas d'un pouce pour s'écarter et le laisser passer. Au contraire : elle appuya du bout des doigts contre la poitrine de Ruiz, pour l'empêcher d'avancer.

— Tu ne peux pas entrer, dit-elle. Tu aurais dû prévenir, Ru. Je me serais arrangée...

Et tandis qu'un malaise s'emparait de toute sa personne (le relâchement nerveux ?), tandis qu'une nouvelle bouffée d'aigreur remontait de son estomac pour venir lui emplir la

bouche, Ruiz se sentit fouaillé par une incompréhensible envie de rire. Il repoussa d'un geste les mèches de cheveux trempés qui collaient sur son front et ses joues.

— Te prévenir, hein ?... Bon Dieu, si tu savais...

— Si je savais, oui. Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce que c'est que cette mallette ? Et puis... ça !

D'un mouvement du menton, elle désignait son torse. Ruiz suivit du regard la direction indiquée. Il vit sa chemise ouverte, son tricot de corps déchiré, la crosse de son revolver qui dépassait de l'échancrure, au-dessus de sa ceinture. Le fou rire nerveux trembla dans sa gorge, mais ses yeux, simultanément, s'emplissaient de larmes.

— Pourquoi te prévenir ? s'enquit-il, en criant presque.

Elle ne parut pas spécialement démontée par cet accès de colère (simplement ennuyée par sa présence, rien de plus). Elle lui fit signe de baisser le ton, en désignant la porte derrière elle d'un mouvement de la tête. Elle dit :

— À chaque fois que tu viens, tu me préviens dans la journée. Ou alors tu es là et tu me dis : je viendrai demain.

— Et tu fais ça avec combien de types ? renvoya-t-il.

Les mots étaient sortis d'eux-mêmes. Ils étaient ridicules et Ruiz le comprit sitôt après les avoir prononcés. Il n'avait jamais été jaloux de Jorgia. D'ailleurs, il ne s'était jamais posé de questions à son sujet – elle vivait à sa guise, libre, un peu en marge certainement : c'était ainsi qu'il l'avait trouvée et qu'il l'avait prise. Il comprit brutalement qu'il avait sérieusement extrapolé, tout seul dans son coin, sur l'avenir de leurs relations communes. Comme toujours... le petit cinéma personnel, et brutalement voilà que le film casse, que les lumières se rallument pour vous surprendre, tout con, assis dans ce fauteuil inconfortable d'une salle de spectacle miteuse...

— Tu dis des absurdités, Ru, dit Jorgia.

Son œil était sévère. De l'autre côté de la porte, la musique s'arrêta. Dans le silence, à voix basse, Ruiz se paya le luxe d'une grimace crâne et acquiesça :

— Parfait. Je sais.

— Tu ne sais rien, dit Jorgia. Je ne peux pas te faire entrer, c'est tout, parce que... parce que je ne peux pas. Je ne suis pas

seule. Ils sont une dizaine, là-dedans, entassés dans la cuisine en attendant que je revienne... Ton coup de sonnette nous a paniqués. On croyait à une descente du Contrôle de Propagande.

— Hein ? fit Ruiz.

Il ne trouva rien de plus intelligent à dire, ouvrait des yeux ronds. Jorgia poursuivit :

— Dans ton état, je ne peux pas te faire entrer. Certains d'entre eux savent que j'ai un... ami, mais ils ignorent ton appartenance à la Police de Dépollution – et ce serait mal vu. D'autres ne sont pas très sûrs. Je ne sais pas ce qui t'est arrivé, Ru, mais je me doute que tu es dans un pétrin quelconque, et je ne tiens pas à te faire entrer.

— Ça va, dit Ruiz, sur un nouveau hochement de tête.

Elle ne mentait pas – il en était certain. Il l'avait tout simplement crue disponible en tout temps, à la demande... sans tenir compte de ses occupations. Le petit cinéma... La contrariété mise à part, il se sentait néanmoins un peu mieux.

Il demanda :

— Qu'est-ce que le Contrôle de Propag vient foutre dans cette histoire ?

— Son boulot, sourit Jorgia.

Elle travaillait comme mercenaire, comme « piqueuse », pour un Institut de Sondage au service du Parti Social et faisait cela, disait-elle, parce que le travail lui laissait une grande liberté. Elle devait simplement parcourir les rues, se promener dans les centres populaires, les magasins, les usines, le port, partout, le lanceur camouflé dans sa manche de veste. Elle devait, en moyenne, placer quatre chargeurs de cinquante implants-sondes chacun, quotidiennement. À son poignet gauche, un détecteur bionique la renseignait sur l'état de ses cibles humaines : elle savait si la personne choisie était ou non dotée d'un implant de sondage et, si oui, de quel modèle il s'agissait (selon les Instituts, donc les Partis, les modèles étaient différents). Elle mitraillait à longueur de temps. Elle était passée maîtresse dans cet art de l'« épinglage » clandestin, touchait principalement au cou, pour les femmes, au front pour les hommes – les hommes, en se rasant, risquaient d'écraser

quotidiennement les projectiles espions microscopiques. Grâce à Jorgia, Ruiz en connaissait un rayon, à présent, sur les sondages !

— On est en cheville, dit-elle, avec une... organisation d'intox clandestine. Ils comptent se servir de nos aptitudes. Et c'est payant.

— Comprends pas, dit machinalement Ruiz.

Il écoutait maintenant d'une oreille distraite, se demandait dans quelle direction il allait poursuivre sa course. Il se demandait si cette nuit finirait jamais.

— C'est facile à comprendre, Ru. L'intox utilise des moyens légaux et reconnus : ça s'appelle alors de la propagande. Mais il y a d'autres moyens, détournés, camouflés : ne serait-ce qu'à travers l'idéologie drainée par les spectacles de télé... et mille autres façons. Une organisation, dont je ne peux te parler pour plusieurs raisons, va utiliser nos talents de piqueurs d'implants. Pour l'intox. Des micro-implants, pareils à nos micro-sondes, inoculés par les mêmes lanceurs, mais qui fourniront un autre travail. Une sorte de programme qui se dévidera dans la tête des piqués, et qu'ils avaleront inconsciemment.

— De l'hypnose ?

— Ça ne va pas jusque-là, Ru. Il ne s'agit pas de transformer les gens en robots. Simplement de leur fournir des armes, en quelque sorte, qui leur permettraient de résister à une autre forme d'intox légale.

— Et vous allez marcher ? Toi et tes copains terrorisés dans la cuisine ?

Jorgia sourit.

— L'intox clandestine qu'on nous demande de répandre est fournie par le Parti Social. On est en train de discuter...

Ruiz ouvrit la bouche pour répliquer, mais il ne fit que sourire et se tut. Cette conversation à voix basse dans le vestibule étroit avait quelque chose de tragi-comique...

— D'accord, souffla Ruiz. Je m'en vais.

Jorgia parut tout à coup véritablement peignée, sincèrement désolée. Ses mains lâchèrent le châle et vinrent se poser, ouvertes et légères, sur la poitrine de Ruiz. Elle les retira aussitôt, comme si le contact glacé l'avait transpercée tout

entière.

— Je ne peux même pas te garder ici, ni te dire de... Je ne sais pas quand ils vont partir, Ru. Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, dit Ruiz. Ou plutôt... mais c'est trop long à t'expliquer. Tu peux quand même faire quelque chose pour moi. (Il désigna du doigt le détecteur bionique qu'elle portait en permanence à son poignet gauche). Fais marcher ce truc. Dis-moi si je suis « piqué ».

— Il marche, sourit Jorgia. Depuis la seconde où je t'ai ouvert la porte. Sinon, je ne t'aurais pas raconté tout ce que...

— Naturellement... Donc, pas de problème pour moi.

— Pas de problème. Si tu as un implant, il ne fonctionne plus.

— Parfait, dit Ruiz. Est-ce que tu pourrais me trouver une pince ? Ou des tenailles ? Un truc dans ce genre...

Elle soutint son regard, sans ciller, pendant quelques secondes, puis regarda la mallette.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas, dit Ruiz.

Jorgia pinça les lèvres, laissa couler encore quelques secondes. Elle ne posa pas d'autre question, dit :

— J'ai des outils, dans le coffre de ma voiture. Elle est garée derrière l'immeuble. Tu sais où.

Sa main droite disparut sous le châle, réapparut. Ruiz prit les clefs qu'elle lui tendait.

— Tu les laisseras sur la voiture, Ru. Est-ce que je peux faire... Tu sais, ils vont probablement partir au petit matin...

— Merci, Jorgia. J'essaierai de te tenir au courant... (Tu verras, ça changera bien, un jour... Il arrivera quelque chose qui fera que tout changera...).

— Qu'est-ce que tu vas leur dire ?

Elle haussa une épaule, distraite. Ses yeux verts étaient chargés d'une lourde inquiétude.

— Bon, dit Ruiz. À plus tard. Ça ira, ne t'en fais pas.

— Où vas-tu. Ru ?

— Ne t'en fais pas, répéta-t-il.

Il ouvrit la porte, sortit à reculons, referma. Elle n'avait pas bougé.

L'odeur pesante dans le couloir était à ce point nauséabonde,

chargée d'humidité visqueuse, que Ruiz fut véritablement soulagé, presque heureux de replonger dans la tourmente. Pourtant, il avait sérieusement espéré une pause, une trêve, un temps de calme et de chaleur, une halte bienvenue dans le cours démonté des événements. La première gifle de pluie glacée fouettant sa peau fiévreuse lui fit l'effet d'une véritable décharge électrique le traversant de part en part. La pauvre chaleur qui avait fait fumer ses vêtements mouillés, dans le vestibule, fut balayée tout net sous le tranchant de l'averse. Ruiz plongea tête baissée sous les hersees qui s'abattaient en rafales serrées.

Quatre ou cinq centimètres d'eau couraient sur le bitume du quai, en vagues successives troussées par le vent, les berges de l'Elom avaient disparu, englouties sous le débordement des flots qui semblaient s'étirer jusqu'aux lointaines silhouettes des immeubles et entrepôts situés sur la rive gauche. Quelques rampes d'éclairage, pendues et balancées au sommet de leurs mâts, dessinaient dans ce paysage désastreux, comme hachuré, une suite de halos cisailés par les brillances de la pluie. Ruiz distingua, dans le malstrom hurleur, quelques flocons de neige.

Il longea le mur de l'immeuble, pataugeant cette fois dans une vraie gadoue. L'immeuble couvrait, à l'origine, plus du double de sa surface actuelle : il avait été en partie démoli et, sur le mur qui maintenant formait façade, on lisait encore les traces des étages et les lignes brisées des scellements de cages d'escalier. La place était un espace nu de quelques centaines de mètres carrés, de forme approximativement circulaire, borné par les amoncellements de gravats, les décombres de la démolition qui n'avaient jamais été enlevés ; plus loin encore surnageaient quelques pans de mur, vestiges d'autres immeubles que l'on n'avait pas entièrement rasés. Surplombant le tout de plusieurs dizaines de mètres, comme une enceinte hermétiquement fermée, terrible, à qui la tempête et les lumières de la ville donnaient l'apparence de terrils charbonneux, il y avait les collines de déchets puants, les ordures régulièrement entassées, en transit avant d'être évacuées vers les chantiers maritimes et amalgamées sur les ferraillasses des armatures dans leur ciment plastifié... les ordures, les détrituss, la merde, la merde rejetée par les quelques

dizaines de milliers d'électeurs de la Circonscription 2002, majoritairement neutre. Pour l'instant...

Ruiz se retrouva derrière l'immeuble, dans un renforcement pompeusement baptisé « cour ». Les méchantes lueurs des lampadaires alignés le long du quai ne parvenaient pas jusque-là. Ruiz se cogna contre le pare-chocs arrière d'une voiture stationnée – et jura. Ce n'était pas celle de Jorgia. Il attendit quelques secondes pour habituer ses yeux à l'obscurité, compta une demi-douzaine de véhicules garés dans le petit espace, avec de l'eau et de la boue jusqu'à mi-roues. Les voitures des piqueurs et piqueuses en réunion de « travail » chez Jorgia... Pataugeant de plus belle, il les passa en revue, finit par trouver ce qu'il cherchait. Il avait les doigts gourds, à demi insensibilisés par le froid, et dut s'y reprendre à plusieurs fois avant de trouver la serrure et d'y planter sa clef.

Il jeta la mallette à l'intérieur, se débarrassa également du revolver qu'il posa sur le siège. Il fit le tour de la voiture, déverrouilla et ouvrit le coffre. Il trouva sans peine la petite boîte à outils.

Dans la voiture, Ruiz eut l'impression qu'il faisait une chaleur extraordinaire. La peau de son visage et de son crâne cuisait, flagellée par la pluie mêlée de flocons acérés. Les picotements se répandirent sur tout son corps.

Il trouva une lampe de poche dans le compartiment supérieur de la boîte à outils, l'utilisa pour inventorier le contenu de la caisse métallique. Il y avait quelques chiffons gras, des bougies aux électrodes rouillées, des lames brisées de scies à métaux, un jeu de tournevis, des clefs de différents modèles et de différents calibres. Un marteau. Quelques pinces... Il choisit un tournevis d'allure impressionnante, une pince à prises multiples. C'était à peu près tout ce dont il pouvait se servir.

La lampe entre les dents, il posa la mallette sur ses genoux, la tourna et la retourna dans tous les sens. Elle ressemblait de plus en plus à un bloc sans faille, ahurissant, hermétiquement clos. Nulle trace de fermeture ou de charnières. Le cuir dur – la mallette était certainement en acier, le cuir ne jouant qu'un rôle décoratif. Le cuir dur, et puis la poignée, et puis ce bandeau de

métal, comme deux rubans juxtaposés qui couraient sur le périmètre de l'objet. Ruiz tenta d'introduire l'extrémité du tournevis entre ces deux rubans d'acier. Résultat négatif. Les bords joignaient si parfaitement qu'il n'aurait pu glisser entre eux une lame de rasoir.

Il laissa tomber les outils sur le plancher de la voiture.

Alors ?

Fendre l'acier des panneaux de la mallette ? L'éventrer ?

Et puis, si le contenu... Mais non, c'était fou. Ruiz se renversa sur le dossier du siège et ferma les yeux. Il se répéta mentalement que le contenu de cette foutue mallette avait une valeur certaine. Deux hommes s'étaient battus pour sa possession. D'accord, Ruiz... mais si le contenu de cette foutue valise peut avoir de la valeur pour certains, il peut tout aussi bien n'en avoir aucune pour d'autres...

Il rouvrit les yeux, le cœur battant, transpercé par cette illumination. Bon Dieu ! Se pouvait-il que... Évidemment, mon vieux ! cette saloperie est peut-être bourrée de papiers, de documents, de n'importe quoi...

Tant pis ! Ce « n'importe quoi » était certainement monnayable. Il trouverait, il trouverait ! Il était maintenant trop loin sur le chemin, trop engagé dans cette incohérence. Évidemment, il pouvait encore contacter le Central pour raconter son aventure par le menu : finalement, il n'avait fait que sauver sa peau en agissant légalement... mais alors, il serait redevenu le Ruiz Doiewski d'avant, le Ruiz terminal et conforme de la lignée Doiewski, celui qui n'aurait fatalement jamais plus envie de courir dans cet univers de statues...

Il réfléchit longuement. La pluie tambourinait sur la capote de toile tendue. Elle coulait à l'intérieur par une tache désimperméabilisée.

Plusieurs conclusions s'imposèrent, lumineuses, au terme de cette réflexion. Deux surtout avaient leur importance. La première : cette mallette ne s'ouvrirait certainement pas par l'opération du Saint-Esprit (il le savait déjà) et devait obligatoirement comporter un système de sécurité incorporé. Quelque chose qui risquait de lui péter au nez s'il cherchait à

forcer la serrure (en admettant qu'il la trouve) ou à fendre les panneaux. Seconde conclusion : il ne s'en tirerait pas tout seul. Même s'il ouvrait la mallette et découvrait le contenu. Ou bien ce contenu n'était pas utilisable tel quel et devait être monnayé – et Ruiz n'y parviendrait pas seul. Ou bien il pourrait l'utiliser immédiatement et en jouir sans plus attendre – et *il n'en avait pas envie, seul.*

Il comprit toute l'importance qu'il avait accordée à Jorgia, dans le réseau de ses motivations.

Attendre. Faire étape quelque part et attendre.

Il avait pris une décision – c'était ce qui lui paraissait le plus sage. Il mit le contact, démarra. Quelques minutes plus tard, il roulait au volant de la voiture de Jorgia, sur une avenue déserte balayée par de la véritable neige (à dose égale avec la pluie). Il allait chez lui.

Sur le pas de la porte extérieure de l'immeuble, Barbe Blonde avait allumé une cigarette (il s'appelait en réalité Sylvain Parton et très peu de gens connaissaient cette identité ; ses collègues du service, ceux qui travaillaient habituellement avec lui, l'avaient surnommé l'Angélique). La manœuvre prit un certain temps, une bonne minute, et de toute évidence son briquet fonctionnait mal. Ou alors c'était la faute du vent. En réalité, l'Angélique s'assurait précautionneusement que la rue était calme, sans danger. C'était exactement comme lorsqu'ils étaient arrivés : les lueurs blafardes et enchifrenées des rampes d'éclairage, la pluie (additionnée, semblait-il, de flocons de neige) et les files de voitures en stationnement de chaque côté de la rue transformée en ruisseau.

L'Angélique et Martial (ainsi se nommait Regard Bleu) avaient chacun leur véhicule. C'était l'Angélique qui l'avait demandé, afin que chacun puisse conserver une certaine autonomie – et il avait eu raison : les événements le lui confirmaient. Il aurait normalement dû laisser Martial dans la rue pour faire le guet, mais il lui avait demandé de monter avec lui : il ne se sentait guère de taille à se charger d'un sale boulot si besoin était – et ç'avait été le cas...

Mais il n'était pas impossible que les types du Parti Libéral soient sur leurs talons.

Il dépassa la voiture de Martial, hâta le pas pour arriver à hauteur de la sienne. Il s'y engouffra. Sans attendre, il contacta par radio de bord les voitures de la seconde équipe. Le dialogue fut bref. Ils étaient en route vers le siège du Parti pour le Renouveau de la Foi et de la Force. L'Angélique ne donna aucune information précise, se bornant à signaler qu'il les rejoignait. Il mit le moteur en marche.

Il était 20 h 30, à quelques minutes près. La séance au domicile de ce Ruiz Doiewski avait pris un certain temps.

Pendant tout le trajet, l'Angélique tourna et retourna le problème dans sa tête en essayant de dénicher quelque part ce fichu fil conducteur qu'il suffirait de tirer pour démêler tous les nœuds du problème. Mais il ne trouva rien. De toutes manières, il manquait d'éléments précis. Les informations que la Direction de la S.R.C.E. du Parti Social avait bien voulu communiquer à ses agents actifs n'étaient pas fatalement complètes – ni même exactes. Sylvain Perton, dit l'Angélique, était agent actif de la S.R.C.E. du Parti Social et il connaissait la musique...

Un vol commis dans les labos de la Recherche militaire du Parti Social / stop / Soupçons portés sur le Parti du Renouveau de la Foi et de la Force, ainsi que sur un certain Ruiz Doiewski / stop / Qui est en réalité Doiewski ?

À peu de choses près, c'était cela.

Quel était ce vol ? Comment la Direction avait-elle pu soupçonner le Parti du Renouveau et que venait foutre ce Doiewski dans cette histoire ?

Pour tout arranger, on leur avait fait savoir que les grands costauds de la Police de Contrôle étaient eux aussi sur le coup – ce qui signifiait que l'affaire avait une sérieuse importance et que le Parti Social avait estimé ne pas pouvoir s'en sortir par ses propres moyens – néanmoins, ils envoyaient des agents actifs sur le coup avec pour recommandation première UNE EXTRÊME MÉFIANCE. Les Libéraux semblaient être de la fête eux aussi...

Le bordel le plus absolu.

Et tous les coups autorisés. (L'Angélique n'avait pas besoin

de dessin pour comprendre ce que ça signifiait...)

Il se dit que Garçon, de la seconde équipe, avait peut-être des éléments plus précis – des informations qu'on n'avait pas jugé utile de lui fournir à lui, par simple mesure de précaution, en appliquant le principe du cloisonnement.

Il cessa de se torturer le crâne – puisque, de toute manière, il n'obtiendrait aucun résultat positif – et, l'esprit à peu près vide, appuya sur le champignon. Toute cette pluie le rendait vaguement morose...

La rue était une impasse bordée par des immeubles anciens, de pierre de taille, qui ne dépassaient pas trois étages en hauteur, tous pourvus de petits jardins clos devant leurs façades. Tous les volets des fenêtres étaient clos ; de la lumière filtrait, en minces rais, par les interstices de certains.

Roulant au pas, l'Angélique s'engagea dans l'impasse. La seconde équipe comprenait deux voitures, qu'il repéra rapidement, stationnées de chaque côté de la rue, à quelques mètres du numéro du siège du Parti du Renouveau. Dans l'une d'entre elles devait se trouver un guetteur, mais l'Angélique fut incapable de le repérer à cause du mauvais éclairage de l'impasse. Il se rangea à une dizaine de mètres de là et poussa le bouton de son contact-radio.

— L'Angélique. C'est moi.

— Nèdec, dit la voix soufflée. Je suis juste devant toi dans la tire. Ils sont en haut. Ils viennent de me prévenir : tout est okay.

— J'y vais...

— Hé, fit Nèdec. Fais gaffe. Y a peut-être un hic.

— Explique. Vite.

— La bagnole jaune qui est stationnée devant le n° 35. En plein devant l'objectif. Elle vient d'arriver, tous feux éteints, y a pas cinq minutes. Depuis, c'est le calme plat. Personne n'en est sorti, personne n'en est descendu... Ça pourrait bien être les Libéraux, ou bien aussi les grands caïds de la Police de Contrôle – quoique ça m'étonnerait que ces messieurs se mouillent de cette façon, c'est pas dans leurs manières, mais on ne peut pas savoir.

— C'est peut-être aussi des amoureux, renvoya l'Angélique.

— On peut pas savoir. Faut que tu t'en charges. Qui que ce soit, par leur seule présence, ils vont nous emmerder : ils risquent de te voir monter, ou encore ils verront toute l'équipe sortir... On peut pas faire de gaffe. C'est peut-être aussi des éléments de ce foutu Parti du Renouveau.

— Ça va, dit l'Angélique.

— Moi, je suis coincé. Je peux pas me permettre, maintenant, de sortir de cette bagnole – si ce sont des mauvais, ils me repéreront et se poseront des questions.

— Et si ce sont des baiseurs en vadrouille ?

— Merde ! dit Nèdec. Ce sera pas le premier crime crapuleux non élucidé. On a carte blanche à la puissance 1000, tu veux pas que je te rappelle ce que ça signi...

— Okay ! coupa l'Angélique.

Il baissa le bouton du contact-radio. S'assura que son automatique était armé et pourvu de son dispositif réduit silencieux. Il empocha l'arme, le doigt sur la détente.

Coupa les phares et descendit de sa voiture.

D'un pas tranquille, il remonta le trottoir en direction du 35 et de la voiture jaune. Il avait relevé le col de son ciré, rabattu le bord de son chapeau. À hauteur de la voiture, il s'arrêta net. Il posa, d'un geste vif, la main sur la poignée de la portière : elle n'était pas fermée.

Merde ! songea-t-il, en rencontrant les regards ahuris. La fille poussa un petit cri. Le type ouvrit la bouche, l'air mauvais, probablement pour protester. L'Angélique tira deux fois. Juste deux fois, à travers la poche de son imperméable. Il referma la portière.

Puis il poussa la grille du petit jardin. Tout l'immeuble appartenait au Parti du Renouveau ; il n'avait donc pas à s'embarrasser de précautions inutiles.

La pièce était immense et tous les murs disparaissaient, du sol au plafond, derrière les rayonnages de gigantesques bibliothèques. Les seules trouées dans cette phénoménale tapisserie de livres et de dossiers étaient celles des deux fenêtres, rideaux tirés et volets clos – et de la porte donnant sur le palier. Le mobilier était composé de deux grandes tables, elles

aussi surchargées de livres ou de chemises cartonnées (beaucoup étaient tombés à terre, éparpillés sur le tapis usé). Un combiné vidéophonique se trouvait sur l'angle d'une des tables, à côté d'une lampe à tige flexible – l'unique source de lumière.

Immense, la chemise déboutonnée jusqu'au nombril et néanmoins tendue sur ses pectoraux, les cheveux grisonnants et frisés en bataille, Garçon accueillit l'Angélique par un haussement de sourcils interrogateur. Un agent, que l'Angélique ne connaissait pas (ils n'avaient jamais travaillé ensemble jusqu'à cette nuit) mais qui se nommait Bertgame, accompagnait Garçon – le type paraissait encore plus maigre et fluet à côté de l'immense officier de la S.R.C.E.

— Rien de terrible, dit l'Angélique.

Il désigna du menton les quatre personnages assis sagement sur des chaises, dans un angle de la pièce – quatre potiches que le maigre Bertgame ne quittait pas de l'œil.

— C'est ta récolte ? demanda-t-il.

Garçon acquiesça. Il traversa la pièce (on aurait dit que tout l'édifice vibrait !) et fouilla les poches de sa veste qu'il avait jetée, avec son imperméable, sur la seconde table. Il trouva un paquet de cigarettes vide qu'il froissa et jeta. L'Angélique lui offrit une Camel Big Chief.

— La permanence de nuit au complet, dit Garçon en rejetant une épaisse bouffée de fumée. Il y en avait trois autres à l'étage inférieur : ils ont eu le tort de croire qu'on n'était pas sérieux. Bert a fait un carton super. Bert est rudement costaud... Ceux-là (il désigna les quatre hommes sur les chaises) ont l'air un peu moins cons.

Les intéressés ne bronchaient pas. Ils étaient tous vêtus de façon plus ou moins similaire : – pantalons de teinte neutre, pulls de laine bleu marine, – et portaient en sautoir des crucifix métalliques d'au moins dix centimètres de haut. Ils étaient âgés de trente à quarante ans environ. Plutôt pâles, sans que l'on pût savoir si la colère ou la peur en étaient la cause. Le cercle lumineux de la lampe ne touchait pas le coin de la pièce où ils se trouvaient ; dans la pénombre, l'Angélique crut malgré tout remarquer certaines traces de meurtrissures sur les visages des

militants. Il nota distraitemment que les phalanges de Garçon étaient écorchées...

— Mon gibier n'était pas là, dit-il sur un ton morne. Juste sa femme. On n'a rien pu en tirer — je pense qu'elle ne savait rien. Elle a parlé d'une possible maîtresse, pour son bonhomme — on a quelque chose à ce sujet ? (Garçon, d'un vague signe de tête, avoua son ignorance.) J'ai laissé Martial là-bas. On ne sait jamais : le gaillard peut se pointer.

— M'étonnerait, bougonna Garçon.

— Et ici ?

— Ils jouent aux cons. Ils n'ont jamais entendu parler du moindre fric-frac aux labos de Crozon OOA. Savent pas de quoi on parle... (Garçon regarda les quatre hommes, l'œil mi-clos dans la fumée de sa cigarette.) On va être forcés de les descendre. Pour la peau.

La menace n'eut aucun effet visible et immédiat. Puis, avec un sourire contrit, l'un des quatre prisonniers, apparemment le plus âgé, se racla la gorge et dit :

— Attendez tout de même une minute...

Il s'attira aussitôt les regards sévères et accusateurs de ses compagnons... Garçon et l'Angélique échangèrent une grimace satisfaite — Bertgame était de marbre.

— Tu t'appelles ? demanda Garçon.

— Demagüan, fit l'autre — et pour ses compagnons il ajouta : Pas la peine de jouer les martyrs pour du vent. Je viens de comprendre quelque chose.

— T'as compris quoi ? s'enquit l'Angélique. Que t'en avais plus pour longtemps à respirer ?

Demagüan croisa ses mains sur ses cuisses. Il dit :

— Je suis responsable du Mouvement. Un des responsables. Vous appartenez au Parti Social, n'est-ce pas ?

— On s'intéresse à un vol commis dans les labos du Parti Social parfaitement, dit Garçon. Ne va pas en tirer des conclusions hâtives...

— Vous ne me la ferez pas, renvoya Demagüan. Vous êtes sérieusement baisés, pas vrai ? Mais davantage encore que vous ne pouvez l'imaginer. Ça va... *sans nous, vous n'en sortirez pas.* Nous buter ne servirait à rien.

Garçon retira sa cigarette d'entre ses lèvres épaisses. Il l'écrasa au sol, sur le tapis. Dit posément :

— Alors, tu accouches ?

— D'accord, dit Demagüan. On a récupéré le paquet. Mais on est sans nouvelles de nos agents. Je pensais que vous y étiez pour quelque chose. Apparemment, c'est négatif. En admettant que nos gars aient eu des difficultés, tu as une idée de l'identité de ceux qui auraient pu leur jouer ce sale tour ? Moi oui, peut-être...

— Les Libéraux ? souffla Garçon, dans un petit sourire.

Demagüan lui retourna la grimace.

— On pourrait peut-être s'épauler mutuellement, pour une fois ? Au moins pour un temps... Je te le dis : apparemment, nos types sont en difficultés...

Le regard de Garçon n'était plus qu'une fente grise. Il ne broncha pas d'un pouce, pendant une longue minute. Puis lâcha :

— Ruiz Doiewski, tu connais ?

— Non, dit Demagüan, sur le ton de la plus parfaite sincérité. Il devait l'être, sincère. Vraiment...

— Il te manque donc pas mal d'éléments, dit Garçon. Le Parti Libéral est peut-être dans le coup... Mais il n'est pas le seul. La Police de Contrôle également.

Cette fois, Demagüan accusa le coup. Brièvement.

— Raison de plus pour s'épauler...

— Tes agents se sont fait avoir, dit Garçon. Ils se sont fait avoir par un gars qu'on a identifié comme étant un certain Ruiz Doiewski, normalement membre de la Police de Dépollution. Est-ce qu'il bossait ou non pour le Parti Libéral ? Ou pour quelqu'un d'autre ? C'est la question.

— Je suis pas censé vous croire...

— C'est vrai. Et moi non plus, je ne suis pas censé te croire. Pourquoi est-ce qu'on discute ?

— Merde ! s'excita Demagüan. Je te propose *vraiment* un coude à coude !

L'Angélique demanda :

— Et tu offres !

— Parts égalés du colis, si on parvient à le retrouver... Ou

plutôt un soutien de votre Parti au mien, dans une action à déterminer.

— T'es cinglé, dit l'Angélique.

Demagüan sourit encore :

— Pourquoi ? Si vous ne le retrouvez pas, ce colis, ça risque de tourner plutôt mal pour vous. Surtout si la Police de Contrôle met son grain de sel dans l'affaire. On peut toujours fermer notre gueule, si on a des avantages en contrepartie...

L'Angélique fronça les sourcils : il ne comprenait plus. Il jeta un coup d'œil du côté de Garçon, lequel se mordillait le coin d'une lèvre.

— Fermer votre gueule ? interrogea-t-il. Et à propos de quoi ?

— Fais pas l'innocent ! ricana Demagüan. Bon Dieu, je ne suis pas le seul responsable du Parti du Renouveau à être au courant. Vous avez sérieusement fait les andouilles en vous amenant ici pour buter à tour de bras... mais on pourrait gommer cette erreur.

— Tu te fous de moi ?

— C'est toi qui te fous de moi ! Comment est-ce qu'on aurait pu vous le piquer, votre colis de Picro ? On savait tout ! On savait que le vol allait être commis *par des agents du Parti Social, dans les labos du Parti Social*. On savait aussi ce que vous comptiez en faire ! On a intercepté le colis, c'est tout, en dégommant vos contacts et en brisant votre filière. Ça, on pourra toujours le dire, par la suite, si ça tourne au vinaigre pour nous : je le répète, je ne suis pas seul ! Et vous savez bien que je dis vrai, *sinon comment est-ce que vous auriez pu nous identifier ?*

Garçon était pâle, soudain, mais toujours inébranlable. L'Angélique se demanda s'il savait ce que venait d'annoncer le type, ou bien s'il essayait de jouer la comédie et accusait le coup quand même. Bon Dieu : *le Parti Social avait monté ce cambriolage de toutes pièces et s'était fait piéger*. Pas étonnant, tout ce foin, et l'appel au secours lancé à la Police de Contrôle. Ce mystérieux « picro » devait avoir une fameuse importance !

— Un vol a été commis dans nos labos, récita posément Garçon. On fait le tour des coupables possibles.

Demagüan ricana encore et rétorqua derechef :

— Mon cul ! Ça vous obligerait à contrôler tous les Sièges de Partis – et il y en a un paquet dans cette Circonscription neutre... Négatif... Vous avez un objectif précis : notre mouvement, et puis ce type dont vous avez parlé, qui aurait doublé nos agents. C'est ça vos informations ! Comment vous les avez eues, ces informations ? Simplement parce que vous avez organisé ce vol et que, d'une façon ou d'une autre, vous avez eu connaissance de ce qui est arrivé à vos agents. Point final.

— La suite ? demanda Garçon.

— On la ferme. On joue le jeu ensemble, mon Parti et le vôtre. En échange, vous nous soutiendrez dans l'avenir, d'une manière que les Leaders établiront – c'est pas nos oignons. Pour le moment, on essaie de récupérer le paquet, sous le nez de la Police de Contrôle.

— Vos types se sont fait doubler, dit Garçon.

— Pour le moment, nous, on n'a aucune information à ce sujet. On sait qu'ils devraient être ici et qu'ils n'y sont pas.

— Un connard qui s'appelle Ruiz Doiewski les a eus ! tempêta Garçon. Et il n'a pas agi pour le compte de la Police.

— Tu vois bien, sourit Demagüan, que tu as beaucoup d'informations que tu ne pourrais pas avoir si...

— Ça va !

Demagüan se leva. Il fit deux pas, s'étira, regarda le revolver de Bertgame braqué sur son ventre, et fit exactement comme si le braqueur n'existait pas.

— Reste à savoir, dit-il, pour qui ce type travaille. On pourra peut-être avoir des informations à son sujet... Ça m'étonnerait que ce soit pour les Libéraux – ils n'étaient pas dans le coup, j'en suis sûr.

— Ils ont déposé une plainte en bonne et due forme, dit Garçon. Parce qu'on a eu l'air de les accuser quand on a passé l'affaire à la Police de Contrôle.

— Impossible de faire autrement, hein ? dit Demagüan. Je veux parler de la Police de Contrôle... Pour vous couvrir, tout en cherchant de votre côté...

— Mais maintenant, poursuivit Garçon, le Parti Libéral est lui aussi dans le coup. Il a flairé le gros coup et il veut savoir...

— C'est à nous de mettre les bouchées doubles, dit Demagüan.

Garçon regarda l'Angélique.

L'appel d'un émetteur-récepteur de poche vibra soudain dans le silence tendu. Garçon marcha jusqu'à la table sur laquelle il avait posé sa veste. Il sortit l'E.R. d'une des poches.

— Garçon, j'écoute.

Il écouta pendant trente secondes. Dit : « Okay » et reposa le boîtier.

— Tu ne reverras jamais tes agents, annonça-t-il à Demagüan. Apparemment, ils n'ont pas réussi à récupérer le colis. On vient de retrouver les carcasses de deux voitures embouties, sur les docks. L'une des deux était celle de notre cher Doiewski. Deux cadavres dans l'autre – carbonisés. Pas de trace de Doiewski. Il court toujours, avec sa petite mallette...

Demagüan échangea un coup d'œil avec ses collègues – qui ressemblaient toujours à autant de statues. Puis il dit :

— On va le rechercher, le retrouver.

— Une minute, dit Garçon.

Il se dirigea vers le combiné du vidéophone.

Julio Agripp se dit que J.M. avait la tête de quelqu'un qui émerge au soleil après une semaine de nouba. Mais il garda la réflexion pour lui.

Il alluma une nouvelle cigarette.

— Nom de dieu ! ragea J.M. Lawe. Évidemment qu'ils nous tiennent et que ces quelques pelés du siège de la Circonscription ne sont pas les seuls au courant !... Okay ! Julio, donne le feu vert pour l'alliance ! Qu'ils me retrouvent ce satané Doiewski, nom de Dieu ! Les Leaders se démerderont entre eux pour le marché !

— Ils vont faire du foin !

— Je m'en tape ! Ils se démerderont... On peut accepter cette trêve que les types du Renouveau proposent, tout le temps qu'elle pourra servir. Ensuite... Ensuite, si on ne laisse aucune trace, on pourra toujours se débrouiller. C'est pour ça que je vais attendre avant de prévenir le Bureau Politique. L'accord entre Leaders interviendra *après*, si vraiment il ne nous reste

pas d'autre alternative.

— On peut faire confiance à Garçon. Il n'a pas moufté en apprenant qu'on était à l'origine de tout ça.

— Qu'il continue à ne pas moufter, renvoya J.M. Lawe sur un ton épuisé. Et qu'il me retrouve ce Doiewski fantôme, bordel, avec ou sans les guignols du Renouveau.

— Du côté de la Police de Contrôle ?

— Rien. Et il ne faut s'attendre à rien. Si on les trouve dans nos pattes, ce sera de toute façon le signe qu'on est fichus... Tu ne voudrais pas arrêter de fumer cette merde, Julio ? J'ai l'estomac au bord des lèvres...

Julio écrasa le mégot dans le récipient aux trombones.

— Je préviens Garçon, dit-il.

Et il s'en fut.

J.M. se dit qu'à chacune de ses apparitions il prenait l'équivalent d'une bastonnade qui le laissait le corps plus noué et le moral plus bas. Toujours un peu plus bas...

Il avait commis une erreur terrible, impardonnable, en sous-estimant l'adversaire. D'ailleurs, il n'avait même pas envisagé l'existence d'un adversaire, dans cette affaire. Mais voilà : il y en avait un. Le Parti pour le Renouveau de la Foi, à l'affût, aux aguets, qui avait eu connaissance, par une fuite quelconque, du projet. Il réfléchit, pour savoir comment les Leaders pourraient s'entendre. Puis il essaya de construire le plan d'une action qui éliminerait définitivement tout danger de pressions et de chantage venant des fanas du Renouveau. Après tout, c'était possible... Même s'il fallait effacer quelques hauts dirigeants. Le tout était de ne pas laisser de traces.

Mais c'était mal parti.

Une chance sur quelques milliers de terminer sans véritables dégâts.

Le carillon de la porte d'entrée tinta sur deux notes pointues, ting-ting, qui se plantèrent comme des aiguilles dans le crâne de Martial-Regard-Bleu. Il sursauta, planté au centre de l'appartement qu'il était en train de mettre systématiquement sens dessus dessous (ses trouvailles, jusqu'à présent se

bornaient à un calepin-répertoire aux pages couvertes de numéros d'appel vidéophonique : il l'avait empoché). Il amorça un mouvement en direction de la lampe-spot, au-dessus du lit, mais il cassa le geste avant d'atteindre l'interrupteur. Il sortit le revolver de sa poche et marcha vers la porte.

Le carillon sonna une seconde fois. Martial crut entendre quelqu'un qui fredonnait, derrière le panneau. Il sourit – ses yeux d'un bleu coupant conservaient toute leur froideur.

De la main gauche, tenant son arme braquée dans la droite, il libéra le verrou... et il eut l'impression de recevoir toute la maison sur le dos quand la porte ouverte à toute volée lui percuta le front. Dans le quart de seconde suivant, il se retrouvait coincé entre le mur et le panneau, tenant toujours son revolver, mais sans pouvoir l'utiliser. Une force de plusieurs tonnes poussait contre cette foutue porte. Il sentit couler quelque chose de chaud sur ses lèvres, comprit que son nez avait écopé. Le canon froid se posa en douceur contre sa tempe ; il vit le bras du type, et son visage rougeaud sous le rebord d'un capuchon de ciré luisant de pluie.

— Surtout, dit le type, tu ne fais pas le con...

Martial jura qu'il n'en avait nullement l'intention. Et lâcha son arme.

Ils étaient trois. Ils refermèrent le vantail, poussèrent le verrou.

Martial se frotta le nez, considéra un instant ses doigts souillés de sang. Puis il fit face.

Trois. Tous armés – des pétards monstrueux. Il comprit en voyant la taille de leurs épaules pourquoi il avait imaginé un bulldozer, derrière la porte...

— Salut, dit celui qui le tenait en respect.

De sa main libre, en véritable expert, le type fouilla les poches de Martial – ne trouva rien, évidemment, sauf le petit carnet-répertoire qu'il empocha à son tour. Ses deux compagnons allaient et venaient dans l'appartement. Ils poussèrent un petit sifflement en découvrant le corps de la femme dans le cabinet de toilette.

Le braqueur dit :

— Si tu veux me faire croire que tu es ici en visite amicale, je

ne marche pas...

Un rigolo. Il avait une voix étonnamment flûtée. Mais des yeux comme deux revolvers, en plus de celui qu'il tenait en main.

— Comprends pas, dit Martial.

Le sang coulait dans sa bouche et sur son menton. Il savait très bien comment tout cela allait finir. S'il avait peur, cela ne se remarquait pas.

— Écoute, dit la voix flûtée. On n'a pas une seconde à nous – une nuit chargée, à ce qu'on dirait. On va pas s'emmerder à jouer au plus fin et à tourner autour du pot.

— Je suis pas tout seul, dit Martial, et vous allez...

— Ce qu'on va faire, tu le sauras assez tôt. T'es pas tout seul, c'est vrai – il y a cette dame à qui vous avez fait des gros câlins. Joue pas au plus fin : on a de la veine, ce soir.

— Comprends pas, s'obstina Martial.

L'autre était un artiste, un magicien : on ne voyait pas d'où il pouvait tirer ses boulets de canon. Martial ramassa le coup de crosse en pleine face. Il vit réellement des étoiles. Un flash. Cracha machinalement du sang et des esquilles dures. Un instant après, il commença à ressentir la douleur.

— On a une foutue veine, reprit l'autre imperturbable. D'abord, nos mouchards vous ont localisés en rien de temps. Après ce cirque en haut lieu, on se doutait que vous aviez quelque chose à cacher et que vous alliez vous remuer, mais alors, aussi vite... On a pisté deux équipes. Dont la tienne.

Martial explorait les dégâts à l'intérieur de sa bouche, du bout de la langue. Il y avait un de ces fouillis...

— On vous a vus monter, t'entends ? J'ai suivi ton pote et je l'ai vu entrer ici, puis ressortir. Il était entré avec toi, mais il est ressorti tout seul. Mes copains l'ont vu se tailler. On a attendu un brin... Où est-ce qu'il allait si vite ?

— Pisser, dit Martial.

Le type eut l'air peiné.

Martial serrait déjà cette bouillie douloureuse qui lui servait de dentition, dans l'attente d'un nouveau boulet de canon, quand un des collègues du parleur proposa :

— On pourrait lui faire un shampoing, non ? Dans le style

de celui qu'ils ont fait à la petite dame.

— T'entends ? dit Boulet-de-Canon, de sa voix haut perchée.

Avec, dans l'œil, une petite lueur égrillarde...

— Il est parti rejoindre les autres, dit Martial.

— C'est bien de nous rencarder... T'as peur pour ton cul, et c'est bien aussi... Tu peux pas savoir comme on est méchants, des fois... Surtout quand quelqu'un veut nous jouer des tours en vache. Comme cette histoire de vol dans vos foutus labos, que vous avez l'air de vouloir nous foutre sur les reins officiellement – avec la Police de Contrôle et tout le cirque. Ça d'un côté, et de l'autre vos manigances souterraines dans tous les azimuts – ce qui pourrait vouloir dire que vous ne pensez pas une seconde qu'on est vraiment coupables.

— Qui ça, « on » ? demanda Martial. Je comprends rien.

— *On*, ça veut dire le Parti Libéral, et moi je m'appelle Blanche-Neige, si tu veux tout savoir. Je suis sympa. Je te dis tout, moi ? Qu'est-ce que vous cherchez, les mecs ? Réellement ! Qu'est-ce que c'est que tout ce foin et qu'est-ce que ça cache ? Le vol, l'accusation plus ou moins déguisée, tout votre cirque dans le dos de la Police de Contrôle, tout ce merdier, qu'est-ce que ça cache ? Ton pote est allé rejoindre les autres, d'accord, mais quels autres ?

— Le second groupe, dit Martial.

Le sang coulait de sa joue déchirée, de sa bouche, tachait le devant de son imperméable. Il y avait quelque chose, au fond de ses yeux bleus, qui commençait à ressembler à de la peur. De la vraie, de la pure frousse. Et comme une supplication...

— Parfait, dit « Blanche-Neige » sur un ton doux (comme si sa voix pincharde muait). Seulement, on a un problème : ce fameux groupe, on l'a perdu de vue.

Il sourit, content de l'astuce et du piège dans lequel Martial était tombé.

— Siège du Parti pour le Renouveau de la Foi, dit Martial. Vous savez certainement où c'est...

Les trois hommes échangèrent un regard plus ou moins étonné. Blanche-Neige reporta son attention sur Martial, fit la grimace.

— Qu'est-ce que ces comiques viennent foutre là-dedans ?

— Et si je parle ?

— Tu sauves ta peau. T'as une chance. Sinon, on te file tout le contenu de la salle de bains dans le cul.

— Je sais rien. Pas beaucoup... Il y a eu ce vol – je sais même pas de quoi, mais ça a l'air rudement important. On a deux pistes : le Parti du Renouveau et un type nommé Ruiz Doiewski – on est chez lui. C'est tout ce que je sais, nom de Dieu. On s'est scindés en deux groupes, un au Parti du Renouveau, l'autre ici. Ici, on n'a rien trouvé. Le type est pas rentré. Sa bonne femme savait rien. Elle a juste parlé d'une possible maîtresse. C'est tout.

Blanche-Neige ferma les yeux à demi.

— Qu'est-ce que tu fabriquais ici, tout seul ?

— J'attendais que mon pote revienne, ou me contacte. J'attendais, pour cueillir ce Doiewski, au cas où il rentrerait.

— C'est quoi, ce vol ? Pourquoi vous avez voulu nous le foutre sur le dos ? Une histoire d'élections ? Pour nous mouiller dans cette Circons avant le prochain vote ?

— Merde, j'en sais rien ! couina Martial. Et vous savez que je ne suis pas censé savoir ! C'est pas moi le caïd, merde de merde ! C'est une mallette, voilà. On sait pas d'où sort ce Ruiz Doiewski, on croyait qu'il bossait peut-être pour vous, est-ce que je sais ? C'est un poulet de la Dépollution.

— Tu déconnes ?

— Non ! Je ne sais que ça ! Et puis les types du Renouveau, et je sais même pas d'où viennent ces pistes ! Je m'en tape ! On avait à mettre la main sur cette putain de mallette, où qu'elle se trouve !

Blanche-Neige garda le silence un instant. Puis il hocha la tête. Il dit :

— Marrant. Je t'aurais imaginé plus coriace, vieux. À te voir, comme ça...

Il pressa deux fois sur la détente. Martial recula en désordre, vomit une énorme goulée de sang, les yeux exorbités. Lorsqu'il s'écroula, en travers de la porte, il était mort.

— Bon, dit Blanche-Neige. Qui reste ici ? Napo ?

Le nommé Napo acquiesça.

— Moi et Fanchy, on va faire un saut du côté des religieux –

avec la bénédiction du Seigneur. Si jamais ce mec rentre chez lui...

— Okay, dit Napo.

Pour sortir, ils durent traîner le cadavre de Martial. Cela fit une grande trace de sang sur la moquette.

Le tout n'avait pas pris un quart d'heure.

Un des compagnons de Demagüan avait donné plusieurs coups de télévid (en occultant l'écran de l'appareil), contactant une dizaine de correspondants anonymes et mystérieux, sous l'œil sévère de l'Angélique et celui, tranquille, de Bertgame. Garçon, quant à lui, ne pouvait cacher son inquiétude. Le militant avait demandé des renseignements au sujet de l'accident sur les docks, ainsi que toutes les informations concernant la vie privée et professionnelle d'un certain Ruiz Doiewski, agent de la Police de Dépollution. Il était apparemment impossible que ces conversations fussent truquées – en tout cas, Garçon, aux aguets, n'avait relevé aucun indice de piège...

À présent, ils attendaient. En silence.

Et c'était un silence très lourd, très tendu, comme tissé par les regards qui s'entrecroisaient de temps à autre.

Finalement, après cinq bonnes minutes de cette situation, Demagüan laissa fuser un profond soupir et désigna, d'un mouvement de la tête, le revolver toujours braqué de Bertgame :

— C'est nécessaire ? demanda-t-il. Vous nous avez fouillés. Et puis quel serait notre intérêt à vous jouer un tour ?

— Si je suis encore en vie, répliqua doucement Garçon, l'air absent, c'est que précisément je me suis toujours efforcé de faire ce qui ne paraissait pas nécessaire...

— Nous avons conclu un pacte, dit Demagüan. On pourrait s'y tenir franchement, non ?

— Naturellement, dit Garçon. Fais comme si ce pétard n'existait pas...

Il réfléchissait. C'était écrit en grosses lettres dans son regard fixe et les rides de son front.

Sa position, et celle du Parti Social, n'était pas

particulièrement brillante. Nom de dieu ! songea-t-il, et je suis là, tenant un revolver par le bon bout... comme s'il s'agissait d'une sucette ! Je suis là, en face d'un gaillard qui en sait apparemment quatre fois plus que moi non seulement sur ce qui a été volé aux labos, et sur l'importance de l'affaire, mais aussi sur le rôle joué dans toute cette histoire par mon propre camp ! Et il faudrait que je fasse des miracles !

Julio Agripp avait accepté sans conditions l'alliance avec le Parti du Renouveau. Au télévid, Garçon avait joué les affranchis et Julio n'avait évidemment pas pu faire autrement que parler à mots couverts. Une seule solution possible pour que le Parti Social s'en tire sans dommages : supprimer les sources d'informations et la filière du Parti du Renouveau. C'était évidemment impossible. Ou alors c'était tout le réseau qu'il fallait effacer. Ce qui revenait à la même conclusion.

Le télévid sonna, et le militant qui avait passé toutes les communications quelques instants plus tôt décrocha. Les renseignements demandés au sujet de l'accident des docks arrivaient. Le type coupa le contact deux minutes plus tard.

— Okay, dit Demagüan. C'étaient bien nos agents, et de toute évidence ce Ruiz court toujours.

Il ajouta aussitôt :

— Je le répété : on a tous intérêt à coopérer. Nous avons perdu deux cartes maîtresses. Vous en avez perdu un peu plus. On tient votre Parti par tout ce qu'on sait de vos magouilles...

— Comme ce Ruiz peut vous tenir par ce qu'il sait, lui, dit Garçon.

Ce qui ne démonta nullement Demagüan :

— Il nous tient peut-être, *et donc vous avec...* De toute manière, le colis est perdu pour vous, pour ce que vous comptiez en faire... Comme il l'est pour nous et ce qu'on voulait en faire... Toutes les recherches à son sujet seront abandonnées, à cause de l'entrée en jeu de la Police de Contrôle...

Garçon ne répondit pas – il ne pouvait répondre ! – et fit mine d'attendre la suite du discours, camouflant son ignorance.

— Nous avons le même but, poursuivit Demagüan : annihiler ce type, le faire disparaître, et avec lui toutes les traces de nos opérations. C'est la seule façon de nous en sortir blanchis. On

n'a pas le colis, mais on peut vous impliquer et faire savoir la vérité. Vous n'avez pas le colis et vous avez besoin de nous pour retrouver ce type.

— Si on le retrouve seuls...

— Vous devez compter avec nous... Pas seulement moi et mes trois copains ; tout notre Parti. Pas vrai ? C'est simple.

— Attends un peu, dit sourdement Garçon.

Il marcha vers Demagüan et saisit entre deux doigts le crucifix pendu en sautoir sur la poitrine de l'homme. Tira d'un coup sec : la cordelière cassa. D'une torsion entre ses énormes doigts, Garçon brisa l'objet. C'était creux. Un petit noyau de fils minuscules, informe, tomba au sol.

Garçon et Demagüan échangèrent un long regard.

— Allez, les gars, dit finalement Demagüan.

Ses trois collègues se débarrassèrent de leurs crucifix, les écrasant sous leurs talons.

— Émetteurs, dit simplement Demagüan.

L'Angélique, qui avait gardé le silence depuis longtemps, demanda :

— Dans combien de temps arrivera le gros de l'armée ?

— Jamais, dit Demagüan. Pour quoi faire ? Ils sont au courant, et ils ont compris où était l'intérêt du Parti.

— Au point d'aller courir derrière Doiewski sans nous ? susurra Garçon.

Demagüan sourit. Il avait l'air soudain de faire preuve d'une grande patience. Il expliqua :

— On n'est pas un Parti reconnu, vous savez ? Tous, ici, on a une certaine valeur... marchande. On ne possède pas de S.R.C.E., comme vous autres – en fait, nous sommes des amateurs.

— Ça va ! jeta l'Angélique.

— Mais c'est vrai. On fonctionne sur un réseau très dispersé, c'est à la fois notre force et notre handicap. Les moyens nous manquent... On ne va pas perdre l'occasion de les acquérir, non ? On va utiliser vos moyens. En échange de nos infos. C'est peut-être à ce niveau-là que les négociations futures pourront s'établir : une aide du Parti Social, une alliance – en somme – pour que notre groupement en arrive à un statut reconnu et

légalisé, au même titre que le Parti Neutre, le Parti Libéral et le Parti Social. En plus de ce que nous savons sur votre rôle primordial, il y a bien sûr l'enregistrement de notre conversation jusqu'à maintenant.

Garçon réfléchit encore un moment, se pinçant le nez violemment. (Et je me casse le cul pour retrouver un bonhomme qui a en sa possession quelque chose dont nous ne pourrions même pas tirer parti, d'après ce gugusse ! Je me casse le cul simplement pour nous sortir du piège dans lequel des connards ont fourré tout le Parti ! Simplement pour être blanchis de je ne sais quelle... Oh, nom de Dieu !)

— Baisse ton soufflant, Sert, dit Garçon d'une voix qui, tout de même, n'avouait pas tout à fait la défaite...

Bertgame obéit.

Demagüan eut un grand sourire. Un hochement de tête théâtral, pour remercier.

— La discussion, dit-il. Nous en sommes encore capables, dieu merci. Alors que si on nous avait injecté quelques milligrammes de ce que nous cherchons, ça ne serait plus le cas depuis longtemps...

Garçon grimaça niaisement (Et s'il s'aperçoit que je ne sais même pas de quoi il parle ? se demanda-t-il. Est-ce que ça risque de représenter un nouvel avantage dont il sera conscient – et qu'il utilisera, naturellement ?)

— Bien sûr, dit-il sans se compromettre. L'Angélique, donne-moi une cigarette, tu veux ?

Il n'avait pas fini d'aspirer la première bouffée quand le télévid grésilla de nouveau. Ce fut Demagüan qui répondit.

— Ruiz Doiewski, dit une voix éraillée. On l'a. (Suivit tout l'état-civil précis du susnommé, et une foule de renseignements que Garçon connaissait.) Puis : C'était bel et bien sa bagnole de service qu'on a retrouvée en feu, avec celle de nos gars. Mais lui, il court. Apparemment, aucune appartenance à aucun Parti en dehors de celui auquel il est inscrit : le Neutre. Une dernière chose : il semble avoir une poule, une certaine Jorgia Belle – c'est son nom – qui trafique à droite et à gauche dans toutes sortes de milieux plus ou moins louches. Rien à lui reprocher de précis, cependant. Le Contrôle de Propag l'a à l'œil – c'est par

un type de chez eux qu'on a eu le tuyau, et ça recoupe d'autres infos de différents mouchards. La fille est mercenaire piqueuse pour un Institut de Sondage au service du Parti Social. Voilà.

— L'adresse de la poule ? lança Garçon.

Il y eut un temps mort.

— L'adresse, vite ! confirma Demagüan.

À l'autre bout de la ligne, la voix éraillée donna l'adresse.

— Ça va, dit Demagüan. À plus tard.

Il se redressa, satisfait.

— Bravo, admit Garçon. Des amateurs, certes... mais efficaces, hein ?

— Ce qu'il nous faut, murmura Demagüan, c'est un appui solide et légal, pour accéder nous aussi à la légalité.

— Ça va, mon vieux, j'ai compris. Pas la peine de me balancer, en prime, un de vos sermons.

— D'autant plus qu'idéologiquement parlant...

— Oh ! merde, dis !

Demagüan agrandit son sourire. Puis, redevenant sérieux, il dit :

— Alors, il y a cette fille, le Parti Neutre non Intégré, le domicile du type, la Dépollution, le domicile de son père... ou n'importe quel siège de Parti pour lequel il aurait pu faire le mercenaire. Ou n'importe où dans la Circonscription.

— On élimine son domicile, dit l'Angélique.

Garçon poursuivit :

— Et aussi le Parti Neutre, du moins pour l'heure : je n'y crois pas.

— Moi non plus, admit Demagüan.

Garçon poursuivit :

— Négatif pour la Dépollution : ça aurait déjà donné des résultats. Il reste... la fille, le vieux, les libéraux, ou n'importe quel groupuscule en mal de pouvoir (coup d'œil en direction de Demagüan...), ou encore n'importe qui.

— Le Parti Libéral, j'y crois pas, dit l'Angélique. Ils se seraient mieux démerdés, avec beaucoup plus de moyens. Ils sont majoritaires et peuvent se le perm...

— Sauf, dit Garçon, s'ils ont fait cela pour nous foutre dans la merde.

Demagüan trancha :

— Négatif : sur un coup pareil, le Parti Libéral aurait agi pour son compte, et au mieux, s'il avait su. Pas pour mettre des bâtons dans les roues des copains. À quoi ça servait ? Vous êtes, vous, Parti Social, le Parti d'opposition reconnu sans qui le petit jeu auquel jouent et gagnent les Libéraux ne rimerait à rien. Quant à nous...

— Alors... (Garçon tira une dernière fois sur sa cigarette, chercha des yeux un cendrier plutôt que d'écraser le mégot au sol. Demagüan poussa vers lui une tasse vide qui traînait sur le bureau.) La fille, encore. Et le père. N'importe où dans la nature, c'est vraiment l'aiguille dans la botte de foin. Comme pour n'importe quel groupuscule...

— La fille est la plus proche, estima Demagüan. Le vieux, lui... (Il consulta le morceau de papier sur lequel il avait noté les renseignements et adresses fournis par son correspondant.) Il habite à l'autre bout de la Circonscription. Par rapport au dernier point où on sait que s'est tenu Doiewski, c'est-à-dire le lieu de l'accident sur les docks, ça fait un fameux bout de chemin ! Ça l'oblige à traverser une région contrôlée militairement, à cause des centrales nucléaires du Parti Libéral et Doiewski ne serait pas là-bas avant demain matin.

— Un peu plus tôt, s'il est déjà en route.

La porte de la pièce s'ouvrit à cet instant.

Un type en ciré entra, bras levés. Massif, le visage rond et rouge.

Derrière lui, il y avait Nèdec, un revolver dans chaque main.

Et Nèdec dit :

— De la visite. Il avait un copain, mais je l'ai descendu.

— Nom de Dieu ! souffla Garçon. Qu'est-ce que c'est encore que ce pêcheur d'Islande à la con ?

Le « pêcheur d'Islande à la con » se mit aussitôt à glapir et à prétendre qu'il rentrait calmement chez lui avec un collègue quand un vaurien lui était tombé dessus et avait...

— Ta gueule, dit Nèdec ; le type obtempéra à la seconde, avec un sursaut, quand les canons des revolvers se plantèrent dans ses reins, et Nèdec expliqua : J'étais en planque et je les ai vus

arriver. S'arrêter juste devant la baraque. Descendre. Des soufflants plein les pognes. Ils se sont arrêtés à hauteur de la charrette dans laquelle l'Angélique a effacé les deux tourtereaux, et ça a dû leur foutre la puce à l'oreille. Z'ont fait demi-tour. J'étais là. Son pote a eu comme une vilaine intention : je me le suis fait. Voilà l'autre.

— Je rentrais chez moi !

— Puisqu'y rentrait chez lui, qu'il dit ! ricana Nèdec. Comme ça, tranquillos, avec son artillerie. Sans problèmes... Je vous le laisse. J'y retourne.

Il sortit à reculons, hochant la tête en reniflant quand Garçon lui recommanda d'essayer de réduire sa consommation. Bertgame avait pris le relais et tenait le type en respect. Un seul coup d'œil avait suffi à Garçon pour se rendre compte que Demagüan ne connaissait pas plus que lui le nouveau venu. Il le fouilla, trouva dans sa poche un petit calepin-répertoire de télévid. Rien d'autre.

— Bon, dit-il, tu accouches. Vite. On est entre amis... et on est pressés. Qu'est-ce que vous veniez foutre ici ?

Avant que le type ne réponde, l'Angélique qui avait consulté rapidement le calepin élevait la voix :

— Il est comme nous. Un de plus dans la joyeuse bande. Lui et son copain cherchaient Ruiz Doiewski. Ce calepin-là vient de chez Doiewski : y a pas de noms, rien que des indicatifs, et le numéro qui est inscrit sur la couverture, le numéro du propriétaire de ce carnet, est celui de Doiewski. Je l'ai dans la tête vous pouvez vérifier.

Ce qui fut fait séance tenante à l'aide des renseignements tout frais obtenus par les antennes-mouchards du Parti du Renouveau.

— Alors ? susurra Garçon. Tu courais après ton homme de main ? Tu l'as perdu, ton gaillard ?

— Vous déconnez, dit le type.

L'espace d'une fraction de seconde, l'étonnement sincère avait brillé dans ses yeux.

Garçon lança son deuxième appât :

— Je me disais aussi... Le Parti Libéral qui recrute dans la canaille et qui se fait doubler...

Il y eut un temps mort.
— Okay, dit le type. Et après ?
— Après... c'est triste. Pour toi. Vous nous avez filés, vous êtes tombés derrière l'Angélique, chez ce Doiewski...
— Martial, dit l'Angélique.
Il avait sorti son arme.
— Ça vous mènera à quoi ? demanda le type, d'une voix terriblement flûtée, les joues un peu plus pâles.
— Au fait que vous n'êtes pas dans le coup. Que vous en savez encore moins que nous et que vous voulez mettre le nez dans cette histoire pour tirer les marrons du feu. C'est dommage pour toi, vieux.
Blanche-Neige ouvrit la bouche, mais l'Angélique lui coupa la parole pour demander :
— Martial ! C'est... grâce à lui que t'es ici ?
L'autre cligna des paupières, lourdement.
L'Angélique tira quatre fois de suite.
Plop ! plop ! plop ! plop !

Un homme.
Race caucasioïde type 1/
Un mètre soixante-deux. Soixante-dix kilos.
Rond, trapu, muscles lourds. Cheveux abondants frisés, châtain clair, barbe fournie, système pileux très développé sur tout le torse, l'abdomen et les épaules.

Un homme nu.
Armé d'un couteau (style « couteau de cuisine à désosser », lame de vingt centimètres, pointue, manche de bois rivé).
Il est debout, jambes écartées, solidement planté au sol. Des vibrations nerveuses parcourent ses muscles sans discontinuer, notamment les muscles de son cou et les pectoraux. Regard injecté. Le pénis est en érection.
Les ADVERSAIRES pénètrent dans le champ.

LES ADVERSAIRES :
Deux hommes. Une femme.

Homme n° 1 : type caucasoïde, crâne rasé, musclé, articulation du coude gauche bloquée, yeux bruns, maxillaire inférieur carré, nez cassé. Un mètre quatre-vingt-trois. Quatre-vingt kilos.

Âge : 42.

Homme n° 2 : type caucasoïde, crâne rasé, maigre, poitrine creuse, forte ossature, cicatrices sur le ventre ; nez camus, lèvres épaisses. Un mètre soixante-treize. Soixante kilos.

Âge : 29.

Femme : type négroïde, crâne rasé, système pileux du pubis très peu fourni, épaules tombantes, poitrine creuse, seins petits, hanches étroites, visage ovale, yeux noirs, nez épaté, lèvres épaisses, menton légèrement fuyant. Un mètre soixante. Cinquante-huit kilos.

Âge : 19.

Sitôt les ADVERSAIRES entrés dans le champ, l'homme armé se précipite vers eux, couteau levé. Première parade de l'homme n° 1. Parade contrée par l'homme armé. Il frappe dans le mouvement, atteint l'ADVERSAIRE n° 1 par un coup de faucheur qui zèbre le thorax. Nouveau coup, droit, et l'homme n° 1 est atteint cette fois au ventre. Il tombe à genoux.

L'homme n° 2 attaque par un mawashi-geri-shodan, que l'homme armé évite d'une flexion sur les genoux. Dans le déséquilibre de l'ADVERSAIRE n° 2, l'homme armé plonge en avant. Sa lame ouvre la cuisse de l'ADVERSAIRE n° 2 : section du quadriceps et du grand fessier. Attaque de l'homme n° 1 par yoko-geri-keage, nouvelle parade de l'homme armé et contre-attaque immédiate. Le couteau ouvre en profondeur toute la paroi abdominale. Coup doublé au niveau du cœur. Effondrement du n° 1. Mort du n° 1.

La femme attaque et tente un gedan-barai qui n'aboutit pas. Le pied de l'homme armé l'atteint au bas-ventre. Elle se plie en avant et s'empale sur la lame du couteau, presque d'elle-même. Vomissement de sang. Éjaculation de l'homme armé. Mort de la femme ADVERSAIRE.

L'homme armé s'abat sur l'ADVERSAIRE n° 2, lui ouvre la gorge, sectionnant les vertèbres cervicales du même coup. Mort de l'homme n° 2, décapité.

Durée de l'affrontement : trois minutes et trente-quatre secondes.

Nouvelle érection de l'homme armé. Il se jette sur les corps à terre des ADVERSAIRES vaincus, inoffensifs, et va les dépecer systématiquement : éviscération, éparpillement des entrailles et des viscères, démembrement, castration pour les ADVERSAIRES mâles, ablation des seins pour la femme, décapitation, écrasement du crâne. Deux éjaculations pendant le massacre.

Cet acharnement dure treize minutes, l'énergie déployée par l'homme armé ne cesse de croître, jusqu'à sa mort brutale : thrombose.

Programme : boire quelque chose de chaud... avaler de longues gorgées (des gorgées de n'importe quoi, pourvu que ce soit chaud, chaud, chaud !) qui couleraient en lui, balayeraient ses grelottements, ses frissons, en même temps que les incessantes brûlures d'estomac. Une chaleur qui se répandrait dans tout son être et lui permettrait de reprendre enfin conscience des limites de son corps transi. Oh, bon dieu !...

La porte de l'ascenseur se referma avec un petit chuintement. Il y eut une faible secousse et la cage-prison s'éleva.

Plus que jamais, depuis surtout qu'il avait mis le pied dans l'immeuble, Ruiz avait l'impression de vivre au sein d'un mauvais cauchemar. Comme s'il avait basculé, à un moment donné, dans une espèce d'univers parallèle. L'instant de la chute pouvait se situer très approximativement au cours de la soirée, tandis qu'il roulait sur les voies à demi submergées des secteurs de maréculture. Là, dans les râles et feulements de cette tempête – qui elle-même, à bien y réfléchir, n'avait rien d'ordinaire ! – une faille s'était ouverte devant lui, et il avait plongé dedans. Pour être le témoin de cette rixe qui opposait deux hommes, sur le flanc d'un amoncellement de détritiques...

Dès lors... vraiment, tout avait été si fou ! Tellement

incroyable ! Et toute la ville, pourquoi pas toute la Circonscription ? n'était plus, en apparence, qu'une sorte de désert chargé d'animosité à son endroit. Combien d'êtres vivants avait-il rencontrés ? Ses poursuivants – et encore : il ne les avait même pas vus réellement... il y avait juste la voiture, après qu'il eut aperçu les deux silhouettes grises qui escaladaient le coteau de merde –, et puis cette faune d'ivrognes dans le bar. Jorgia. Même l'entrevue avec la jeune fille avait eu une consistance irréaliste. Les rues vides, vides, vides... Les quelques rares voitures qu'il avait pu croiser sur sa route, les formes fantomatiques aperçues dans la nuit et la pluie, toutes ces fulgurances blêmes ne comptaient pas pour de vraies manifestations de la vie... Et puis cet immeuble, cet immeuble qui était le sien, où il vivait depuis tant d'années, mais qui pour la circonstance prenait des allures inquiétantes de territoire inconnu. Le vide, ici aussi...

Le haut miroir étroit accroché à la paroi de l'ascenseur lui renvoyait l'image d'un spectre détrempe, au visage terriblement creux, maigre et pâle, les cheveux collés en mèches clairsemées entre lesquelles apparaissait la peau de son crâne. Il avait un regard qu'il ne reconnut pas, cerné de noir, brûlant de fièvre. Et j'ai perdu ma casquette, songea-t-il distraitemment. Ses vêtements pendaient, en plis lourds gorgés d'eau. Des flocons de neige (la tempête du dehors avait pris une couleur presque blanche) finissaient de fondre sur ses épaules et dans l'échancrure de sa chemise.

Boire quelque chose de chaud. Se reposer... un peu. Ce foutu ascenseur qui n'en finit pas de grimper... Là encore : est-ce normal, tant de lenteur ?

Son thorax était de plus en plus douloureux, ainsi que son genou – il ne parvenait pas à se souvenir avec exactitude où et quand, et comment, la douleur avait explosé pour la première fois.

Quelle allait être la réaction de Nadie ? Cela dépendait de son humeur de la journée... Ou bien elle le prendrait en pitié et n'en finirait pas de le cajoler, de lui poser des questions et de chercher à connaître une foule de détails (ce qui risquait d'être pénible !), ou bien elle se contenterait de garder le silence en

prenant un petit air de martyr (ce qui ne vaudrait guère mieux, quoique à tout prendre... il y aurait au moins le silence...). Il avait pour lui la tempête, et pourrait toujours bâtir une fable qui expliquerait son retour tardif. Bon dieu, oui, elle risquait de compatir et de vouloir en faire trop !

Il avait placé le revolver dans sa ceinture – le contact rude, contre les maigres muscles de son abdomen, était toujours aussi pénible.

Se retrouver les mains nues lui semblait presque anormal. Par prudence, il avait laissé la mallette sous le siège de la voiture de Jorgia, dans le parking devant l'immeuble. Elle ne risquait rien. Une précaution élémentaire qui le mettrait à l'abri des questions de Nadie. Quant à la voiture elle-même, Nadie ne pourrait pas s'interroger à son sujet puisqu'elle ne la verrait pas : il comptait bien filer subrepticement avant le petit matin. Après quelques heures de sommeil – s'il pouvait dormir – et chaudement vêtu...

Ruiz s'aperçut que l'ascenseur était arrêté – depuis un bon moment peut-être... La porte ouverte donnait sur une portion de couloir sombre où brillaient les yeux rouges des veilleuses témoins des commutateurs. Il sortit de la cabine, longea le couloir sans prendre la peine de faire de la lumière : il connaissait le trajet par cœur.

Immobile devant sa porte, il laissa filer quelques secondes en essayant de se composer un visage qui ne fût pas trop catastrophique. Il posa la main sur la clenche et...

La porte était fermée de l'intérieur.

C'était étrange, inhabituel de la part de Nadie. Elle n'était pas, ordinairement, du genre craintif. Ruiz se dit qu'elle n'était peut-être pas rentrée, et la chose, aussitôt, lui parut stupide. Une autre stupidité était d'envisager qu'elle puisse être rentrée, puis ressortie – pas avec cette tempête, et alors qu'elle le savait dehors... Il fut sur le point de sonner, mais se ravisa in extremis : si elle dormait, il n'était pas nécessaire de la réveiller. Il fouilla ses poches à la recherche de sa clef personnelle, la trouva, l'engagea dans la serrure... pour rien. Le verrou était mis.

Ruiz laissa rouler un juron entre ses dents.

Il sonna. Les deux notes pointues résonnèrent dans l'appartement, derrière la porte. Presque immédiatement, Ruiz entendit des pas qui s'approchaient. Il n'eut pas le temps de comprendre que cette démarche n'était pas celle de Nadie : le verrou tourna, la porte s'entrebâilla.

Juste assez pour que Ruiz aperçoive, à contre-jour, l'épaule de l'homme et la moitié de son visage, son bras, son revolver braqué – et, au-delà, une portion du décor chaviré de l'appartement.

Une série de flashes entremêlés explosèrent dans son crâne. Ce n'est pas mon appartement !... Si ! cette lampe spot à la tête du lit, je la reconnais !... Nadie !... Ils ont réussi à me retrou...

— Ferme ta gueule, et entre, souffla le type.

Sans trop savoir pourquoi, Ruiz fut persuadé qu'il ne prendrait pas le risque de tirer. Sa main sauta sur la clenche ronde ; il tira et referma violemment la porte, donna prestement un tour de clef – et s'élança à toutes jambes dans le couloir. Il avait la tête absolument vide, son revolver dans une main, comme par magie, la clef dans l'autre – c'était idiot d'avoir retiré cette clef, car cela permettait à l'autre de... effectivement : alors qu'il tournait au bout du couloir, Ruiz entendit la porte s'ouvrir, il vit du coin de l'œil bondir la silhouette découpée dans la lumière projetée dans le couloir. Le type s'élança sur ses talons et actionna le premier commutateur venu. Trois minutes de lumière...

Ruiz avait déjà escaladé les deux volées de marches. Il se trouvait sur le palier de couloir de l'étage supérieur lorsqu'il se rendit compte que cette fuite vers le haut ne pouvait strictement pas se terminer à son avantage. Il ne faisait que courir et se précipiter vers le fond de la nasse. Pourtant, il escalada une, puis deux nouvelles volées de marches.

Il y avait une porte, sur le palier. Elle donnait sur la cheminée verticale qui traversait toute la hauteur de l'immeuble et contenait les principaux collecteurs d'ordures ainsi que les gaines de ventilation du chauffage par l'air conditionné. La porte était close. Une énorme serrure.

La panique, peu à peu, par grosses bouffées compactes, emplissait tout le vide dans la tête de Ruiz.

L'autre était là, derrière lui – il l'entendait courir, et souffler : des bruits énormes qui résonnaient et rebondissaient dans les couloirs. Il courait vite, ce salaud, allumant les globes lumineux au fur et à mesure qu'il passait devant les yeux rouges des commutateurs !

Dernier étage. Et le toit. Ici, pas de lumière... L'échelle de fer... le bruit de ses semelles raclant l'acier des barreaux... Une poussée fantastique de l'épaule : la trappe s'ouvrit d'un seul coup, percutant la butée. Ruiz roula sur le toit (il se vit mentalement dégringoler le long de la pente terriblement glissante et fouettée par la tempête...), parvint à s'agripper d'une main au rebord de la trappe, à la dernière seconde. Des semelles sur les échelons métalliques... ce n'était plus l'écho de sa propre escalade, mais *l'autre* qui arrivait...

Il ne voyait rien, sinon le rebord de la trappe – ciment recouvert d'une chemise de zinc –, sinon cette bouillie grisâtre de neige fondue, sur le toit... Il lâcha son revolver – qui glissa et s'arrêta contre sa poitrine (bon dieu, Ruiz ! pourquoi ne pas l'utiliser ?) – dans le mouvement qu'il fit pour saisir la plaque métallique de la trappe. Ses doigts se refermèrent sur le fer glissant, serrant si fort qu'il eut l'impression de les planter dans le métal ! Il effectua alors une manœuvre complètement folle (c'était purement instinctif, comme si un autre, ou quelque chose, caché à l'intérieur de lui-même, eût agi à sa place et au mieux...) qui avait toutes les chances de se terminer par une catastrophe.

D'un coup de reins, s'aidant de sa main gauche, toujours accrochée au rebord de la fenêtre pentue, et de la droite scellée dans le panneau de fermeture, Ruiz se redressa, glissant, dérapant, donnant des genoux et des pieds contre les shingles glissants du toit. Il décolla son corps de la pellicule de neige fondue : le revolver glissa tout le long de la pente et n'arrêta sa course que six ou sept mètres plus bas, dans un chéneau. Il vit avec horreur le bras gauche du type passer par-dessus le collier de zinc de la fenêtre, il vit sa tête, et le...

Le panneau sur lequel il tirait de tout son poids tourna sur ses gonds, retomba comme s'il pesait trois tonnes, d'un seul coup. Ruiz ferma les yeux. Il entendit le bruit sourd du choc

quand le couvercle d'acier percuta le crâne du type – c'était comme s'il était retombé sur une sorte d'amortisseur mou. Ruiz rouvrit les paupières.

Quand le couvercle s'était rabattu, il l'avait lâché. Ne se retenait plus sur la pente du toit que par la main gauche toujours fermée sur le rebord de la trappe. Entre ce rebord et le couvercle de fermeture il y avait, à l'endroit où se trouvait la main de Ruiz, un espace de quelques centimètres... grâce au bras du type, qui faisait office de cale et dépassait toujours, proprement coincé au niveau du biceps. La main ouverte, les doigts raides...

Ruiz poussa un grognement rageur, chargé d'un espoir fou. Sa main droite attrapa de nouveau la plaque, courut jusqu'à l'anneau de traction, s'y agrippa. Il se hissa au-dessus, pesant, pesant toujours, pesant le plus possible tandis que des grognements rauques s'échappaient de sa gorge, tandis qu'il sentait le bras de l'autre s'écraser sous son poids, entre le bord de la trappe et le couvercle, tandis qu'il imaginait les chairs cisailées progressivement par les deux arêtes métalliques de cette affreuse mâchoire. La pluie et les flocons de neige lourds tournoyaient, tourbillonnaient. Il y avait, dans cette danse fantastique qui balayait les toits de la ville, il y avait une main, un bras, jaillissant d'une trappe, à quelques centimètres du visage de l'homme à genoux qui pesait sur cette trappe...

Ruiz finit par sauter, les genoux joints, les mains fermées sur l'anneau. Il sauta et sauta encore, jusqu'au craquement sec qui retentit soudain tandis que le bras coincé se relevait bizarrement – comme si le membre, animé d'une volonté propre, eût cherché à le frapper. Il pressa une dernière fois, épuisé, dans une grande secousse. La trappe se ferma totalement, hermétiquement. Le bras sectionné tout net, l'humérus brisé en son milieu, les muscles tranchés, le bras toujours revêtu de sa manche de ciré glissa le long du toit, tourna sur lui-même, bascula par-dessus le rebord du chéneau.

Pendant une éternité, Ruiz demeura à genoux sur la trappe, ses yeux écarquillés fixant l'endroit où le membre avait disparu.

Il frissonna. Dans la tourmente, une odeur nauséabonde lui emplit les narines – et il comprit que ses intestins, et surtout ses

sphincters, n'avaient pas résisté à l'épreuve. Cette révélation le tira de sa torpeur, avec la honte qui, bizarrement, prenait le pas sur tout autre sentiment. Il recula, tirant à lui le panneau de la trappe et formant ainsi un bouclier si jamais l'autre... Mais c'était le silence. Après être resté une bonne minute coincé entre le toit et le panneau, Ruiz se coula de côté. Il jeta un coup d'œil par la trappe : au fond, sous l'échelle, il y avait suffisamment de lumière venue des étages inférieurs jusque sur ce palier pour qu'il puisse voir la masse sombre de l'homme effondré au sol.

Il effectua un rétablissement et redescendit l'échelle. Il tremblait de la tête aux pieds ; la chaleur humide et parfaitement désagréable qui coulait le long de ses jambes dégageait une odeur de plus en plus insupportable.

Il glissa et faillit tomber, lorsqu'il mit le pied à terre. Le bruit que faisait le sang en s'échappant, par saccades, de l'artère humérale sectionnée, ressemblait à une succession de « chtt ! chtt ! » – comme si quelqu'un, tapi dans l'ombre, eût recommandé le silence... Les jambes molles, Ruiz se pencha sur le corps effondré. Par la trappe ouverte, au-dessus, des flocons tourbillonnaient pour venir fondre dans la flaque sombre qui poissait le sol. Ce n'était peut-être pas la douleur occasionnée par cette amputation sauvage qui avait plongé l'homme dans l'inconscience : il portait une sérieuse balafre sur le haut de son crâne quasiment chauve. Le sang de cette blessure avait coulé un masque sombre sur ses traits et son regard blanc, fixe, était absolument insupportable.

Ruiz mit la main sur l'arme de l'homme, ses doigts se refermèrent sur le canon court et la protubérance du silencieux. De nouveau, il fut traversé par une onde de terreur. Il imagina que l'homme amputé se redressait pour reprendre la poursuite... Il frappa en fermant les yeux, ressentit jusqu'au fond de son estomac le choc mou quand la crosse percuta le crâne de l'homme. L'impact violent fit glisser la tête du type sur plusieurs centimètres.

Tordu par la nausée, Ruiz s'était redressé. La suite du cauchemar se poursuivit sans qu'il en fût tout à fait conscient... Plus tard, il se souvint qu'il avait dévalé l'escalier en priant de toutes ses forces pour ne pas rencontrer tel ou tel locataire de

l'immeuble dans les couloirs (c'était impossible qu'il ne rencontre personne ! il y avait des gens, des gens qui avaient dû entendre, qui devaient savoir... mais il ne rencontra personne : je suis tout seul, je reste tout seul au centre de MON cauchemar !...), sachant que s'il rencontrait quelqu'un, il était capable de tirer, de tirer avec ce revolver, pour effacer tout obstacle surgissant sur son chemin...

La porte de son appartement était ouverte – et la flaque lumineuse en travers du corridor. Il entra. Il referma la porte derrière lui.

Il traversa plusieurs fois, de long en large, hagard, la petite surface de l'appartement sens dessus dessous.

Nadie !

Il resta figé, hors de lui-même et la main crispée sur le bord de la porte du cabinet de toilette. Elle était là, écroulée au sol, nue, jambes écartées sur l'objet horrible planté dans son sexe, du sang sur les cuisses, du sang à terre, du sang sur son visage aux yeux fixes. Ruiz vomit sans même s'en rendre compte.

Il avait retiré son pantalon et son slip souillés. S'était partiellement changé, avec des gestes d'automate – il avait ramassé des vêtements parmi la garde-robe éparpillée, un slip propre, un pantalon, mais avait conservé son maillot, sa chemise, ses chaussures détrempés.

Il savait une chose : le piège était bel et bien refermé. Quel qu'il pût être, il était clos et ne lui laissait plus la moindre chance d'échappatoire. La terreur, parfaite, avait pris la consistance d'une boule de plomb qui brinquebalait dans sa tête.

« Ils » savaient. « Ils » étaient venus ici, chez lui, et « ils » avaient tué Nadie, certainement pour lui extorquer des renseignements. « Ils » savaient tout, TOUT ! À un moment ou à un autre, ils le coinceraient.

Jorgia ! passer un coup de fil à Jorgia, pour la prévenir que... Pourquoi ? Ils n'étaient pas censés connaître son existence et ses rapports avec... SI ! ILS SAVENT TOUT.

Mais si tu donnes signe de vie, Ruiz, « ils » pourront d'autant plus vite te mettre la main dessus !

Et ce fut ce que lui dicta la boule de terreur dans sa tête, écrasant l'autre voix qui disait : tu dois sauver Jorgia ! tu dois la prévenir ! D'autre part (il remarqua la chose avec infiniment de soulagement !) le fil de télévid avait été arraché...

Coincé.

Parfaitement coincé. Il ne te reste même plus la possibilité de faire surface, pour tout raconter, pour rendre cette sacrée mallette ! Tu entends, Ruiz ? Ce qu'« ils » ont fait à Nadie prouve qu'ils ne reculeront devant rien, RIEN, quoi que tu fasses, pour récupérer cet objet, ce trésor infernal et muet.

Il quitta l'appartement comme un somnambule. Referma soigneusement la porte derrière lui. Appela l'ascenseur.

Quelques minutes plus tard, il se laissait tomber sur le siège de la voiture, les mains lourdes sur le volant. Pendant un long moment, il demeura ainsi, sans rien voir.

De toute manière, il faisait sombre et la neige gélatineuse recouvrait le pare-brise.

— Pas question ! avait dit Demagüan. Pas question de laisser ces cadavres dans nos murs... (Ajoutant, à l'adresse de Garçon :) Si tu crois que ça va arranger nos affaires vis-à-vis du Parti Libéral... On n'a pas vu ces deux types, on ne les connaît pas...

C'est pourquoi ils avaient chargé les deux corps des agents du Parti Libéral (celui qui avait été tué dans la pièce et l'autre dans la cour) à l'intérieur du coffre de la voiture. Ils y tenaient tout juste – mais il avait fallu forcer un peu...

Bertgame était resté au siège du Parti du Renouveau, en compagnie des trois amis de Demagüan.

Mains dans les poches de son imperméable, le col relevé, Garçon se tenait à demi couché sur le siège arrière de la voiture. Dans cette position, il ne voyait que de temps à autre la voiture de Nèdec, qui les précédait – il apercevait les feux rouges de signalisation, et parfois une silhouette rapide qui fuyait dans les tourbillons de neige sale.

Il toussa. Sa gorge l'irritait : il avait dû attraper froid à un moment quelconque, au cours de cette nuit. Ou avant. Il avait horreur de ce temps-là.

L'Angélique conduisait en souplesse, apparemment décontracté, en dépit des sautes de vent et de la mauvaise visibilité. À son côté, Demagüan se tenait droit, raide, les mains posées sur ses cuisses. Au hasard des éclaboussures lumineuses des rampes d'éclairage semées sur le parcours, le profil du militant du Renouveau se dessinait plus ou moins nettement. Garçon l'avait à l'œil, mais c'était machinal, automatique : dans le fond de lui-même, il savait pouvoir faire confiance à cet homme, dans une certaine mesure en tout cas. Un type solide, et qui avait ce qu'il voulait...

L'Angélique demanda abruptement :

— On pourra se payer une seconde visite au domicile de Doiewski, non ? Le cas échéant...

Garçon savait pourquoi il avait formulé cette suggestion. Il répliqua :

— Les sentiments passent après la mission, vieux...

— Ces salauds ont dézingué Martial, et il n'y a pas de raison pour que...

— On gagne par deux buts à un, camarade ! souffla Garçon. On va faire en sorte de conserver l'avantage... Notre ami ici présent ne s'arrache pas les cheveux parce qu'on a soufflé trois de ses partenaires. Merde, on verra plus tard, l'Angélique.

« L'ami ici présent » laissa fuser un soupir profond. Il amorça un mouvement de la tête, comme s'il voulait se tourner vers Garçon – mais le geste avorta et il conserva son attitude figée, regardant droit devant lui à travers la danse de flocons lourds qui barbouillait le pare-brise. Il dit :

— Vous avez une longue... carrière derrière vous, n'est-ce pas ?

Garçon se demanda s'il posait la question à l'Angélique ou à lui, ou aux deux. Il dit :

— Une longue carrière, oui.

— Combien de meurtres à votre actif ?

Garçon eut un petit sourire. Il attendit quelques secondes, afin de laisser à l'Angélique la possibilité de s'exprimer s'il le désirait. Mais l'Angélique avait apparemment décidé d'être une tombe...

— Combien de *meurtres* ? répéta Garçon en appuyant sur le

dernier mot. Ça te choque ?

Demagüan haussa une épaule.

— C'est pourtant ce qui t'attend, reprit Garçon d'une voix somnolente qui flottait dans le ronronnement du moteur. C'est ce qui vous attend, tous, dans votre Parti, si vous accédez à la légalité et à une position reconnue par tous. Les meurtres, comme tu dis. La seule façon de vous en sortir et de vous maintenir à flot. Est-ce que tu aurais demandé à un soldat de l'ancien temps, gradé ou non, s'il comptait ses victimes ?

— Il y avait des guerres qui...

— Allons ! sourit Garçon. Nous vivons dans un système démocratique à l'échelle planétaire. Plus de peuples dressés face à face : les guerres n'existent plus... Ce qui veut dire que La guerre existe, de façon permanente, souterraine, mais éternelle et combien plus sournoise et violente... Bon Dieu, c'est la règle du jeu ! Tous les électeurs sont des soldats, d'une certaine manière. Je suis un soldat, au service de mon Parti. On ne demande pas à un soldat qu'il fasse le compte de ses victimes... La guerre éternelle...

Il laissa flotter les mots, puis se tut. Demagüan et l'Angélique gardèrent le silence.

À un moment, l'Angélique dit :

— On n'est pas loin du but. Si on s'arrêtait ici pour balancer nos macchabs ?

La rivière avait débordé. L'eau coulait sur les quais du secteur en démolition.

Garçon grogna un acquiescement. Il se sentait soudain de mauvaise humeur. Et fatigué.

Chaque fois que l'interphone grésillait, le cœur de J.M. manquait un battement. Sur le petit écran verdâtre de l'appareil, le visage de Julio Agripp était toujours le même, toujours pareil, sinistrement lui-même. Et J.M. Lawe attendait en vain cet instant où le visage annoncerait : c'est gagné, on tient notre gaillard !

Mais il se disait, au fond de lui, que ce moment n'arriverait jamais.

Prisonnier dans sa cage tout en haut de ce building giflé par la tempête, J.M. crevait de chaud. Il imaginait malgré lui une histoire dans laquelle un homme inconnu, anonyme, une ombre, se promenait de par la ville avec une valise à la main. Dans la valise, quelques litres de picrotoxine. Et l'inconnu, l'anonyme, ne savait pas que sa valise contenait de la picrotoxine (le scénario était possible, crédible). Et alors... d'une manière ou d'une autre, la valise s'ouvrait, à la suite d'une action volontaire, ou bien par accident. Trois litres de picro se fracassaient au sol – les bouteilles se fracassaient (est-ce que c'était des bouteilles fragiles ?), oui, FRACASSAIENT, et le liquide se répandait, coulait, se mêlait à cette eau tombée du ciel, coulait, coulait, coulait jusqu'aux égouts, jusqu'à la mer, jusqu'aux bassins de maréculture et aux champs d'algues, et des milliers de gens mangeaient ces poissons, ces algues, des milliers de gens...

Il aurait bien voulu connaître le résultat des recherches entreprises par la Police de Contrôle mais ne possédait pas la moindre information. Peut-être aurait-il pu contacter le Bureau Politique du Parti Social, et avoir des précisions... mais ce devait être une telle pagaille dans les sphères politiciennes, à l'étage des Leaders...

Il se demanda ce qu'il allait pouvoir faire, dans l'avenir. Cette question, bizarrement, ne le tracassait pas outre mesure pour l'instant.

Il préféra attendre. Attendre qu'on l'appelle, ne rien provoquer...

... des milliers, des millions de gens, qui buvaient l'eau de la mer recyclée, avalaient les poissons, les algues...

Nom de dieu !

Moc Moroe était fatigué. Il le savait, mais ne le ressentait pas.

Il avait gobé suffisamment de pilules pour tenir le coup plusieurs jours d'affilée, si besoin était. Besoin n'était pas : Moc Moroe en avait la certitude. Une intuition – ou plutôt une déduction normale étayée par les éléments de cette affaire qu'il

avait su mettre au jour.

En tout et pour tout, la fatigue de Moroe se manifestait sensiblement par une certaine raideur, une vague ankylose, au niveau des mains. Les mains, les doigts.

Moroe avait acquis la conviction que le Parti Social menait la danse et jouait un jeu tout à fait trouble. Plainte officielle déposée d'une part, avec appel au secours, et puis, d'autre part, cette effervescence que Moroe avait mise au jour grâce aux « blips » des brouilleurs qui se déplaçaient sur son écran de terminal. Il avait fait un choix rapide parmi tous les écheveaux de « blips ». Une dizaine, au maximum, semblaient animés de mouvements cohérents – les autres étaient et demeuraient groupés, statiques.

Identifier les « blips » émis par les brouilleurs que portaient les agents des différents S.R.C.E. des Partis (par mesure de précaution anti-implants-sondes) était une chose aisée à la portée de tout ordinateur efficace suffisamment alimenté en informations de base. L'ordino des Services de la Police de Contrôle était suffisamment alimenté... Les « blips » auxquels s'intéressait Moc Moroe étaient émis par des agents du Parti Social et du Parti Libéral.

C'est ainsi qu'il comprit, toujours avec l'aide de l'ordino, que les « blips » meneurs appartenaient au Parti Social. C'est ainsi qu'il releva leur trajet, leurs trajets lorsqu'ils se scindèrent en deux groupes, et c'est ainsi qu'il nota l'entrée en jeu du Parti Libéral. De cette manière aussi, il releva les points de chute des « blips », tout comme l'effacement brutal de certains d'entre eux l'informa sur la mort (il n'y avait pas d'autre explication logique) des agents émetteurs.

Parmi les points de chute, il trouva : l'adresse d'un certain Ruiz Doiewski (sur l'émission d'un « blip », l'ordino était capable de donner la situation exacte d'un émetteur, l'endroit précis, dans un immeuble de quatre cents appartements, ou plus) et aussi le Siège d'un groupe en formation : le Parti pour le Renouveau de la Foi.

Ni Ruiz Doiewski ni les militants du Renouveau n'émettaient de « blips » – ils n'appartenaient ni l'un ni les autres aux services S.R.C.E. agréés. Il était clair, cependant, que les agents

sociaux couraient après un lièvre, que les libéraux leur avaient emboîté le pas. Que ce lièvre pouvait être également celui que Moroe cherchait.

Son terrier était situé soit parmi les éléments du Renouveau, soit au domicile de ce Ruiz Doiewski. Dans les deux cas, Moroe demanda de plus amples informations.

Qu'il obtint.

Suivant sur l'écran la nouvelle course des « blips » il s'aperçut qu'ils se dirigeaient précisément vers un des points isolés par l'ordino. Un peu plus tard, il sourit en constatant que les « blips » s'immobilisaient en plein centre de cette cible.

Et la cible avait nom Jorgia Belle, elle était signalée comme l'amie de ce Ruiz Doiewski.

Moc Moroe décida d'attendre. Pour plusieurs raisons.

Il était maintenant certain que le lièvre s'appelait Ruiz Doiewski.

Il se trouvait relativement éloigné de la cible Jorgia Belle.

Rien ne lui permettait d'affirmer que le lièvre se trouvait sur cette cible – et il convenait donc d'attendre afin de voir si les « blips » poursuivaient leur route ou se stabilisaient (dans le premier cas, quelle serait leur direction ? l'autre cible désignée par l'ordino ?... dans le cas d'une stabilisation... il serait toujours temps d'agir).

Personnellement, Moc Moroe se trouvait plus près de la cible numéro deux prévue par l'ordino.

La cible 2 portait le nom de Christian Doiewski, père de Ruiz Doiewski.

Un des terriers susceptibles d'accueillir le lièvre en fuite.

Moc Moroe, peintre en renom, alluma une cigarette. Tout en regardant tomber les flocons fouettés par le vent. Au chaud, confortablement installé dans sa voiture.

Il se disait que peut-être, après tout, Luce aurait la patience...

Quelque chose clochait.

Sérieusement, et depuis un certain temps déjà.

Cette tempête hors du commun, dehors, partout, qui venait

rugir jusque dans les anciens conduits de cheminées du vieil immeuble, la tension nerveuse qui était progressivement montée (à cause de la tempête ?), et puis tout, tout le reste. Ces bavards qui ne savaient que tergiverser sans vouloir vraiment, semblait-il, sauter le pas et prendre une décision... la nuit qui n'en finissait pas de traîner – pourtant, il était tout juste 22 heures... cette visite éclair de Ruiz... et maintenant, ceux-là.

Ces trois-là...

L'immense, qui avait pris la parole ; il avait des épaules tellement larges que Jorgia avait cru un instant qu'il ne pourrait pas passer de face dans le couloir (il donnait l'impression, à lui seul, de remplir totalement l'entrée, – et il s'était cogné le front contre l'ampoule pendue au bout de son fil). Le second, au crâne presque chauve, avec un nez en bec d'oiseau, un regard à la fois étonné et sévère. Le troisième, svelte, nerveux, les joues et le menton couverts d'une barbe blonde...

Quelque chose clochait ; rien du grain de sable tombé dans les rouages de la machine. En l'occurrence, le grain de sable prenait des allures de montagne.

— Vous n'appartenez pas à la brigade des Contrôles de Sondages, dit Jorgia.

Garçon lui jeta un coup d'œil presque distrait, avant de reporter son attention sur les trois autres occupants de la pièce – trois maigrichons qu'ils avaient dénichés, entassés dans la cuisine exiguë, et que l'Angélique avait sortis un peu rudement : un des squelettes, machinalement, se malaxait encore le bras. Il n'avait encore rien demandé, mais il savait que Ruiz Doiewski n'était pas l'un de ces trois faméliques. Pendant un moment, il avait espéré... sans raison. Ça aurait été trop beau ! Il n'avait pas trop compté sur cette chance de faire mouche, et pourtant il était déçu, énervé, et sentait par contrecoup monter en lui des effluves de colère. Les informations communiquées par Demagüan, concernant Jorgia Belle, tournoyaient dans son esprit et finissaient par former une sorte de mauvaise brume qui, il le savait, ne lui serait d'aucune utilité. Il ne les utiliserait pas. Il en avait marre de finasser. Son nez et sa gorge le démangeaient. Il était sûr, pour couronner le tout, qu'il avait ramassé la crève...

— Tu fermes ta gueule, toi, dit-il entre ses dents.

Il vit passer une lueur paniquée dans les yeux de la fille. Elle avait bien tenté de crâner pendant quelques minutes mais comprenait enfin que ses chances de s'en tirer sans mal étaient plutôt réduites. Pendant quelques secondes, Garçon continua de la surveiller entre ses paupières mi-closes. Pas vilaine. Au contraire. Des hanches bien rondes, juste comme il faut, dans le pantalon de toile usé et blanchi sur les cuisses. Une frimousse plutôt pâle, un regard sacrément vert sous la frange bouclée des cheveux bruns. Un petit nez. Rigolo.

— Qu'est-ce que vous voulez ? interrogea-t-elle.

Sa voix tremblait. Parfait, songea Garçon, tandis qu'un frisson courait le long de sa colonne vertébrale. Il fit comme s'il n'avait pas entendu la question et regarda les trois maigrichons. Ceux-là, visiblement, en dépit de leurs grands airs, ne tiendraient pas le coup. Des lopettes. D'interminables lopettes avec des os partout sous leurs chemises trop grosses et leurs pantalons-tubes étriqués. Exactement les gueules que Garçon ne pouvait pas encadrer.

Il fit un pas en direction de celui qui se triturait le bras.

Le type eut un semblant de sursaut, comme transporté par des velléités d'héroïsme... le pauvre con. L'énorme battoir de Garçon se leva, retomba. Ça fit clac ! dans une envolée de cheveux filasses, et la tête du type se dévissa. Il s'écroula sur place, en tas. Les deux autres ouvrirent la bouche – peut-être pour gueuler ou pour protester... Garçon frappa une seconde fois, de la même façon : le bruit fut identique, un autre maigrichon s'affaissa comme le premier. À une différence près cependant : il fut traversé par un spasme électrique et vomit une prodigieuse goulée de sang.

Celui-là, songea Garçon, on n'en entendra plus parler !

Il avait pourtant frappé moins fort, persuadé que son premier coup de poing avait brisé la colonne vertébrale du destinataire. Moins deux... Il évita de regarder dans la direction de Demagüan. *Combien de meurtres à votre actif ?*

— Connard ! maugréa Garçon entre ses lèvres, sans qu'on puisse savoir à qui il s'adressait.

Il porta son attention sur le dernier type encore debout. Ne

fit pas un geste. Le type recula instinctivement. Livide, des cernes jaunâtres sous les yeux, les narines pincées.

Garçon s'en désintéressa immédiatement pour laisser courir son regard filtré sur la pièce. Des meubles bas, des coussins par terre, une table basse (un plateau de tôle peinte posé sur deux parpaings laqués) chargée de verres, de bouteilles et de paquets de biscuits éventrés. Au mur, des photos découpées dans des magazines, des lambeaux d'affiches de propag arrachés aux panneaux électoraux et recomposés en collages plus ou moins « artistiques ». Un vieux radiateur électrique. Une ancienne cheminée au foyer occupé par des étagères – des étagères qui pliaient sous les livres.

— Ruiz Doiewski, dit Garçon.

Jorgia sursauta, tirée de son hébétude par la voix sèche qui avait claqué. Son regard rencontra celui de Garçon. Ses doigts se serrèrent nerveusement sur son châte.

— Je ne comp...

— Ça suffit, merde ! explosa littéralement Garçon, poings serrés. Tu n'as pas encore compris, dis ? Tu veux finir tout de suite, comme ces deux-là ?

— Mais je ne...

— Oh merde ! coupa Garçon, comme écoeuré, brutalement – et il fit un signe à l'Angélique.

L'Angélique se mit en branle, shoota au passage dans la table bricolée. Le plateau s'effondra dans un grand vacarme, avec les bouteilles et les verres. Dans une main, l'Angélique tenait son revolver, de l'autre il empoigna le châte et l'arracha.

— Déloque-toi ! dit-il.

Apparemment sonnée, ahurie, Jorgia se contenta de hocher négativement la tête de gauche à droite. La patte de l'Angélique tomba sur l'échancrure de sa chemise, et il tira une seconde fois. Le tissu se déchira d'un seul coup, découvrant deux seins nus et ronds.

— J'ai pas le temps, grinça Garçon. T'entends, même ? Pas le temps... On sait que Doiewski est ton copain, comme on sait que tu trafiques avec l'intox. Il y a néanmoins deux ou trois petites choses qu'on ne sait pas, et que tu vas nous dire. Qui est *réellement* Ruiz Doiewski ? Qu'est-ce qu'il fabrique, et pour le

compte de qui ? Où il est, en ce moment ?

— On veut savoir tout ça, poursuivit l'Angélique. Et tu vas nous le dire, pas vrai ? Sinon...

Sa main gantée se referma sur le sein gauche de Jorgia. Pressa, puis tordit. Il tordit jusqu'à ce que Jorgia grimace, jusqu'à ce qu'elle plie les genoux et qu'un gémissement fuse entre ses lèvres. Comme elle semblait sur le point de défaillir, l'Angélique relâcha sa torsion. Et d'un seul jet Jorgia se redressa, lança une jambe en avant. Son genou s'écrasa sur le bas-ventre de l'Angélique, qui hurla de douleur et de surprise, plié en deux. Jorgia se rua en direction de la porte, la tête bourdonnante, des larmes plein les yeux. Elle entendit crier Garçon.

— Demagüan, nom de Dieu !

Le demi-chauve au nez en bec d'oiseau lança un croc-en-jambe vicieux qui faucha net l'élan de Jorgia. Elle s'écroula tête la première contre le chambranle de la porte. Une tonne de quelque chose s'abattit sur ses épaules, l'agrippa par le col de sa chemise, la redressa d'une secousse tandis que le tissu des manches lui sciait les épaules.

Sonnée pour de bon cette fois elle se sentit valser à travers la pièce. Le décor tourbillonna. Elle retomba dans le sang qui tachait le sol. Les deux mains gigantesques de Garçon se refermèrent sur ses seins pour l'empoigner douloureusement et la relever. Elle fut soulevée de terre, le torse labouré comme par un fer rouge, jusqu'à ce que son visage se retrouve à hauteur de celui de Garçon.

Il chuinta :

— Fais-moi ce coup-là, petite salope ! Fais-le moi !

Elle allait plonger dans l'inconscience, mais il la relâcha. Une fois de plus, elle s'effondra à terre sur les corps des deux autres. La douleur était infernale, des marques rouges, déjà bleuâtres, zébraient sa poitrine, sa tête était emplie de grésillements et du sang coulait de l'estafilade ouverte en travers de son front. Sans lui laisser une seconde de répit. Garçon entreprit de la dévêtir, la tournant et la retournant sans ménagement, arrachant son pantalon et son slip. Elle n'avait plus que la chemise lacérée et souillée sur le dos. Il l'empoigna de nouveau par le col de la

guenille et la remit sur ses jambes. La main gantée se referma sur son sexe, des doigts pénétrèrent en elle, s'accrochèrent, fouillèrent. Elle hurla. Alors qu'elle se pliait en deux et que ses mains s'agrippaient désespérément sur le bras qui la martyrisait. Garçon de sa main libre, la faucha au niveau des clavicules. Elle tomba en arrière et toucha le sol des épaules, le bassin toujours suspendu à ces doigts en crochets plantés entre ses cuisses.

— Bon dieu ! grogna Garçon.

Il lâcha prise. Le corps évanoui de Jorgia tomba à terre.

L'Angélique soufflait rauquement, livide. Il saisit une bouteille tombée à terre et vida le reste de son contenu sur le visage de la jeune femme. Elle ouvrit des yeux démesurés, cria lorsque son tortionnaire acheva de vider l'alcool sur la plaie vive de son sexe déchiré. Garçon étouffa le cri sous sa main gantée. Elle se tordit, rua, donna des coups de reins désespérés. L'Angélique avait ramassé une autre bouteille d'alcool. D'une voix monocorde, grimaçant de douleur et les cuisses serrées sur ses parties génitales en feu, il récita :

— On peut te faire mille et une gâteries, mignonne. T'enfoncer cette bouteille dans le cul, ou te découper en lanières, t'ouvrir le ventre et verser la gnôle sur la boutonnière. On peut le découper des tranches de nichons qu'on te fera bouffer une à une : on a plein d'imagination, petite conne. Si tu veux pas qu'on devienne des artistes, tu sais ce qui te reste à faire ?

Jorgia se débattit encore un peu, puis son corps arqué devint mou. Une traînée de sang dessinait un petit zigzag sur son ventre. Un jet d'urine coula le long de sa cuisse. Ses yeux toujours démesurément agrandis cillèrent une manière d'acquiescement, dans le masque de sang rouge qui lui maculait le front et poissait ses cheveux. Garçon retira le bâillon de sa main.

Il se redressa. Remarqua négligemment la pâleur et la raideur de Demagüan, dans un coin de la pièce, près de la porte. Le dernier compagnon de Jorgia était comme mort, déjà, bien que toujours debout et tremblant de tout son être...

Jorgia recula, au sol, se poussant sur un coude. Elle

s'immobilisa quand son dos rencontra les jambes d'un des types étendus pour le compte. Les marques sur ses seins étaient maintenant franchement bleues ; le mamelon droit avait éclaté et saignait.

— Doiewski ! jeta Garçon.

Elle acquiesça, avala plusieurs fois de suite sa salive.

— Qui est-il ? Où est-il ?

— Un policier de la Dépollution, souffla Jorgia d'une voix cassée.

Elle était hagarde, regardait, fascinée, la tache d'urine rougeâtre sur le sol.

— Un policier de la Dépollution, répéta Garçon. On le sait. Mais encore ? Quoi d'autre ? Il a fait un sale coup, ce soir. Pourquoi et pour qui ?

— Je n'en sais rien ! cria Jorgia.

Et Garçon pensa : Bon dieu, elle dit la vérité... Il se sentît parfaitement découragé. Découragé, Garçon pouvait se transformer en quelque chose de totalement inhumain... (Des soldats, mon vieux. Est-ce que tu demandes à un soldat de tenir ses comptes ?).

Il était sur le point de donner carte blanche à l'Angélique qui l'interrogeait du regard quand Jorgia se mit à parler. Un torrent, un déluge, que le barrage de la peur, en crevant, libérait.

— Je ne sais pas qui vous êtes, ni ce que vous voulez ! Je ne sais pas ce que vous reprochez à Ru... iz. Je dis la vérité ! Je ne comprends rien ! Vous pouvez me tuer, je ne sais rien !

— Eh ben, imagine ! lança Garçon. Il a dû te raconter des choses, fais fonctionner tes méninges !

Elle leva les yeux vers lui tandis que le torrent de paroles affolées continuait de couler – elle n'avait probablement pas entendu ce qu'il avait suggéré.

— ... ne sais rien, rien, rien ! Il est venu, ce soir, mais je ne l'ai pas fait entrer. Il n'avait pas prévenu. On était ici pour discuter, pour savoir si on devait ou non accepter les propositions d'une firme clandestine d'intox qui veut utiliser le procédé d'implants-sondes. C'est juste ce qu'on faisait...

Elle parla, et parla encore, comme si son corps était une

enveloppe bourrée de mots, et comme si les mots s'échappaient à flots continus. Elle dit que la firme clandestine était financée et noyautée par le Parti Social (ce qui fit lever un sourcil à Garçon, sans plus...). Elle dit que Ruiz était venu, qu'il avait une valise à la main, qu'il était bizarre et en piteux état. Elle dit qu'il lui avait demandé des outils, mais qu'elle lui avait juste donné les clefs de sa voiture parce que les outils s'y trouvaient. Qu'il avait voulu savoir s'il était ou non implanté... Elle dit tout ce qu'elle savait.

Puis sa voix se brisa. Jorgia demeura étendue à terre, nue, sanglante, la bouche ouverte, le regard noyé de larmes.

— Bon, laissa tomber Garçon.

Il fit un signe à l'Angélique et celui-ci se releva, la bouteille toujours dans une main, le revolver dans l'autre.

— Bon, dit encore Garçon.

Il regarda du côté de Demagüan qui, apparemment, retrouvait un peu d'assurance ; il avait le teint normalement coloré, esquissa même une grimace à l'adresse de Garçon. Une grimace intraduisible.

— Ça va comme ça, dit Garçon.

Il renifla puissamment. À chaque fois qu'il avalait sa salive, un goût amer lui emplissait la gorge.

Ils n'en tireraient pas davantage de cette fille, et il le savait.

— Donc, dit l'Angélique, il est bien venu ici. Avec la valoché.

Garçon acquiesça.

— Et il voulait des « outils », dit Demagüan d'une voix quelque peu coincée.

Garçon acquiesça encore. Il regardait ses mains, énormes, noires, avec des reflets luisants qui dansaient sur le cuir habillant les doigts. Il dit :

— Il voulait des outils pour ouvrir sa putain de valise, probablement... Il est parti.

— Chez lui ? s'enquit l'Angélique.

Garçon réfléchit un moment et finit par hocher la tête négativement :

— Je ne crois pas. Nom de dieu, s'il est parti chez lui, il y a un type du Parti Libéral qui l'attend et qui... non, je ne crois pas. Sa femme n'était pas dans la course. Voilà un type qui a explosé

brutalement et qui continue sur sa lancée.

— On enverra quand même un gars à son domicile, dit l'Angélique.

— On chargera Nèdec de s'occuper de ça. Avec des renforts. Il reste un point à éclaircir. Le vieux. C'est un point de chute possible pour Doiewski. Une de ses attaches. Le vieux sait peut-être des choses. On ne peut pas négliger ça...

— Sinon ? demanda Demagüan.

— Sinon quoi ? Est-ce que je sais !... Sinon, notre foutu couillon se balade n'importe où, et il peut être en cheville avec n'importe quel groupuscule (mais sacré nom de dieu de merde, ça m'étonnerait foutrement !). Ou encore il fait cavalier seul !

— Et ça m'étonnerait aussi ! dit Demagüan. Comment est-ce qu'il aurait appris ce qui allait se passer ? Comment est-ce qu'il aurait eu les tuyaux, tout seul ?

— Et toi ?

— *Nous !* renvoya Demagüan, précisément, nous ne sommes pas seuls !... S'il est indépendant, dans cette histoire, c'est purement le hasard qui a joué.

Garçon ricana :

— Un hasard qui a déclenché un foutu mécanisme ! D'abord, il bute un de tes gars, puis se débarrasse de deux autres... Quatre fois merde, la nuit commence à peine ! On a un foutu bout de chemin à faire, si je ne me trompe, pour aller jusqu'au domicile du vieux !

— Raison de plus pour ne pas s'attarder, dit l'Angélique. (Il désigna Jorgia et l'homme maigre tremblant). Et eux ? Garçon ne répondit pas. Il marcha vers la porte, poussa Demagüan devant lui.

— Désolé, dit l'Angélique.

Il reposa précautionneusement la bouteille au sol, à ses pieds. Puis, en se relevant, tira deux fois. Plop-plop ! Il était d'une précision infernale. Le type maigre tomba nez en avant, en travers du corps de Jorgia. L'un et l'autre remuèrent encore un peu, puis s'immobilisèrent. L'Angélique était sorti. Il avait éteint la lumière et soigneusement refermé la porte.

Ils montèrent dans la voiture après avoir résumé les

événements à Nèdec – et après lui avoir donné de nouvelles consignes. Garçon eut le temps de constater que la voiture de la fille n'était plus garée dans cette espèce de parking inondé, derrière l'immeuble. Il pouvait toujours contacter le Bureau et donner le signalement de la voiture, afin que la police routière l'intercepte, sous quelque prétexte que ce fût. Mais c'était jouer avec le feu. Ce con de Doiewski était capable de tout. Garçon essaya de l'imaginer – d'imaginer, surtout, ce qui pouvait bien se passer dans sa tête. Naturellement, il ne parvint à rien de concluant.

Les deux autres gardaient le silence. L'Angélique tenait le volant, Demagüan paraissait sérieusement mouché, en dépit de ses efforts stoïques.

On est en train de s'enfoncer dans une merde hors-concours ! songea Garçon.

La pluie tombait, horizontale. Rien que de la pluie. La neige, c'était fini.

Il n'avait pas attendu longtemps. Trente-cinq minutes, très exactement.

Et puis les « blips » avaient quitté le point 2. L'un deux avait pris une direction qui semblait être celle du point 1. Les deux autres filaient vers la cible prévue par Moroe. Parfait.

À présent, il roulait lui-même vers la cible. Le dernier terrier possible du lièvre. Sinon...

Que le lièvre fût au gîte ou non, Moc arriverait le premier. Il avait l'avantage sur les « blips ». (Deux « blips », cela signifiait deux agents du Parti Social. Aucun doute là-dessus. Avec en plus, peut-être, des éléments du Parti pour le Renouveau, non repérables : les « blips » pouvaient avoir fait alliance avec eux, car ils avaient quitté le Siège du Parti sans tracas, apparemment, et sans que leur visite eût été signalée officiellement aux autorités – Moroe n'avait reçu aucune information dans ce sens...)

Il roulait vite. Il aimait bien.

Autoroute déserte, balayée par la tempête. On s'habitue

rudement vite à la tempête. Surtout quand on aime.

Autoroute rectiligne, plantée tout droit à travers le secteur protégé des centrales nucléaires libérales, toujours debout, toujours présentes, même si elles ne fonctionnaient qu'au minimum de leur capacité, elles avaient été plantées là par le Parti Libéral du temps où le Parti était majoritaire dans la Circonscription, mises en sommeil – ou presque, au minimum des conditions de sécurité prévues – quand le Parti Social puis le Parti Neutre avaient conquis tour à tour la majorité de Circonscription.

Il y aurait des barrages, des postes de sécurité plantés par les majoritaires de la planète, des écueils à franchir. Rien de grave. Un jeu d'enfant pour Moc Moroe...

La cible, au bout de la route, dans les quartiers ultimes des docks et des bassins de radoub. Il attendrait, à l'affût. Et s'il n'attrapait pas le lièvre, il mettrait au moins la patte sur les chasseurs. Pour discuter un brin.

Savoir quel genre de jeu il jouait.

Un jour, bientôt peut-être, il entamerait une nouvelle période. Une période rouge. Des camaïeux gigantesques, dans les tons rouges. Ouais. Rouge, rouge, rouge.

Il se mit à siffloter une rengaine, entre ses dents. Shiiiiit-iiit-shiit. Il faisait ça la bouche ouverte, la langue repliée et collée partiellement au palais. Un truc à la portée de n'importe qui. Ça lui plaisait, de temps en temps, de faire des choses à la portée de n'importe qui. Pour changer.

Comme par exemple, aussi, se dire que Luce l'attendait, et qu'elle était géniale, des genoux au menton. Pile et face. Et même sur la tranche.

Une belle église.

Garçon éternua. Une vraie explosion à l'intérieur de la voiture. Il essuya d'un revers demain le col de son imperméable constellé de salive. La pluie martelait toujours avec une obstination infernale la carrosserie, et le bitume, et les maisons... Petit à petit, depuis l'instant où ils s'étaient garés en bordure de trottoir, une épaisse buée avait recouvert le pare-

brise et les vitres des portières. Derrière ce voile, le paysage et le décor avaient fondu – seules subsistaient, comme points de repère, les lumières sautillantes, étouffées, de rares lampadaires.

Garçon parvint à réprimer un second éternuement, narines écrasées entre ses doigts. Cela produisit un petit bruit mou.

Il se demanda distraitemment quelles pouvaient être les pensées de l'Angélique et de Demagüan, en ce moment. Leur état d'esprit. La déprime et la désillusion sournoises, comme c'était le cas pour lui-même en dépit de ses efforts ? Ou bien, au contraire, toujours la foi, et l'espoir ? Pour l'Angélique, ça ne devait pas poser de problème... c'était un bloc de marbre, ce type-là – il avait tenu à conduire pendant tout le trajet, une paille ! et le chrono de bord indiquait maintenant 4 h et quelques minutes. Un bloc de marbre (s'il fermait les paupières, Garçon ne pouvait s'empêcher de revoir l'image de cette fille, nue, terrifiée... pourtant, ce n'était pas la première fois qu'il participait à ce genre de scène : sa vie à la S.R.C.E. du Parti Social était faite en grande partie de séances identiques, parfois beaucoup plus éprouvantes : la guerre...), une machine efficace. Quant à Demagüan... difficile à dire. Tout le temps qu'ils avaient roulé, Demagüan n'avait pas prononcé quatre mots. Même après le contact-radio en provenance du Bureau, qui signalait que Nèdec avait fait son rapport. Demagüan était de marbre, lui aussi...

Garçon se remémora machinalement le contenu du rapport de Nèdec : l'agent s'était rendu comme prévu au domicile de Doiewski. Il l'avait trouvé vide – c'est-à-dire dévasté et avec les cadavres de Martial et de la femme. Aucune trace de l'agent libéral qui était censé s'y trouver. Par contre, il avait mis la main sur un pantalon et un slip trempés... comme si quelqu'un s'était changé là. Qui ? L'agent du Parti Libéral ou Ruiz Doiewski, qui serait venu, à un moment, et qui...

Bon dieu ! Une foule de suppositions diverses étaient possibles à partir de cet indice. Garçon ne se sentait plus de taille à les analyser dans le détail. Le Bureau était là, pour ce genre d'investigations et de cogitations. Merde. Qu'ils se débrouillent.

L'Angélique se racla la gorge, dit :

— Et alors ? On bouge ?

Une machine !... Cette espèce de vilaine sensation de malaise qui s'était emparée de Garçon depuis l'instant où ils avaient pénétré dans ce quartier ne semblait guère avoir touché l'Angélique. Pour lui, c'était le chemin normal, et après... Après, quoi ? Garçon aurait facilement parié sa chemise qu'ils ne trouveraient pas Doiewski dans l'appartement de son père. Pas tout de suite. Alors, que faire ? Où et comment lui mettre la main dessus ? D'une autre façon, il pressentait curieusement la fin du périple, ici, quelque part dans cet immeuble social que la nuit et la tempête conjuguées faisaient ressembler à une énorme prison froide, hostile... une prison où il allait entrer de plein gré.

— On bouge, dit Garçon.

Il appuya, du coude, sur la poignée de la portière et sortit.

Une file de quatre voitures passa. Depuis une heure ou deux, la circulation s'était faite plus dense – c'est à-dire qu'elle existait, que la voiture banalisée du Parti Social n'était plus la seule sur les routes. Les fourmis s'éveillaient et gagnaient leurs lieux de travail, cisaillant à bord de leurs véhicules la tempête et la nuit.

Tout en retenant son chapeau d'une main, en attendant que ses deux compagnons s'extirpent à leur tour de la voiture, Garçon jeta un long regard en direction de la mer proche. Les vagues lointaines et les rouleaux, au-delà des bassins, signalaient principalement leur présence par le vacarme des impacts contre les digues et les estacades. Tout ce qu'on pouvait apercevoir, c'étaient les hautes masses des cargos enchaînés dans leurs cales sèches (des cales sèches qui ne l'étaient plus du tout...), les carcasses élancées des grues et palans, les guirlandes de fanaux rouges pendues dans cette forêt étriquée de métal torturé par le vent. Et les quais. Luisants de pluie, balayés par les souffles ininterrompus de la bourrasque, les quais à perte de vue, coincés entre les bateaux et les grues d'un côté, et de l'autre les immeubles alignés, tous pareils, d'une tristesse pesante.

Garçon traversa la largeur du quai au pas de course, derrière Angélique. Demagüan courait à son côté, et glissa, faillit tomber, conserva finalement son équilibre au prix d'une fantastique

gymnastique qui aurait pu paraître comique en d'autres circonstances.

Ils se retrouvèrent sous le porche de l'immeuble. Trempés.

— Rez-de-chaussée, porte B à gauche, dit l'Angélique.

Un froid glacé régnait dans le hall, encore plus méchant que le froid du dehors. Par là-dessus une odeur de goudron humide, de vieux plâtre imbibé, de cordages pourrissants. L'Angélique menait la marche et le petit groupe bifurqua à gauche, s'enfonçant dans un couloir sombre où brillaient les boutons-témoins de quelques minuteriers (à vue de nez, un sur trois était allumé). Au passage, Garçon nota que la loge du gardien-conciergerie avait été détruite : à la place, un entassement de gravats, des fragments de panneaux précontraints. Le carrelage du sol était défoncé à plusieurs endroits ; là où il était intact, sa surface glissait comme une vraie patinoire.

Garçon, comme l'Angélique, avait fourré ses mains dans les poches de son imperméable. Comme l'Angélique, les doigts de sa main droite étaient refermés sur la crosse de son revolver, l'index normalement en place sur la courbure creuse de la détente.

Porte B.

Le silence total. Rien que la respiration, un rien essoufflée, des trois hommes, les petits bruits de plissements de leurs imperméables.

Porte B. Un panneau lisse, complètement nu. Juste la clenche en forme de bouton. Le silence, également, derrière ce panneau.

Dans l'ombre, l'Angélique se tourna vers Garçon qui prit conscience du mouvement au froufroutement de l'imperméable. Dans la fausse pénombre roussâtre provoquée par l'œil témoin d'un bouton de minuterie, il vit l'Angélique lever un bras en direction de la sonnerie. Il l'interrompit d'un murmure sec :

— Non ! attends !...

Posa lui-même sa main libre sur le bouton de la porte, tourna.

La porte était ouverte. Évidemment, ce n'était pas normal, et Garçon fut traversé par un désagréable courant électrique. Une impulsion instinctive claqua à l'intérieur de sa tête : foutre le

camp, vite et bien ! filer d'ici, au grand galop !

Mais il sut dans la seconde suivante, que c'était trop tard.

Irrémédiablement trop tard. L'Angélique avait poussé la porte – il entra, et Demagüan suivit, et Garçon avec eux.

L'obscurité était parfaite, absolue. Le silence également.

Il y eut le petit claquement, très discret de la porte refermée d'elle-même derrière Garçon.

Puis, dans ce silence, dans cette noirceur, la voix s'éleva et dit :

— Parfait. Ne tentez rien, messieurs, pour votre sécurité. Lâchez vos armes.

Un « plop » caractéristique ponctua aussitôt le dernier mot prononcé par la voix. Garçon, figé, vit l'éclair de souffre qui zébrait la nuit. Il n'entendit pas le second « plop », mais aperçut l'autre trait de feu jaune. La lumière se fit L'Angélique tituba, courbé en deux, et s'écroula au sol, couché sur le dos. Sa main droite était toujours dans sa poche et cette poche était trouée, avec un petit filet de fumée qui s'échappait de la toile caoutchoutée percée. Une odeur de brûlé. L'Angélique avait un second trou dans son imperméable : juste sous le revers du col, à hauteur du cœur. Il avait aussi les yeux fixes et du sang dans la barbe... du sang qui coulait de sa bouche grande ouverte.

— J'avais prévenu, dit l'homme. Pourquoi faut-il toujours répéter les mêmes choses plusieurs fois ?

Il était assis dans ce vieux fauteuil défoncé dont les coussins traînaient presque au ras du sol. Un visage bizarre : trop de peau nue, et le poil ajouté là-dessus comme un postiche... Son manteau était un vêtement élégant, avec un col de fourrure relevé formant comme un écrin évasé où était posé ce visage blême. Il avait ramené les pans du manteau sur ses genoux, les maintenait à deux mains dans une attitude d'enfant sage... dans la main gauche de cet enfant sage, il y avait un revolver.

Garçon remarqua encore les boots de cuir fauve et les pieds de l'homme, posés bien à plat, les pointes tournées légèrement vers le dedans.

— Je crois qu'on a pigé, dit-il à voix rauque.

La vague de glace qui l'avait submergé se liquéfiait lentement. D'une certaine manière, il était presque soulagé.

C'était ce que lui avait dicté son instinct : la fin du trajet.

— Pigé ? dit l'homme.

Il sourit. Vraiment, il était laid. Presque pitoyable : il savait qu'il était laid, et tentait de le faire oublier par l'élégance des vêtements et de la mise.

Garçon enregistra machinalement les détails du décor. Une pièce petite, carrée. Un bloc-cuisine, et une fenêtre aux volets clos. Une table. Des placards. Le fauteuil avec ce type dedans, et le lampadaire, à côté du fauteuil, qui était la seule source de lumière. Au mur, quelques photos qui représentaient des bateaux en pleine mer. Il y avait une porte dans la cloison d'en face, juste derrière le fauteuil et son occupant.

— Pigé ? répéta le type. Alors, débarrassez-vous de vos armes. Et sans faire les idiots.

Demagüan haussa les épaules, sortit ses mains nues de ses poches. Garçon jeta à terre son revolver. Il dit, désignant Demagüan :

— Il n'est pas armé.

Tout à coup, il avait l'impression d'avoir déjà vu cet homme quelque part.

Il dit :

— Vous avez vu Doiewski, pas vrai ? C'est terminé ?

L'homme plissa les paupières. Il était toujours immobile, sagement assis.

— J'ai vu Doiewski, oui, murmura-t-il, comme s'il pensait à autre chose – puis son regard redevint brillant, présent : c'est terminé pour vous, effectivement.

Avant que Garçon pût ajouter un mot, l'homme poursuivit :

— Je vous attendais. Deux agents de la S.R.C.E. du Parti Social plus un élément étranger en provenance du Parti pour le Renouveau, c'est bien ça ? Ou peut-être y a-t-il d'autres éléments de ce groupe qui sont restés dans la voiture – car il n'y a qu'une voiture, bien entendu. Mais ça n'a aucune importance. Donnez-moi vos noms.

Garçon obéit. Demagüan pareillement.

— Bien, dit l'homme. Qu'ils soient faux ou non, je m'en contenterai. Êtes-vous seuls ou bien d'autres collègues sont-ils restés dans la voiture ? Je m'informe, comprenez-le, je ne

m'inquiète pas.

— Seuls, dit Garçon. Vous le savez – vous savez tout pas vrai ?

— Je sais pas mal de choses, mais pas *tout*. On ne sait jamais tout, monsieur Garçon. Par exemple, je ne sais pas si cet... cet homme que j'ai dû tuer est agent du Parti Social ou membre du Renouveau, mais... je peux le deviner. M. Demagüan n'étant pas armé, je suppose qu'il est l'élément du Renouveau, en compagnie... surveillée, si l'on peut dire. Je me trompe ?

Demagüan fit non de la tête. Puis il dit, comme s'il s'éveillait d'un long sommeil :

— Doiewski travaillait pour vous ? C'est cela ? Vous avez récupéré la valise et vous...

— Pas si vite, coupa l'homme. Nous allons nous expliquer, messieurs, mais nous avons tout notre temps. Personne ne travaille pour moi. Quant à Doiewski, je ne sais pas de qui vous voulez parler.

Garçon lança :

— Vous avez dit à l'instant que vous aviez vu Doiewski et que...

— Et que rien. J'ai vu, effectivement, Christian Doiewski, chez qui nous nous trouvons actuellement. Je n'ai vu que lui. Pas Ruiz Doiewski. Et c'est bien Ruiz que vous cherchez, pas vrai ? Que nous cherchons tous.

— Je vous connais ! glapit soudain Garçon, encore pâle de la stupéfaction provoquée par les paroles de l'homme. Vous êtes quelqu'un de célèbre...

— Je suis officier d'active à la Police de Contrôle et je m'appelle Moc Moroe.

— Moroe ! voilà. Bon dieu, vous êtes un peintre célèbre ! Un type qui...

Garçon se tut. Le sourire de Moroe s'était fait plus large. Énorme.

— Je suis officier d'active à la Police de Contrôle, répéta doucement Moc Moroe.

Il attendit que ça pénètre bien dans le crâne de ses deux interlocuteurs.

Il dit :

— Il est évident que pour vous tout s'achève ici. Vous n'avez plus à espérer, et je compte sur vous, monsieur Garçon, pour contacter bientôt votre Bureau de Parti et vos chefs de la S.R.C.E. Vous leur signalerez que le petit jeu souterrain mené par le Parti Social est désormais inutile, terminé. Vous êtes mis au jour. Je ne vous tuerai pas, ce n'est pas utile. Il importe avant tout de mettre la main sur Ruiz Doiewski. Pour cela, vous allez me fournir quelques renseignements. Le Parti Social a déposé une plainte pour effraction et vol d'éléments top secret, il s'en est remis à nos services. Parallèlement, le Parti Social s'est beaucoup démené cette nuit, nous savons cela, nous connaissons votre itinéraire : cet itinéraire prouve que votre action était très précise, et soutenue par des informations qui ne nous ont pas été communiquées. J'ai découvert *seul* l'existence et l'importance de Ruiz Doiewski. Vous étiez quant à vous au courant de cet élément d'enquête dès le début et vous avez omis intentionnellement de le porter à notre connaissance. Pourquoi ?

Ce fut Demagüan qui répondit :

— Parce qu'en montrant qu'ils connaissaient l'existence de Doiewski, ils auraient avoué qu'ils étaient dans le bain jusqu'au cou, dès le début du grand carnaval !

Demagüan se tut, les lèvres tremblantes. Par ce type-là, Moroe en était sûr, il aurait la clef de l'énigme. Il se sentait très détendu. Dit :

— Monsieur Demagüan, je ne vous ai rien demandé, à vous.

— Et alors ? couina Demagüan. Vous allez lui laisser la vie sauve, hein ? Mais moi ! Moi, je ne compte pas, je fais partie d'une organisation douteuse, non reconnue par les lois. Vous pouvez faire de moi ce que vous voulez ! Seulement, tout malin que vous soyez, vous vous êtes foutu dedans ! Parce que les renseignements que vous voulez, c'est moi qui peux les donner. J'en sais bien plus long que ce type du Parti Social, vous pouvez me croire !

Il s'interrompit et se tut pendant quelques secondes, haletant. Garçon était de nouveau pâle, figé. Son regard allait de Moroe à Demagüan ; il paraissait à la fois épuisé et ironique.

— Mais encore ? dit Moroe.

— Je suis un des chefs de file du Parti pour le Renouveau de la Foi. Mon Parti sait où je me trouve, et quel rôle a joué le Parti Social. Si vous tenez à éviter les éclaboussures, vous ne pouvez pas me dézinguer sans sourciller !

— M. Demagüan, dit doucement Moroe, laissez de côté, s'il vous plaît, votre petit chantage. Apprenez que je me fiche personnellement de ce qui peut advenir du Parti Social et encore plus de vous et de votre groupement. Apprenez que je peux TOUT. Je suis en train de vous juger, au nom de la Police de Contrôle. Ma décision ne regarde que moi. Je pense que tuer M. Garçon ne servirait à rien. Pour vous, je ne sais pas encore. J'attends pour me faire une opinion. Ça dépendra de ce que vous allez me raconter...

Demagüan baissa les yeux. Ses mains tremblaient. Il fit mine de les cacher dans ses poches, mais Moc Moroe l'arrêta d'un geste sec, et il conserva son attitude gauche, pataugeant mollement dans la flaque qui grandissait à ses pieds. Alors, comme si des rouages inconnus s'étaient mis en marche au fond de lui, il se mit à parler.

Il dit que son Parti avait eu vent du projet du Parti Social, il dit quelles étaient les recherches spéciales entreprises dans les laboratoires de l'Armée Populaire Sociale de Crozon. Il dit comment les Sociaux avaient décidé de se cambrioler eux-mêmes, sans que les gens de la Recherche soient au courant. L'affaire était montée de toutes pièces par la S.R.C.E. du Parti Social, qui ne pouvait se procurer ce qu'elle cherchait par aucun autre moyen légal. La picrotoxine faisait partie du domaine réservé des militaires. Pourtant elle était sortie des labos, et des hommes de son groupement avaient intercepté le colis pendant le transfert. Sur ce, ils s'étaient fait avoir eux-mêmes par un sinistre inconnu, un fantôme du nom de Ruiz Doiewski.

Il parla longuement, d'une voix saccadée.

Il dit aussi *ce qu'était la picrotoxine*.

De toute évidence, Garçon lui-même n'en savait rien.

Lorsque Demagüan se tut, il y eut un long, long silence.

Moc Moroe se sentait beaucoup moins à l'aise. Sec, de la tête aux pieds. La bouche pâteuse. De mauvais grésillements plein le

crâne.

— Et Ruiz Doiewski se balade avec ça, dit-il entre ses dents.

— On ne sait pas qui il est vraiment ! glapit Demagüan. On ne sait pas pour qui il travaille – sauf que ce n'est pas pour nous, ni pour le Parti Social ni pour le Parti Libéral ! Il se balade, oui, et il...

— Très bien ! coupa sèchement Moroe.

Jetant le cri, il tira. L'expression de rage qui froissait les traits de Demagüan se figea. Ce fut comme si un toupet hérissé de cheveux rouges jaillissait soudain au sommet de son crâne, en limite de calvitie ; un troisième œil noir avait fait son apparition à la racine de son nez, et coulait, maintenant, coulait... Demagüan plia les genoux, tomba tout droit – cela fit un bruit sourd – plongea le nez en avant : le toupet de cheveux rouges retombait sur l'arrière de son crâne, dégoulinait sur sa nuque.

Garçon n'avait pas fait un geste. Il devait avoir compris depuis longtemps.

— Vous aimez ma peinture ? demanda Moc Moroe.

Sur le visage épais de l'homme flotta un sourire machinal. Un tic nerveux.

— *Malheureusement*, oui, dit Garçon.

— *Malheureusement* répéta Moc Moroe.

Comme précédemment, il avait parlé et tiré en même temps.

Un moment, il demeura assis dans le fauteuil, immobile. Il pensait : Moc Moroe est un artiste peintre en renom, et rien d'autre. Il attendit que l'âcre odeur de la poudre se dilue, au fond de ses narines. Puis il se leva. Le fauteuil gémit.

Il pouvait attendre, ou s'en aller. Mais ça ne dépendait pas de lui.

D'un pas léger, il marcha jusqu'à la porte qui donnait sur la chambre voisine, la poussa. Le vieux Christian Doiewski était toujours couché en travers du lit, sur le ventre, les bras attachés dans le dos à l'aide d'une cravate. La tache du bâillon, sur sa bouche, gueulait son cri blanc dans la nuit. Moc Moroe pressa la détente et referma la porte aussitôt. Il empocha son revolver encore fumant.

Puis il quitta l'appartement, longea le couloir, sortit de l'immeuble, traversa la petite rue transversale qui donnait sur les quais. Il frissonna en refermant la portière de sa voiture. Sans plus attendre, il entra en contact avec la direction de la Police de Contrôle pour donner ses conclusions et attendre les ordres. Il se demandait dans quelle mesure, auparavant, son ignorance des propriétés de la picrotoxine l'avait protégé. Mais à présent, il savait. Et il était bien obligé de dire qu'il savait.

Il reçut l'ordre d'attendre. Un moment.

Il alluma une cigarette et regarda tomber la pluie.

Des gens passaient, dans la rue et sur le quai, à l'intérieur de leurs voitures de plus en plus nombreuses. Des gens qui se préparaient à vivre une nouvelle journée.

Il se dit que Luce n'avait certainement pas attendu. Qu'il ne rentrerait probablement pas si vite que prévu.

Et tout à coup il eut la pluie en horreur.

J.M. Lawe regardait Julio, assis sur la chaise, en face de lui, Julio immobile, les mains croisées, le regard éteint, et ne lui trouvait pas plus de consistance qu'une image sur l'écran verdâtre du combiné télévid. Il craignit un instant (cette pensée incongrue le fit sourire malgré lui) de voir cette image s'effriter, s'effondrer sur elle-même, sans crier gare. Cet instant était beaucoup trop lourd à porter. Dire quelque chose... mais quoi ?

Julio était entré quelques minutes plus tôt portant lui-même le plateau commandé par J.M., qu'il avait posé sur un angle du bureau. Sur le plateau, une demi-douzaine de sandwiches aux algues, un pot de café et deux timbales de carton rouge. Il n'avait rien dit, était allé s'asseoir sur la chaise et avait croisé ses mains. Il regardait le petit filet de buée chaude, odorante, qui s'échappait du bec verseur du pot métallique. Ses traits étaient tirés, son teint gris.

J.M. soupira, entre ses dents. Il se leva, repoussant son siège, pour se pencher sur le bureau, tendre la main et saisir un des sandwiches qu'il tourna et retourna avant de finalement le reposer : il n'avait plus faim.

Il dit :

— Il est... 5 h 15. Bon dieu, Julio, cette nuit a duré combien de temps, *exactement* ? Et la tempête ?

— Toujours pareille, dit Julio. Rien ne permet de supposer que ça va se calmer.

J.M. hocha la tête. Un nouveau temps de silence coula.

Puis :

— Eh bien... ne fais pas cette tête, Julio. C'est terminé.

— C'est terminé, oui, dit Agripp.

Il desserra ses mains, contempla ses doigts tendus. L'index et l'auriculaire de sa main droite étaient marqués de taches brunes.

J.M. récita :

— Situation bloquée. Ordre de la Police de Contrôle. Ils ont mis la main sur nos gars et les ont supprimés. Ils savent... J'imagine que le Parti Social sera mis en accusation officiellement dans les heures qui suivent. Le Parti pour le Renouveau va subir un vrai raz-de-marée qui risque de le balayer totalement, et pour longtemps. Finalement, le Parti Libéral va sortir grand gagnant de cette histoire, par contrecoup. Quant à ce sacré Ruiz Doiewski... eh bien, apparemment, il est toujours évanoui dans la nature. Les caïds devront se charger de lui mettre la main dessus... et je leur souhaite bonne chance.

— Tu peux le dire ! souffla Julio Agripp. S'ils ne le retrouvent pas, nous paierons une sacrée note de frais...

— Tu ne risques rien, dit J.M.

Julio lui lança un coup d'œil rapide, puis regarda de nouveau ses mains. Il dit :

— Personnellement, peut-être, quoique... C'est toute la S.R.C.E. du Parti qui va trinquer.

— Moi le premier, dit J.M., avec un curieux sourire.

À nouveau, le silence. Au bout d'un grand moment, J.M. crut bon de dire :

— Je vais te faire mes adieux, dès à présent, Julio. C'était un coup risqué. On a perdu.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

J.M. Lawe haussa les épaules. Il saisit finalement le sandwich qu'il avait examiné quelques instants plus tôt et le porta à ses

lèvres. Il mordit une solide bouchée de pain et d'algues. Mâcha consciencieusement.

Julio se leva, demeura là un instant, à se balancer d'un pied sur l'autre, puis, sans un mot de plus, il quitta la pièce.

J.M. trancha dans le sandwich une seconde bouchée. Il entendait battre son sang derrière ses tempes.

C'était une chanson qui venait de l'enfance, ou même de plus loin, et qui disait :

C'était un bonhomme de neige

Qui aimait la neige

C'était un bonhomme de bois

Qui aimait le froid

Mystère et jambes de bois

Pourquoi tant de neige ?

Mystère et jambes de bois

Je n'vous l'dirai pas !

Une chanson sur un rythme sautillant, et Ruiz ne savait pas pourquoi il s'en souvenait, pourquoi elle était remontée du fond de sa mémoire et flottait dans sa tête. *Mystère et jambes de bois...*

Il resta un grand moment dans la cabine publique vidéophonique battue par le vent et la pluie. Comme si la petite guérite plantée en bordure de rue pouvait être un abri sûr, un cocon, une sorte d'enclave de verre et de lumière au centre de la tourmente. Il frissonna. Fut sur le point, encore, de former le numéro d'appel de son père... mais non. Ce n'était pas nécessaire. Ça ne servirait à rien. Là-bas, en bout de ligne, la sonnerie grelottait dans le vide, et Ruiz savait pourquoi.

« Ils » savaient tout, tout de lui. « Ils » avaient minutieusement relevé les points de la Circonscription où il pouvait se rendre, et ils avaient fait le vide. Le filet était tendu, où qu'il aille.

Ruiz appuya son front contre la vitre froide de la cabine, ferma les yeux et revit aussitôt cette image de foule rassemblée devant l'immeuble en cours de démolition : comment tous ces gens pouvaient-ils avoir été prévenus, en pleine nuit, à cette

heure ? Comment pouvaient-ils savoir ? Il s'était tenu à l'écart, et il avait vu passer les civières. Sous la toile imperméable de l'une d'elles, il y avait le corps de Jorgia.

Il se retrouva dehors, sous la pluie, marchant sur un trottoir glissant. Puis dans la voiture. C'était un bonhomme de neige... Le gros de la vague de désespoir et d'affolement était passé, laissant derrière elle le corps efflanqué de Ruiz et son crâne à peu près vide. Une épave.

Quelle folie ! Bon Dieu ! comment avait-il pu se trouver là, à cet endroit, sur les voies des bassins, à l'instant précis où les autres... *Pourquoi* s'était-il trouvé là ?

À partir de cet instant, la nuit avait coulé tout entière, nœud de terreur serré sur le pauvre et minable Ruiz Doiewski. Il avait cru pouvoir devenir autre chose que le pauvre et minable Ruiz Doiewski. Il avait essayé.

Et s'était perdu.

Il ne pouvait plus aller nulle part !

Sous le siège, il y avait la valise, avec son contenu mystérieux et intouchable.

L'univers était rempli de monstres capables de tout pour récupérer cette valise. Qu'il s'en débarrasse, qu'il aille demander la protection des services de Police, qu'il fasse n'importe quoi : « ils » le retrouveraient, et le feraient taire. « Ils » l'effaceraient. Car s'il ne savait rien, il en savait tout de même trop. Son crime énorme, impardonnable, avait été d'accéder à l'existence et d'avoir cru qu'il pouvait la faire sortir des chemins tracés d'avance.

Il tourna machinalement le bouton de la radio de bord et écouta pendant quelques minutes les résultats des derniers sondages prospectifs, pour le prochain vote. C'était le premier bulletin d'information du jour. Les estimations pour la Circonscription donnaient le Parti Libéral vainqueur. Les sondages à l'échelle planétaire offraient le même pronostic. Ruiz éteignit la radio. Il mit le moteur en marche.

Plus tard, il se retrouva sur la voie des bassins, au pied du gros entassement de déchets sanglés sous la cape rigide des filets métalliques. À l'endroit exact, à quelques mètres près, où il s'était arrêté une première fois, la veille, au début de cette nuit

folle. C'était encore la nuit, la même, bien que Ruiz eût l'impression que des semaines entières s'étaient écoulées – des semaines de tempête noire, sans que jamais le soleil se lève. Encore la nuit, encore les bourrasques. Les silhouettes des grues et des dragues avaient disparu : Ruiz ne prit conscience de leur présence qu'en remarquant les feux de signalisation rouges et orange suspendus, apparemment, dans le vide.

Le tas de détritüs était une haute colline noire zébrée par les reflets de la pluie qui dansaient sur le corset métallique des filets. Pendant un instant, Ruiz avait pensé remettre la mallette à l'endroit exact où il l'avait trouvée. Il abandonna, vite cette idée : il ne tenait nullement à se retrouver face aux cadavres, sur la pente du monticule.

Pourquoi était-il revenu à l'endroit précis où avait démarré cette aventure cauchemardesque ? Ce n'était pas logique. Il était revenu là... redoutant et souhaitant à la fois y trouver « les autres » – comme s'ils pouvaient l'attendre ici ! Il s'aperçut qu'il préférerait de beaucoup que le lieu fut désert.

Il tira la mallette de sous le siège et la posa sur ses genoux. Bizarrement, il se sentit sur le point d'éclater de rire, tandis que ses mains glissaient sur la surface plane de cuir lisse. Il songea : *je ne saurai jamais*.

Ou alors...

Mystère et jambes de bois, je n'vous l'dirai pas...

Il quitta la voiture, la mallette à la main. Quelque part, il avait oublié son revolver.

... C'était très loin dans le temps, les bassins de maréculture n'étaient pas encore construits ; ou plutôt, certains l'étaient, mais il restait néanmoins des plages, de larges espaces libres. Avec la mer, le sable, les galets. Il s'arrangeait pour fixer un point précis de l'horizon, jusqu'à ce que son champ visuel se brouille et se réduise, pour ne plus cerner que l'eau et le ciel. Alors, tout seul, enfermé dans ce minuscule regard, il imaginait une île...

Au bout de la jetée, il s'arrêta. Une vague éclata avec fureur, à trois ou quatre mètres en dessous de lui. La gerbe d'écume monta, puis retomba.

Avalant la mallette.

Un instant, Ruiz essaya de la suivre des yeux, mais ce n'était pas possible. Elle était probablement loin, déjà, portée par le reflux. La marée descendante la tirerait infailliblement vers le Gulf Stream, l'engloutirait.

Ruiz Doiewski, les mains nues, essaya de savoir ce qu'il ressentait. Et en dépit de tous ses efforts, il ne trouva rien.

La fièvre tournait dans sa tête. Son estomac brûlait.

Il était debout à l'extrémité de la jetée, fouetté par l'écume, la pluie, le vent. Écrasé par la nuit qui ne voulait pas mourir.

Un bout de rengaine dérivant sur les tourbillons rouges de l'ouragan...

... vous ne le saurez pas...

Une femme.

Type mongoloïde discret. Brachycéphale prononcée. Crâne rasé. Pubis rasé. Visage rond, yeux clairs, nez droit et petit, pommettes saillantes, bouche fine.

Épaules larges et musclées, cage thoracique développée, taille mince, hanches rondes, ventre plat, jambes longues. Seins lourds, ronds.

Un mètre soixante et un. Cinquante-huit kilos.

Âge : 17.

Une femme nue, armée d'un hachoir.

Elle est assise, la respiration accélérée, dans un angle de la pièce. Ses paupières sont mi-closes.

Entrée des adversaires.

LES ADVERSAIRES :

Deux hommes, deux femmes.

Homme n° 1 : Négroïde type 2. Un mètre quatre-vingt-sept. Quatre-vingt-dix kilos. Âge : 43.

Homme n° 2 : Caucasoïde type 2. Un mètre soixante-deux. Soixante-quatre kilos. Âge : 42.

Femme n° 1 : Négroïde type 3. Un mètre cinquante-sept. Cinquante kilos. Âge : 23.

Femme n° 2 : Mongoloïde type 1. Un mètre soixante-deux. Soixante-sept kilos. Âge : 20.

Les ADVERSAIRES sont armés comme suit :

Homme n° 1 : revolver.

Homme n° 2 : couteau-machette.

Femme n° 1 : pistolet-mitrailleur.

Femme n° 2 : hache à manche long (soixante-dix centimètres).

La femme-hachoir roule au sol en direction des ADVERSAIRES, qui se sont déployés en éventail court. Elle bondit sur ses jambes, attaque en premier l'ADVERSAIRE au PM. qui tire une courte rafale. Femme-hachoir atteinte au sommet de la hanche droite. Premier coup porté à l'aide du hachoir, qui atteint l'ADVERSAIRE-femme-n° 1 à la base du cou, sectionnant le trapèze. Un deuxième coup en faucheur du hachoir lui ouvre la face au niveau des yeux. Attaque de la femme-hachoir sur l'ADVERSAIRE-homme-n° 1. Il tire deux balles de revolver qui touchent la femme-hachoir au ventre. Elle poursuit néanmoins son attaque : une des balles est ressortie dans son dos, sous la cage thoracique. Coups portés à l'ADVERSAIRE-homme-n° 1, sur son bras armé. Section nette du membre au niveau du coude. Coup de machette porté à la femme-hachoir par l'ADVERSAIRE-homme-n° 2. La lame lui ouvre le dos, sectionnant en partie le grand dorsal et glissant sur les côtes. Elle porte néanmoins un second coup de hachoir à l'ADVERSAIRE-homme-n° 1, atteint au torse ; un troisième coup en croix, relevé, lui tranche le grand pectoral droit et lui ouvre la mâchoire. Mort de l'ADVERSAIRE-homme-n° 1. Simultanément, mort de l'ADVERSAIRE-femme-n° 1. Coup de hache porté par l'ADVERSAIRE-femme-n° 2, qui glisse sur le devant du tibia de la femme-hachoir, sectionne le pied. Elle se repose malgré tout sur le moignon pour prendre appui et frapper à son tour : le hachoir tranche le crâne de l'ADVERSAIRE-femme-n° 2, du front au cou. Mort de l'ADVERSAIRE-femme-n° 2. Coup de machette droit porté par l'ADVERSAIRE-homme-n° 2. La lame pénètre dans l'abdomen de la femme-hachoir, ressort dans le dos, au même niveau que la balle. L'ADVERSAIRE-homme-n° 2 évite un coup de hachoir en reculant et en lâchant son couteau-machette : l'arme demeure plantée dans le ventre de la femme-hachoir.

L'ADVERSAIRE-homme-n° 2 ramasse au sol la hache abandonnée par l'ADVERSAIRE-femme-n° 2. Il n'a pas le temps de se relever ; un coup de hachoir lui tranche le dos et la colonne vertébrale. Mort de l'ADVERSAIRE-homme-n° 2.

Le combat a duré quatre minutes et quinze secondes.

Pendant sept minutes, la femme-hachoir s'acharne sur ses victimes qu'elle découpe et broie, apparemment sans être gênée le moins du monde par l'amputation de son pied droit, la blessure de son dos, les deux balles et le coutelas dans le ventre. Elle s'effondre brusquement.

Mort de la femme au hachoir vingt minutes plus tard.

L'image se fixe.

Puis l'écran s'éteignit, devint gris.

Il y eut un long silence, si long qu'au bout d'un certain temps Leader 5 crut que la communication avec les autres Membres du SIÈCLE avait été coupée. Il n'en était rien, cependant : de toute évidence, ceux qui venaient d'assister à la projection du document (ceux qui ne l'avaient pas encore vu et n'en avaient pas connaissance) avaient besoin d'un moment de répit pour se remettre de l'émotion provoquée par ces images incroyables. Ils étaient une vingtaine, disséminés de par le monde, assis devant leurs écrans de télévid reliés par un circuit unique. Leader 5 les imaginait, ébahis, choqués, le cœur au bord des lèvres, avec, dans les oreilles, encore et pour longtemps, le commentaire froid qui bourdonnait en accompagnement des différentes séquences. Il se demanda s'il était le seul à ressentir une pareille nausée. Il aurait voulu pouvoir quitter la salle, courir au-dehors et s'emplir les poumons d'air doux, sur sa terrasse, tout en regardant la mer de Tasman qui vibrerait paisiblement sous le soleil de ce début d'après-midi. Il aurait voulu... mais il se devait de rester là, à sa place, jusqu'à la fin de cette réunion extraordinaire qui avait mis sur circuit les membres du SIÈCLE au complet.

Sur l'écran (alors que Leader 5 envisageait une possible panne de communication), apparut le numéro 13. En chiffres rouges.

— Voilà, mes chers collègues, dit la voix de Leader 13. Tous ceux d'entre nous qui ne connaissaient pas ce film auparavant sont maintenant fixés. J'imagine vos réactions. Vous comprenez tous, à présent, pourquoi nous nous devons d'agir rapidement et de prendre les mesures qui s'imposent au sujet de cette affaire. Nous ne devons reculer devant aucun moyen. Vous avez vu les effets provoqués chez l'homme – chez l'humain, homme ou femme – par la picrotoxine. Ces différents cobayes avaient reçu des injections plus ou moins importantes de cette substance. Dans la dernière séquence, les *adversaires* n'étaient pas soumis à la picrotoxine : c'étaient simplement des combattants hautement efficaces. Seul le sujet au hachoir avait été « traité ». Nous avons d'autres documents, notamment certains dans lesquels un « picro » aux mains nues est opposé à quinze adversaires armés d'armes blanches. Le « picro » est toujours vainqueur.

Le chiffre 4 apparut sur l'écran, et une voix demanda :

— Je souhaiterais un récapitulatif, si possible.

— À quel niveau ? s'enquit le 13. Historique de la picrotoxine, ou bien uniquement pour la Circonscription 2002 ?

« Les deux ! » souhaita mentalement le Leader 5. Au début, il avait été irrité par cet appel extraordinaire en plein après-midi, alors qu'il préparait une partie de surf qui promettait d'être spécialement agréable. Une affaire concernant la Circonscription 2002... Si loin du vieux continent australien... À présent, il comprenait !

— Aux deux niveaux, dit la voix de Leader 4.

Leader 15 dit :

— Bien. Mais rapidement, alors... Nous n'avons plus le temps de musarder...

Leader 13 expliqua :

— La picrotoxine est une substance que nous connaissions. Elle fut mise au point bien avant l'Ère Démocratique Planétaire, mais tenue secrète – peut-être en raison même du danger ahurissant qu'elle représentait, et du faible contrôle qu'il était possible d'exercer sur un sujet « injecté ». Nous connaissions donc cette substance de synthèse, mais nous l'avons nous-mêmes tenue secrète. Les images que vous venez de voir ont été

réalisées en partie par ceux qui, jadis, avaient mis au point et expérimenté la picrotoxine (sur des cobayes dont nous ignorons l'origine et le recrutement), en partie par nos propres services du SIÈCLE, qui ont repris ces expériences afin de les contrôler (sur des cobayes issus de différents centres d'incarcération : des condamnés politiques, pour la plupart, mais aussi des éléments volontaires des services...) Vous avez vu ces images, et vous comprenez déjà que la picrotoxine est une substance qui décuple, ou centuple, le processus agressif d'un individu. Je ne suis pas biochimiste, encore moins neurochimiste spécialisé, mais je puis simplement vous dire, de mémoire, que cette substance détruit dans le cerveau humain la production d'acide gamma-amino-butyrique – ou GABA. Dans le cerveau, le secteur du système limbique, bulbe olfactif, septum et raphé émettent des « informations » particulières inhibitrices du facteur agressif. Le GABA est principalement émis par le bulbe olfactif. D'autre part, toujours en schématisant, les émissions de l'amygdale sont principalement des émissions d'acétylcholine, qui est un déclencheur essentiel d'agressivité. Le rôle principal du GABA est de contrôler le débit d'acétylcholine, donc de contrôler, ou de réduire, l'agressivité d'un sujet. *La picrotoxine est un agent chimique qui détruit à volonté le GABA.* Sans cet agent régulateur, rémission d'acétylcholine se fait au maximum, et provoque une amplification notoire, incontrôlée, de l'agressivité. La picrotoxine transforme un individu en bête fauve, en fou furieux pour qui rien ne compte plus, sauf tuer. Le déluge d'acétylcholine provoque même la mort du sujet à plus ou moins longue échéance, selon la dose de picrotoxine injectée. Je pense m'être fait comprendre. Vous recevrez de plus amples informations si vous le désirez.

Leader 4 demanda :

— Et au sujet de la Circonscription 2002 ? Comment ont-ils pu se procurer cette substance infernale ?

— Nous le savons maintenant, grâce au rapport de la Police de Contrôle : leur agent actif les a informés. Les laboratoires de Recherches militaires du Parti Social de cette Circonscription travaillaient en secret sur cette substance, sous le couvert d'autres recherches plus anodines. C'est le jeu habituel – ceux

d'entre nous qui représentent le Parti Social, comme ceux du Parti Libéral, ne s'en étonneront pas. Il apparaît que la picrotoxine avait été redécouverte par ces chercheurs. Information tenue secrète, évidemment. Le Parti Social dispose d'une armée populaire efficace...

Leader 13 marqua un temps d'arrêt. Leader 5 se demanda s'il provenait du Parti Social. Leader 13 poursuivit, tandis que son chiffre tremblait sur l'écran des vingt télévidéophones :

— La S.R.C.E. du Parti Social a voulu monter une opération risquée, totalement folle à mon avis. Ils ont cambriolé leurs propres laboratoires et dérobé trois litres de picrotoxine. Apparemment, toutes leurs précautions étaient prises — là encore, vous aurez les détails si vous le désirez.

— Le but de ce cambriolage ? demanda Leader 4.

Leader 5, irrité, le soupçonna d'avoir pris par-dessus la jambe toute la première partie de la réunion.

— Nous l'avons déjà expliqué, dit patiemment le chiffre 13 sur l'écran. C'était une sorte d'expérience à l'échelle d'une Circonscription, destinée à être généralisée à l'échelle planétaire en cas de réussite sur la 2002. Le prochain vote a lieu dans une semaine. Le Parti Social a fort peu misé sur sa campagne de propagande, tandis que les Libéraux se déchaînaient. Depuis un certain temps, la 2002 est majoritairement neutre. Les sondages indiquent que ce choix est bien ancré dans l'électorat. Pourtant, la 2002 est une Circonscription stratégique économiquement parlant, nos deux Partis le savent puisqu'ils ont été chacun leur tour majoritaires sur ce secteur. Le Parti Social, par l'intermédiaire de sa S.R.C.E., a misé sur la picrotoxine pour faire basculer les intentions de vote en sa faveur. Comment ? De deux façons, interdépendantes. Premier temps : une intoxication sauvage décidée par le biais de piqueurs et piqueuses mercenaires des sondages, qui aurait fait connaître aux électeurs le programme libéral et le programme neutre sous une forme caricaturale, provocatrice. Cela, nous le savons plus ou moins. Deuxième temps : émission de picrotoxine gazéifiée dans la totalité des logements sociaux de la Circonscription. Ces logements sociaux abritent les huit dixièmes de l'électorat, depuis la dernière période de majorité

du Parti Social. L'émission de gaz, sérieusement contrôlée en puissance, se faisait par les systèmes d'air conditionné : tous les logements sociaux sont équipés de la sorte. La picrotoxine très diluée, inhalée par 80 % des électeurs, provoquerait chez eux une réaction agressive d'autodéfense contre toutes les autres agressions d'intoxication légale, toutes les propagandes. Sauf contre le Parti Social, trop discret pour provoquer des réflexes négatifs. Voilà quel était le jeu. La 2002 offrait quelques millions de cobayes. Une circonscription-test, pour ce dernier coup. En cas de succès, le procédé pouvait s'étendre à d'autres Circonscriptions. Mais cela n'a pas réussi...

— C'est presque dommage, dit Leader 5.

Il n'avait pu retenir l'exclamation, craignit un instant qu'elle fût interprétée à contresens. Leader 16 dit :

— Effectivement, je pense comme vous, 5. On saurait au moins où est la picro. Mais ne revenons pas sur les circonstances qui ont fait échouer la tentative du Parti Social. Contentons-nous des faits actuels. Le danger, c'est qu'un individu dont nous ne savons rien, dont nous ignorons toutes les possibles allégeances, toutes les motivations secrètes – bref, un fantôme ! –, se promène dieu sait où avec une mallette contenant trois litres de picrotoxine. Il peut ouvrir cette mallette, boire une gorgée de ce liquide infernal, ou je ne sais quoi...

— Il deviendrait alors un fauve, dit Leader 13. Mais ce ne serait qu'un moindre mal... Au pire, il briserait les bouteilles dont le contenu pourrait contaminer quelques centaines de personnes... Il ferait cela s'il agit imprudemment, et pour lui seul. Or, nous ne pouvons bien entendu rien assurer de tel. Il peut aussi agir pour une organisation activiste quelconque. Avec trois litres de picrotoxine, Messieurs, Mesdames, il y a de quoi transformer plusieurs millions d'êtres humains en machines à tuer du genre de celles que vous avez pu voir dans ces films... Une tempête d'une rare violence règne actuellement sur tout le nord-ouest de l'Ancienne Europe. La Circonscription 2002 est noyée sous les eaux. Imaginez simplement que le contenu de ces trois litres soit répandu dans une rue : il se diluera dans les eaux d'écoulement, rejoindra et polluera les égouts, etc., bref, la

picrotoxine finira dans la mer, empoisonnant les cultures d'algues et les élevages de poissons – bien au-delà, même, de la ceinture des bassins de maréculture : comptez avec les courants marins... Que cette mallette du diable soit abandonnée n'importe où, elle finira par être rongée par le sel de la mer si elle y est immergée, ou cassée par quelque chose ou quelqu'un – un jour ou l'autre ! Un jour ou l'autre, cela signifie le risque de voir des millions de personnes empoisonnées par la rage de tuer. Une armée folle, incontrôlable, dévastatrice... Vous pouvez sans mal imaginer cette catastrophe, mes chers collègues.

Ils imaginaient. Leader 5, lui, en tout cas, imaginait...

Sur l'écran, le chiffre 7 s'inscrivit. La voix du chiffre, féminine, dit :

— La solution que nous devons apporter à ce problème ne sera pas seulement destinée à régler cette affaire : elle est également nécessaire au maintien de notre suprématie. SIÈCLE existe depuis les premiers temps de la Démocratie Planétaire. Nous sommes non seulement les maîtres du jeu, mais les responsables.

— C'est la raison pour laquelle tous les moyens nous sont permis, dit le chiffre 13. Il en existe un, pour tenter d'enrayer ce danger qui pèse sur le monde – cette menace qui, si elle se concrétisait un jour, minerait toute la règle du jeu en portant un rude coup au Parti Social, qui a créé la picrotoxine et ne pourrait le dissimuler longtemps. Nous n'avons aucun intérêt à ce que l'un des deux Partis qui mènent la danse soit attaqué et anéanti. Vous le savez tous. Les deux plateaux sont nécessaires à la balance.

Ils le savaient.

— À quel moyen pensez-vous ? demanda Leader 5.

Le 13 dit :

— Il existe des centrales nucléaires, implantées par le Parti Libéral dans la Circonscription 2002 il y a quelques dizaines d'années. Elles ont actuellement un rendement minimal. Il existe également, dans cette Circonscription, un important centre de dépôts de déchets radioactifs alimenté partiellement par ces centrales. Les centrales et dépôts de la 2002 sont contrôlés selon la loi par le Parti Libéral, et protégés par ce

Parti. Vous n'ignorez pas qu'il s'agit là également d'une manière d'arme dissuasive aux mains du Parti Libéral, qui détient un moyen de pression auprès des électeurs et des différents groupuscules qui seraient tentés d'agir par la force ou illégalement. Centrales et dépôts sont piégés, la commande étant aux mains du Parti Libéral. Si les masses l'ignorent, les Leaders de Groupes ou de Circonscription le savent, tout comme les différentes S.R.C.E.

Il marqua un instant de silence. Personne ne prit la parole. Leader 13 poursuivit :

— Entre deux maux, il faut choisir le moindre. Nous allons commander le sabotage d'un dépôt de déchets radioactifs situé approximativement au centre géographique de la Circonscription 2002. Ce sabotage deviendra officiellement *un sabotage* – et nous pouvons aisément trouver des coupables parmi les éléments de groupuscules antidémocratiques connus. Au besoin, nous en inventerons. Cela renforcera l'adhésion des électeurs aux deux Partis en place.

— Quels seront les effets pratiques ? questionna le chiffre 11.

— Emission atmosphérique de quelques millions de curies, entraînant la mort de plusieurs dizaines de millions de personnes. Les Circonscriptions 2002, 2003, 2001, 2013, 2014 et 2016 fermées, déclarées zones interdites. Une enclave définitivement isolée. Nous pouvons faire en sorte de contrôler la radioactivité à l'intérieur de ce secteur. Le mieux possible... La politique énergétique des deux Partis s'en trouvera temporairement réorientée dans une autre direction, mais cela n'a guère d'importance à notre niveau. Il vaut mieux sacrifier vingt millions de morts et autant d'irradiés à long terme, avec tout ce que cela comporte d'ennuis, comme l'organisation du système de protection, que le double de victimes causées par une horde de sauvages incontrôlables. Il vaut mieux choisir l'isolement de plusieurs Circonscriptions, s'en amputer volontairement, plutôt que d'attendre la propagation de la gangrène sur toute la surface de l'échiquier.

— Le choix que nous ferons empêchera-t-il l'explosion de violence ? demanda le chiffre 7.

13 expliqua :

— Le danger nucléaire est moindre, bien moindre, que celui de la picrotoxine. C'est nous qui provoquerons l'irradiation ; nous en connaissons les effets, nous pourrions diriger avec un maximum d'efficacité les flux atmosphériques, par manipulation climatique et création d'un creuset biosphérique ; nous pourrions limiter le secteur contaminé, l'isoler par mer et par terre, le contrôler militairement et médicalement ; le cas échéant, les contrôles effectués sur les irradiés nous permettraient, compte tenu du sentiment de terreur et d'abandon éprouvé par la population, de découvrir sinon notre voleur fantôme, du moins ses acolytes, s'il en a, et l'organisation pour laquelle il a travaillé ; ces mêmes contrôles médicaux serviraient de couverture à l'élimination « propre » des irradiés ; enfin, la haute pollution radioactive éliminerait les effets possibles de la picrotoxine, si la substance est déjà dispersée ; sinon, la mise en quarantaine de ce secteur pour des siècles nous mettrait à l'abri, de toutes manières, pour le jour possible où cette substance arriverait au contact de l'air... Même si la radioactivité ne détruisait pas la picrotoxine, le secteur, alors, ne serait qu'une arène hermétiquement close coupée du reste du monde.

De nouveau le Leader 13 se tut.

Aucun des autres membres du SIÈCLE ne prit la parole.

Leader 13 conclut :

— C'est tout ce que nous pouvons faire, je le crains. Et prier Dieu pour que notre choix, *le bon choix*, je pense, se révèle efficace. C'est tout ce que nous pouvons faire pour sauver la Démocratie Planétaire. Et pour nous maintenir aux commandes. J'attends vos votes.

Ils votèrent pour.

Leader 5 comme les autres.

Ensuite, il éteignit l'écran, se leva, quitta son peignoir. Il sortit de la maison, au soleil, et courut vers les jeunes filles nues, merveilleusement fermes, délicieusement bronzées, qui riaient sur la plage et roulaient dans les vagues. Son ventre ballottait comiquement. Elles l'accueillirent avec des exclamations joyeuses, d'une sincérité presque parfaite, et l'éclaboussèrent énergiquement à pleines mains, sans tenir compte de ses petits cris pointus de protestation.

Il n'aimait pas être éclaboussé.

FIN